

Stéphane Thidet
Press review



ECONOMIA

ART BASEL PARIS 2025

BIENNALE E GALLERIE

«Il Filo Rosso» di Stéphane Thidet ricama la facciata da Christie's a Parigi



← Stéphane Thidet,
Le Fil rouge,
2025, projet pour
la façade de
Christie's à Paris
COURTESY OF CHRISTIE'S,
CHRISTIE'S ET LA GALLERIE
ALINE VIDAL, PARIS.

↓ Liselore Perez,
Cent Sommeils,
2025, tech. mixte,
120 x 130 x 90 cm
COURTESY OF CHRISTIE'S,
RUBIS MÉCÉNAT.



À l'affiche à Paris

Une myriade de festivités de qualité est à découvrir en marge d'Art Basel Paris. Certaines sont déjà ritualisées, comme Private Choice, qui invite trente créateurs dans un dialogue élégant et intime entre art et design, et inaugure cette année un lieu inhabituel, un hôtel particulier néogothique situé rue de la Tour. Pour sa 5^e édition, Reiffers Art Initiatives a choisi son nouveau mentor, Daniel Buren, qui opère en duo avec le jeune performeur prometteur Miles Greenberg et réalise plusieurs œuvres monumentales *in situ*, dont une permanente, dans l'espace de la rue des Acacias. Dans l'église Saint-Eustache, Liselore Perez, jeune lauréate du Prix Rubis Mécénat, met en scène l'énigmatique installation *Cent Sommeils* et ses pantins désarticulés dénués de

← Paris Russo Botak,
lampe Félican, 2024,
poudre de coquilles
Saint-Jacques, 44 x 22 cm
COURTESY OF CHRISTIE'S,
PARIS CHOICE.

↓ Miles Greenberg,
Fountain II, 2023,
performance
COURTESY OF THE ARTIST
AND FACE GALLERY,
REIFFERS ART INITIATIVES.

↓ Aristide Maillol,
*Le Couple ou L'Homme
et la Femme*, 1896,
bronze, 17 x 16 x 8,5 cm
GALLERIE DENA VIELVY,
MAISON GUERLAIN



visage. En écho au centenaire de la fragrance *Shalimar*, la Maison Guerlain célèbre l'amour « sans filtre » avec les œuvres de plus de trente artistes reconnus, modernes et contemporains, sur fond de parcours olfactif. Le Nouveau Programme de la Fondation Pernod Ricard s'ouvre avec l'exposition engagée « Sorry Sun », évocation poétique et mélancolique des failles et espérances de notre époque, tandis que le *Fil rouge* de Stéphane Thidet tisse sa toile et métamorphose la façade de Christie's. V. de M.

PRIVATE CHOICE : CONSTELLATION
DE TALENTS, www.privatechoice.fr
du 19 au 26 octobre.

REIFFERS ART INITIATIVES : BUREN X
GREENBERG, www.reiffersartinitiatives.com
du 24 octobre au 13 décembre.
RUBIS MÉCÉNAT : LISELORE PEREZ,
www.rubismecenat.fr du 3 octobre
au 30 novembre.

MAISON GUERLAIN : EN PLEIN CŒUR,
UN SIÈCLE D'AMOUR SANS FILTRE,
www.guerlain.com du 22 octobre
au 16 novembre.

FONDATION D'ENTREPRISE
PERNOD RICARD : SORRY SUN,



www.fondation-pernod-ricard.com
du 16 septembre au 31 octobre.
CHRISTIE'S : STÉPHANE THIDET,
www.christies.com du 13 octobre
au 11 janvier.



Vue de l'installation « Le Fil rouge » sur la façade de Christie's, imaginée par l'artiste Stéphane Thidet, à l'occasion de la semaine de l'art à Paris, 2025

Paris, 8^e arrondissement. **Avenue Matignon**, la très chic maison de ventes aux enchères **Christie's** conserve entre ses murs **des œuvres signées des plus grands artistes** – en ce moment, en vue de la grande vente d'art moderne du 23 octobre prochain, Alberto Giacometti, Auguste Renoir, Jean Dubuffet et Yves Klein s'y exposent (**gratuitement**) avant de trouver preneurs.

Car si elle est fréquentée par les collectionneurs les plus fortunés du monde, la maison n'en est pas moins un **espace ouvert à tous**, où l'on peut entrer librement et observer les œuvres, comme dans une galerie ou un musée. Actuellement, une surprise de taille attend d'ailleurs les curieux, puisqu'une **installation monumentale** de **Stéphane Thidet** (né en 1974) s'empare de toute **la façade du bâtiment**.

My Art Guides

Interview

22 November, 2025



View of the installation Le Fil Rouge by Stéphane Thidet on the façade of Christie's. Courtesy of the artist and Galerie Aline Vidal. Photo © Jean-Philippe Humbert. Courtesy of Christie's.

Tracing the Red Thread: Stéphane Thidet on Reimagining Christie's Façade

Unveiled during Paris Art Week 2025, "Le Fil Rouge" — a site-specific

27/04/2025 21:51

Bagnols-les-Bains | Stéphane Thidet, artiste invité de l'exposition annuelle du Vallon du Villaret, jusqu'au 2 novembre - L'art vues

RECHERCHER

L'Art-vues

ACCUEIL | L'ACTU | SPECTACLES VIVANTS | ARTS PLASTIQUES | MUSIQUES | CINÉMA | LIVRES | LES INTERVIEWS

Bagnols-les-Bains | Stéphane Thidet, artiste invité de l'exposition annuelle du Vallon du Villaret, jusqu'au 2 novembre

25 Avr 2025 | Arts plastiques, Expos, Lozère



27/04/2025 21:51

Bagnols-les-Bains | Stéphane Thidet, artiste invité de l'exposition annuelle du Vallon du Villaret, jusqu'au 2 novembre - L'art vues

Prenez d'un côté un parc vallonné, lieu ludique et forestier, lequel propose des jeux d'eaux instructifs, tout le long du parcours arboré de 10 hectares, et jalonné de cent œuvres d'artistes, avec une tour du XVIIe en son milieu, afin d'y faire une pause méditative. De l'autre, un spécialiste de l'installation fasciné par l'énergie de la nature, pour qui l'eau est un matériau de prédilection et qui aborde ses activités avec l'esprit de découverte et de surprise propre à l'enfance – je parle de Stéphane Thidet. Demandez à celui-ci d'intervenir dans l'espace dévolu à l'annuelle expo estivale... Le résultat est on ne peut plus à même de surprendre, mot qui rime avec suspendre, c'est la vocation même d'une pause, suspendre le temps.

D'abord Thidet s'est servi de la volumétrie de la barge pour suspendre justement un canoë démesuré de sa confection, dans une position verticale s'entend, comme pour arrêter le voyage, le temps d'une réflexion, tout en détournant des fonctions usuelles et fluviales : s'agiter. C'est un peu la métaphore de notre balade au Vallon, mais aussi de l'existence en général : un moment de répit propice à l'imaginaire entre deux activités. Le bois, suspendu à ce lui du plafond, est travaillé de sorte que l'on pense à ces chefs-d'œuvre de l'art qui tourmentent autour du thème de la bête corchée. Les planches courbes se font côtes de thorax. Il n'y manque que l'eau, laquelle ruisselle sans que l'on sache comment s'est pris l'artiste.

Ainsi Thidet a-t-il tenu compte de la spécificité du lieu (vertical, voué à l'eau, volumétrique et recourant au bois) pour introduire ce canoë qui demeure dans la thématique antique. L'accueil des étages sont occupés par des vidéos plus anciennes sur écrans plus ou moins grands. À l'accueil, Soleils, où l'adulte prend le relais de l'enfant qui brûle des dizaines de boules de pissenlits, la beauté du geste ne faisant pas oublier l'agression humaine commise envers ce petit bout de nature – et la perte d'innocence que suppose cette répétition d'action. Au dernier étage, Halfmoon présente une villa américaine, que les animaux (biches, cerfs, coyotes, dans la stridence des insectes...) se réapproprient la nuit, pendant qu'ils entendent, non loin de là, les sirènes civilisées. L'artiste a malicieusement introduit une table, de Cène ou banquet, que les animaux regardent sans s'y arrêter. On a l'impression d'être dans un univers improbable, ce à quoi concourt l'absence de couleurs, d'autant que des statues antiques se mêlent aux créatures vivantes.

Enfin, le Souffle que l'on entend, sur la passerelle, est celui de l'artiste, qui inspire sur écran noir et expire lorsque naissent les images de choses et objets soumis aux caprices du vent. Surprendre, telle est la vocation de l'art ; suspendre l'attention pour ouvrir à la méditation. Thidet y parvient en créant des événements, ou en les enregistrant dès qu'ils viennent à lui, comme une grâce, une surprise que l'on fait à un enfant. Cela tombe bien, le Vallon est conçu pour que les enfants s'y amusent et y apprennent, à découvrir l'inconnu, comme leurs parents. Jeu et art se mêlent à la verdure ombragée et la triade de fonction ne en osmose : l'harmonie, par le temps qui courent, devient rare...

BTN

Plus d'infos : levallon.fr

Photo : Œuvre de Stéphane Thidet

RECHERCHER



CI-CONTRE

Francis Alÿs
Sans titre (When Faith Moves Mountains)
Lors d'un voyage au Pérou deux ans après le renversement du régime autoritaire par un mouvement populaire, l'artiste incarne l'idée selon laquelle, en unissant nos forces, on peut «soulever des montagnes». Ce qu'il fait en réunissant 500 personnes munies de pelles lors d'une performance où le groupe parvint à déplacer une dune de quelque 500 mètres de long!
2002, photographie couleur, 35,6 x 27,9 cm.

CI-DESSUS

Composition 3D d'Oscar sur la plateforme Bartolomeo à l'extérieur de l'ISS
Expérience musicale dans l'espace élaborée par Stéphane Thidet avec l'Observatoire de l'espace du CNES. Oscar a été embarqué sur la station spatiale internationale le 5 novembre dernier. Il y déploie un dispositif instrumental destiné à créer une œuvre sonore restituée sur Terre après un an de voyage spatial.

■ À VOIR

«Le monde à la pointe du crayon Voyages de Le Corbusier – 1907-1933»
jusqu'au 3 mai • Maison La Roche • 10, square du Docteur Blanche Paris 16^e • 01 42 88 75 72 • fondationlecorbusier.fr
Visite des cités toscanes, pèriples vers l'Orient, voyage en Amérique latine : une trentaine d'œuvres originales témoignent des méthodes d'observation du jeune voyageur, révélant aussi son plaisir au dessin, visible dans nombre d'études au pastel ou à l'aquarelle.

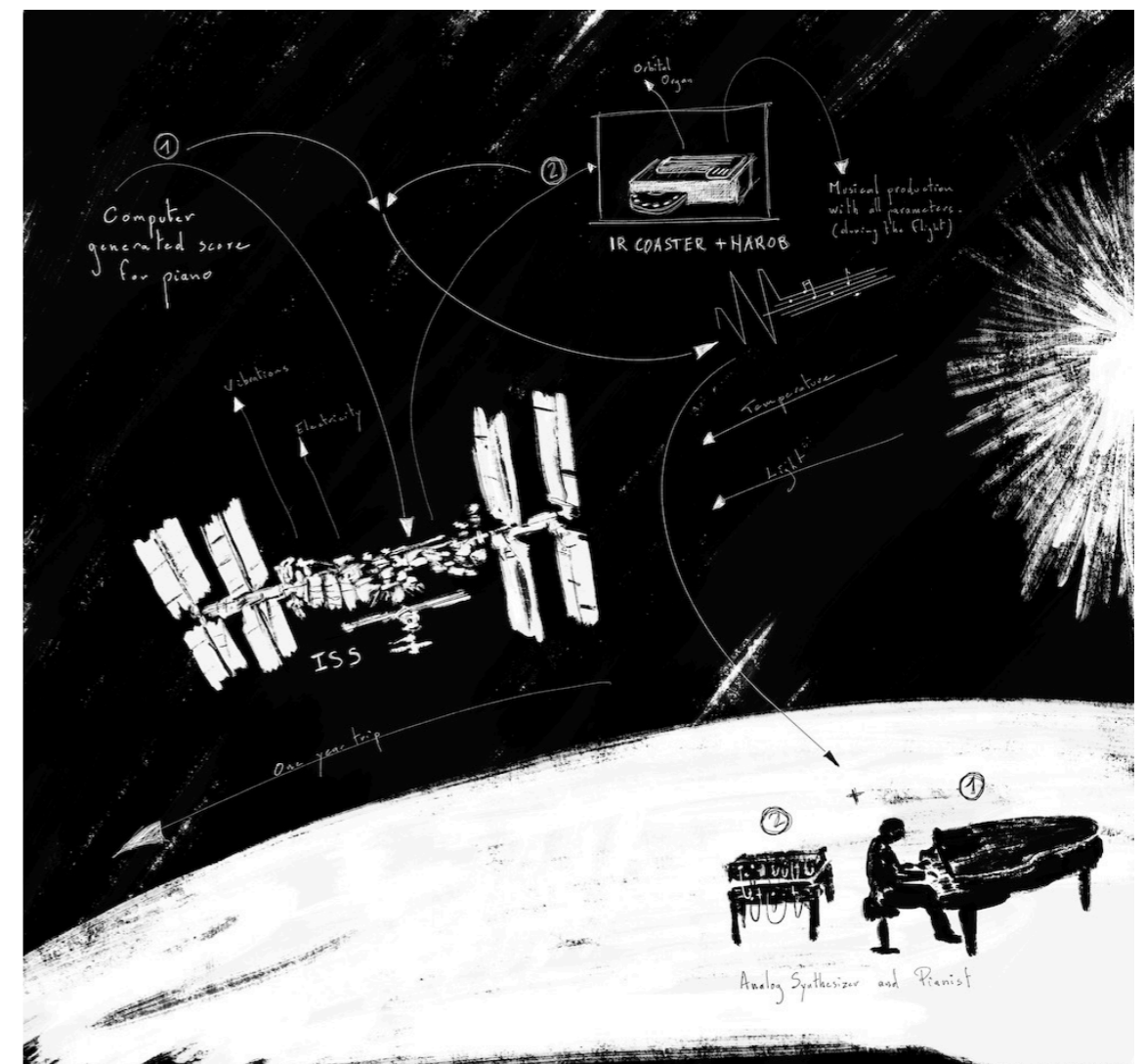


ARTSHEBDOMÉDIAS

Stéphane Thidet fait chanter les étoiles

artshebdomedias.com/article/stephane-thidet-fait-chanter-les-etoiles/

28 novembre 2024



OSCAR est un dispositif embarqué permettant l'écriture d'une pièce musicale pendant le déplacement en orbite de l'ISS. S'il est question de cycles, de silences, de rythmes et de mouvements lors d'un voyage orbital, il en est de même pour un morceau de musique. Celui-ci s'écrira tout au long du voyage – pendant un an – en fonction des variations enregistrées au sein de ce milieu, qui influenceront sur les systèmes modaux, les fréquences, la vitesse et le rythme des notes. La singularité d'OSCAR réside en sa capacité à être en symbiose avec le milieu spatial. Dépassant la simple traduction sonore des ondes électromagnétiques enregistrées sur Terre, il s'agit ici d'éprouver musicalement et in situ l'intégralité d'un voyage dans l'Espace. ©Stéphane Thidet

LES ARTISTES ET LE COSMOS

Stéphane Thidet

►► L'ESPACE EST D'ABORD AFFAIRE DE TERRIENS

Avec l'Observatoire de l'espace, Stéphane Thidet a lancé, début novembre, une machine en orbite. Sa mission : composer une partition à partir de données enregistrées dans l'espace.


L'artiste Stéphane Thidet (né en 1974) est diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris (2002) et de l'École supérieure des beaux-arts de Rouen (1996). Il est représenté par la Galerie Aline Vidal à Paris et Laurence Bernard à Genève.
www.stephane-thidet.com

Vous travaillez avec l'Observatoire de l'espace à un projet « d'expérience musicale

dans l'espace » : « Oscar ». De quoi il s'agit ?

Oscar est une sorte de compositeur conçu pour écrire dans l'espace une partition pour piano et synthétiseur modulaire. Ce projet se déroule en plusieurs étapes. J'ai d'abord travaillé en collaboration avec le Laboratoire interuniversitaire des systèmes atmosphériques (LISA) et le Centre national d'études spatiales (CNES), qui développent « IR-COASTER », une machine permettant d'observer pendant un an l'évolution de cellules vivantes en milieu spatial. J'ai été invité à me greffer sur cette expérience et nous avons réalisé un objet programmé pour réagir à divers phénomènes en orbite, tels que l'altimétrie, les UV, la lumière, la température... Mis en orbite début novembre, Oscar va convertir ces données en notes pendant son séjour d'un an à bord de la station spatiale internationale (ISS).

À quelles déclinaisons cette partition spatiale donnera-t-elle lieu sur Terre ? Je me suis douté dès le départ qu'Oscar serait un projet très long. Pour ne pas imaginer une forme prédéfinie alors que son actualisation demanderait peut-être plusieurs années, j'ai opté pour la partition, qui donne des lignes d'instruction tout en ménageant une grande liberté. Néanmoins, j'ai déjà plusieurs envies. J'envise une installation avec un piano et un synthétiseur qui puissent jouer l'entièreté de la partition, mais aussi un concert interprété par des pianistes, pour revenir à l'humain. J'aimerais que la partie technologique d'Oscar finisse par s'effacer, car l'espace



est d'abord une affaire de Terriens. Il y aura peut-être aussi un disque enregistré à partir de séquences choisies. À ce stade, même si j'ai travaillé de nombreux mois avec Julien Thomas, musicien et informaticien, pour créer un programme capable de brider l'aléatoire et de donner une direction musicale à Oscar, je ne saurais dire s'il y aura un travail de réécriture ou si l'on pourra exploiter la forme brute.

Certaines de vos pièces, comme D'un soleil à l'autre ou From Walden to Space abordaient déjà l'espace. Pour quelles raisons ce milieu vous intéresse-t-il ? Mes premières approches de l'espace se situaient dans une sorte d'utopie, un horizon fantasmé. La question du lointain et des façons de le rendre plus proche m'intéressait mais, finalement, j'utilisais des éléments matériels et il y avait quelque chose de très terrien dans ces œuvres. Avec Oscar, c'est différent car le projet s'écrit réellement dans l'espace, avec tout ce que cela suppose de non-maîtrise. J'ai donc voulu travailler avec l'immatériel, d'où le choix de la musique. De plus, l'espace m'a paru d'emblée caractérisé par la question des cycles, de l'orbite : leur répétition, à la façon d'un refrain entêtant, m'a amené vers la musique, plus que la question du vide et du lointain.

— PROPOS RECUEILLIS PAR S. L.



Stéphane Thidet à l'HDE Var

Traversée, et Ligne de feu (Horizon), deux œuvres contemporaines ont été créées par Stéphane Thidet pour l'exposition Jardins et palais d'Orient.



Pourquoi avoir choisi l'artiste contemporain Stéphane Thidet ?

« J'ai vu une de ses œuvres, Bruit Rose, une cascade de sable, qui tombe en continu et qui forme des dunes. Dans notre exposition, elle était parfaite. Car elle renvoie clairement à la réflexion de l'ensablement, de la désertification. L'idée de la ruine était vraiment très présente.

Mais c'est une œuvre monumentale que nous ne pouvons pas exposer à l'HDE Var. Du coup, en regardant les autres œuvres de Stéphane Thidet, on s'aperçoit qu'il a toujours des œuvres très fortes, qui n'ont pas besoin d'explication. On est complètement dans le ressenti et dans l'imaginaire. Mais avec un message fort à chaque fois », nous explique Farhad Kazemi, commissaire de l'exposition.

Pourquoi vous êtes-vous lancé dans cette aventure ?

Stéphane Thidet : « Le titre m'a appelé pour différentes raisons. J'ai un travail qui s'inscrit dans des matériaux provenant de l'extérieur, la nature, la matière brute. La question de l'Orient ne m'est pas étrangère : j'expose actuellement en Algérie. L'Afrique du Nord est un territoire qui m'intéresse. Puis j'ai découvert le lieu, l'HDE Var, une de ses expositions... Et la notion de ruine - sur laquelle Farhad Kazemi m'a invitée pour la production de la première œuvre - avec cette question d'être toujours sur le fil, entre quelque chose de construit et de déconstruit, quelque chose qui soit sur le fil du paradoxe : ça me touche. Cette notion de ruine et de jardin m'a touchée ». ■



Bruit Rose, 2022. Sable végétal, pampo, soif organic sand, pampo, sound installation in situ, Ufa, Saint-Maxime Photo © Marc Damage

Manoukian, Zygel : dialogue à quatre mains

Un duo inattendu entre la musique classique et le jazz



André Manoukian et Jean-François Zygel. PHILIPPE GARNIER

Ils sont deux, ils sont brillants et ils proposent depuis quelques années un récital inouï, dont la recette est simple : deux univers qui se rencontrent, deux improvisateurs de génie, et deux micros pour un one man show à quatre mains. La forme du concert improvisé existe depuis la nuit des temps, mais Jean-François Zygel et André Manoukian la revisitent de façon très originale. Les rôles sont bien répartis dans cette joute à pianos tirés : la musique classique européenne pour Jean-François Zygel, qui se prolonge par moments dans un langage contemporain, et les influences orientales du jazz moderne pour André Manoukian.

En 2022, les deux duellistes du piano ont relancé leur spectacle dans une tournée qui passe par le Pin Galant de Mérignac (33). Si l'improvisation est un art par définition très libre, il puise ses racines dans un univers musical qui appartient à chaque interprète. À tour de rôle, comme deux maîtres de cérémonie, Jean-François Zygel et André Manoukian prennent la parole pour raconter au public l'histoire de leur musique et le lien que chacun entretient avec son héritage. Ce duel de piano est donc un peu plus qu'un concert : c'est un véritable voyage.

Olivier Delaunay

Samedi 1^{er} octobre à 20 h 30, au Pin Galant, à Mérignac (33), 15 à 41 €. lepingalant.com

Arcade Fire, une grand-messe pop-rock

En tournée mondiale, le groupe canadien, réputé pour la flamboyance de ses shows et le lyrisme de sa musique, déboule ce soir à Floirac (33)

Quinze ans qu'il n'était plus venu dans la région ! En 2007, le groupe canadien Arcade Fire avait ébloui l'auditoire de la charentaise Garden Nef Party, avec un show enthousiasmant. C'était pour le lancement de « Neon Bible », 2^e album empruntant son titre au romancier américain John Kennedy Toole.

Depuis, le collectif conduit par Win Butler et Régine Chassagne a rencontré un succès planétaire, faisant de chaque nouveau disque un événement et de chaque concert une communion, grandiloquente et spectaculaire.

Ce printemps, Arcade Fire a publié « We », 6^e album studio coproduit avec l'ingénieur du son Nigel Godrich, architecte sonore de Radiohead, de Beck et d'un

« Le Sentier » ou quand l'art joue avec le paysage

Avec « Le Sentier » de Stéphane Thidet, installé dans le jardin de la Visitation, Périgueux inaugure un nouveau programme de commande publique pour des œuvres temporaires

Anna Maisonneuve

En 2019, sur une initiative du ministère de la Culture, le Centre national des arts plastiques (Cnap) lançait un appel à candidatures pour la conception d'une série d'œuvres. Leur vocation ? Investir l'espace public de manière provisoire et non permanente. Entrées au

Ce bataillon sculptural est laissé ainsi durant un laps de temps déterminé par la pousse de la pelouse alentour

Fonds national d'art contemporain (Fnac), les œuvres des 15 lauréats embrassent un large éventail de formes, mais répondent toutes à un cahier des charges bien précis. Dites « à protocole », ces œuvres reposent sur un ensemble de règles, de notices et d'instructions définies par l'artiste pour réaliser son œuvre. Illustration avec l'une des pièces issues de cette commande publique et signée Stéphane Thidet.

Apparaître et disparaître Piqué par les objectifs énoncés, qui envisagent l'œuvre non pas comme un travail qui s'impose autoritairement dans l'espace public, mais comme une proposition capable d'apparaître et de disparaître, avec des temps et des formes différentes, Stéphane Thidet porte son attention sur les sentiers : ces voies étroites, généralement tracées par les individus ou formées par leurs passages répétés.

Dès lors, comment ouvrir un chemin ? Quels instruments employer ? Inspirés par les savoir-faire ruraux liés à la paysanne-



« Le Sentier » est une empreinte réalisée naturellement par l'incidence des outils-sculptures sur la pelouse au fil du temps. VILLE DE PÉRIGUEUX



Stéphane Thidet. MARTIN LAUNAY

rie - « Les outils, mais aussi les gestes, les cycles et les saisons », deux types d'outils vont voir le jour : l'un en forme de rectangle, l'autre en forme d'arc de cercle. Associant d'imposantes semelles de contreplaqué bakéllisé et de longs pieds en bois tourné qui évoquent les fourches à foin anciennes, ces 25 outils-sculptures s'agencent à la manière des circuits de train pour enfants. Et donc avec une grande liberté

que le plasticien circonscrit à un impératif : « Je ne souhaite pas que le dessin de ce sentier soit figuratif. »

Disposé à plat sur l'herbe rase, les uns à la suite des autres, ce bataillon sculptural est laissé ainsi durant un laps de temps déterminé par la pousse de la pelouse alentour. Basculés ensuite sur le côté, les éléments laissent apparaître un sentier sinusoïdal façonné par la privation de lu-

LE CNAP, C'EST QUOI ?

Derrière cet acronyme se cache l'un des principaux opérateurs du ministère de la Culture dans le domaine des arts visuels et un acteur incontournable de la vie artistique française : le Centre national des arts plastiques. Son rôle ? Soutenir la création contemporaine, les artistes ainsi que les professionnels (galeries, éditeurs, restaurateurs, critiques d'art, etc.) mais également enrichir et faire connaître sa collection, le Fonds national d'art contemporain.

mière (qui a stoppé la croissance végétale) et la pression exercée par les outils-sculptures.

Première nationale

Aiguillé par l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord, la Ville de Périgueux prend connaissance de ce dispositif national réservé aux collectivités de moins de 50 000 habitants. Parmi les propositions envoyées par le Cnap, le projet de Stéphane Thidet, qui « a reçu quasi immédiatement un sentiment d'unanimité », rembobine Rodolphe Delcros. Dévoilé le 16 septembre, « Le Sentier » restera à Périgueux pour une durée de trois ans où il sera redéployé et réactivé sur deux autres sites.

En attendant, il se (re) découvre au jardin de la Visitation où il poursuit ses métamorphoses poétiques en partenariat avec le service des espaces verts de la Ville, « qui a complètement participé à l'activation de l'œuvre et qui reste en relation avec l'artiste », complète l'adjoint à la culture de Périgueux

D'ici Danse : passer par les arts, passagers des arts

Sur le thème des « Passeurs », la 14^e édition du festival D'ici Danse mêle représentations, exposition et transmission



Comme chaque année, le festival D'ici Danse s'ouvre avec une exposition avant de se lancer dans l'aventure corporelle. Le vernissage a eu lieu vendredi mais « Les Passeurs », comprenant les œuvres d'Anne-Sophie Mignié, Robert Keramsi et Alain Bergeon, sont à découvrir jusqu'à ce soir à la salle A. Arieu.

« Peubletto », de la compagnie Auguste-Bienvenue, lancera la série chorégraphique jeudi soir. Une œuvre émouvante sur les parcours de jeunes Burkinabés vers la danse contemporaine en Occident, une pièce qui évoque la vie des deux chorégraphes de la compagnie. Suivront des duos de danse face à une œuvre plastique, avec Léa Cornetti et Elsa

Moulineau, de la danse contemporaine et bretonne. Et samedi, un grand rendez-vous collectif avec « Le Bal des possibles », cette proposition de la compagnie Les Ouvriers de possible pour un public intergénérationnel. L'idée est de transmettre et danser un répertoire de danse contemporaines mais élaborées à partir d'une connaissance des danses traditionnelles. En partant du battement du cœur, le public est emmené par un DJ et des « ambassadeurs » de la compagnie. Un chouette moment de partage.

C.M.

Jusqu'au 2 octobre, 7 à 16 €. Programme sur festival-dici-danse.jimdoiste.com

LE FIGARO
magazine

• 2 septembre 2022

Type : presse écrite régionale

Journaliste : Hebdomadaire

Saint-Nazaire VISITE GUIDÉE

Entre Nantes et Saint-Nazaire, la Loire – dernier fleuve sauvage d'Europe – charrie des histoires d'hommes, d'industries, d'excellence. Dans le silence, le charivari et la poésie. Comme si, face à l'Atlantique, l'espace et le temps valaient de l'or.

Par Alice Brouard



LIFE STÉPHANE THIDET ET LE SABLE MOUVANT

D'emblée, l'obscurité de l'alvéole 14 de la base sous-marine saisit. Et ce rideau de sable de 8 m de haut, perlant sur une dune artificielle éclairée en quelques points, hypnotise. Dans ce *Bruit rose* – référence aux sons d'une cascade –, Stéphane Thidet sculpte un souffle, une purification, un trouble. « J'aime l'idée de fermer les yeux pour voir toujours et jamais pareil, explique-t-il. Poser un autre regard sur les éléments naturels pour les percevoir différemment. Éprouver leur puissance et leur fragilité. » Et s'interroger sur le perpétuel et le fugace, les forces et les fragilités qui nous animent. Cycliques, douces et/ou cruelles. Une expérience à vivre dans l'instant. Encore et encore.

Le LIFE, un bunker transformé en salle de spectacles et d'expositions. Boulevard de la Légion-d'Honneur, base sous-marine, alvéole 14, 44600 Saint-Nazaire (02.44.73.44.00 ; Grandcuf-saintnazaire.fr). Jusqu'au 2 octobre.

L'ŒIL EN MOUVEMENT
L'ART EN 2050



L'ESTHÉTIQUE DE LA CHUTE DE SABLE

Stéphane Thidet, *Bruit rose*, 2022, vue de l'installation au LIFE, base sous-marine de Saint-Nazaire, production Le Grand Café - centre d'art contemporain, ©Muriel Lamy/Visa de Saint-Nazaire.

SAINT-NAZAIRE Certaines œuvres d'art ont la grâce de l'évidence, et *Bruit rose* de Stéphane Thidet a cette rare qualité. Installée au LIFE, dans l'ancienne base sous-marine de Saint-Nazaire, c'est une cascade de sable, mais d'un sable tout particulier, puisqu'il est fait de coques de noix broyées. Il s'écoule, nimbé d'une lumière dorée, au milieu d'un paysage dunaire, entre les épais murs de béton de l'abvécule 14. De l'aveu de l'artiste, cette idée toute simple, et pourtant irrésistible et bien compliquée à mettre en œuvre, est née d'un « désir de chute ». Elle prolonge sa tentation d'embrasser dans une même sculpture le paradoxe d'une érection qui coïnciderait avec un effondrement. Fidèle à cette obsession, Stéphane Thidet est, de longue date, familier

des fluides et des tas. Il aime mobiliser sans y mettre la main de grands volumes de matière brute pour affirmer d'un seul coup d'œil leurs proportions massives et leur fragilité. À Saint-Nazaire déjà, il présentait en 2009 un terril de deux tonnes de confettis tout noirs; au château de Versailles, un paysage post-apocalyptique sculpté dans la glace (*Bruit Noir*, 2017); à la Biennale de Lyon, une dune de chaux où se dessinait l'empreinte circulaire d'une roue de moto (*Le Silence d'une dune*, 2019). De même, *Bruit rose* a été conçu en écho à une autre chute, d'eau cette fois, sur la façade de l'opéra Graslin à Nantes (*Résine*, 2020). Si l'épidémie de Covid-19 et l'aménagement d'un vaccinodrome dans la base sous-marine n'avaient contrarié ce projet, les deux œuvres auraient d'ailleurs dû être présentées en même temps et former un diptyque tendu entre humidité et sécheresse. Mais l'exposition nazairienne fut repoussée trois fois et a bien failli ne jamais voir le jour. Du reste, elle pourrait être la dernière du Grand Café au LIFE, la municipalité ayant d'autres projets culturels pour le lieu, en lien avec

la mise en valeur du patrimoine local. Au fond, les aléas de l'air du temps ne desservent pas l'installation présentée à la base sous-marine. Ils donnent même un petit supplément d'âme à ce reflet quasi théâtral d'un imaginaire contemporain pétrifié d'effondrement. En figurant une chute sèche, *Bruit rose* donne à voir une image juste de notre temps. Elle dit l'épuisement de nos modèles et de nos ressources et décrit la progression d'un monde aride comme le fruit d'une fabrique industrielle : évasif sur la façon dont fonctionnent l'œuvre, conçue avec le soutien technique d'une équipe d'ingénieurs des Ateliers Puzzle (Nantes), Stéphane Thidet n'en occulte pas pour autant le caractère machinique. S'il ne se voit pas, le mécanisme de la chute se décèle en effet à une série de claquements. Ils perturbent le « bruit rose » qui donne son titre à l'installation, et figurent justement pour les acousticiens la régularité d'une cascade.

Cette composante sonore est l'un des nombreux déplacements à l'œuvre dans le paysage romantique présenté au LIFE. Elle redouble un système d'échos, de leures et de contrepoints, qui articule labilité de l'écoulement et solidité du béton alentour, joue des proximités formelles entre les coques de noix, le sable et l'eau, et oppose au cycle perpétuel de la cascade le caractère historique et patrimonial du lieu où elle se perpétue. Image du temps qui passe – la chute évoque aussi le sablier –, *Bruit rose* défait ainsi, tout en l'affirmant, le récit collapsologique. Elle a beau faire écran, rideau, et peut-être mirage, elle n'en ouvre pas moins sur un horizon temporel élargi, pourquoi pas infini, en vertu d'un de ces paradoxes chers à Stéphane Thidet...

— STÉPHANIE LEMOINE

www.grandcafe-saintnazaire.fr

ouest
france
Justice et Liberté

vendredi 1^{er} juillet 2022
Édition(s) : Saint-Nazaire, La Baule, Guérande
Page 12
541 mots - 2 min



PAGE SAINT-NAZAIRE

Au Life, Stéphane Thidet expose en cascade

Durant l'été et jusqu'au mois d'octobre, le centre d'art contemporain de Saint-Nazaire propose une installation à l'intérieur de la base sous-marine. Elle met en valeur le travail d'un artiste hors-norme.

À l'intérieur de l'abvécule 14 de la base sous-marine, l'obscurité mélange l'ombre à la lumière dans un silence de cathédrale. Pour les premiers visiteurs qui auront l'opportunité de découvrir au Life, à partir du 8 juillet, la nouvelle exposition de l'artiste Stéphane Thidet, ce jeu de contraste va prendre de nouvelles proportions. D'un genre étonnant.

Avec *Bruit rose*, programmée par le Grand café de Saint-Nazaire, l'artiste qui dit « travailler avec la sculpture » a profité d'un cadre exceptionnel, un authentique atelier de création dédié à l'art contemporain pourtant menacé d'extinction. Prévue il y a déjà deux ans, cette dernière exposition joue la carte de l'émerveillement ou de « l'expérience hypnotique » selon Sophie Legrand-Jacques, commissaire de ce rendez-vous artistique.

Mouvement perpétuel

Face au public qui franchira bientôt les lourdes portes de l'ancien bunker, une immense cascade de sable trouvera sûrement grâce à leurs yeux. À l'image de la déjà spectaculaire cascade d'eau qui déferlait, il y a deux ans, du sommet du théâtre Graslin, à Nantes, l'artiste récidive cette fois avec une création contemplative d'une autre matière.

Dans un mouvement perpétuel, ce rideau de sable monte et descend à l'aide d'une machinerie créée de toutes pièces par une équipe de technicien et d'ingénieur, en étroite collaboration avec l'artiste. « Cette exposition, je l'ai pensée pour ce lieu. C'est un bâtiment fait de béton et de sable. Elle fait aussi référence aux industries des alentours, à l'image des silos de grain, qui utilisent ce genre de mouvement. » Cette sorte de boucle générée par l'aspiration de pompes utilise du sable composé de coques de noix broyées, entre 25 et 30 tonnes. À l'issue de l'exposition, ce même sable végétal sera réutilisé par des entreprises.

Quant au sens de son travail, Stéphane Thidet l'exprime par le geste mais aussi par les mots. « Comment ériger une forme en faisant chuter quelque chose ? Comment faire une sculpture qui peut disparaître en quelques secondes ? Le caractère éphémère et le rapport du temps dans la matière, cela interroge ici. »

Du vendredi 8 juillet au dimanche 2 octobre, *Bruit rose*, au Life, base sous-marine. Entrée libre, du mardi au dimanche, de 11 h à 19 h. Vernissage jeudi 7 juillet, à 18 h. Dialogue entre l'art et la technique, avec Sté-

phane Thidet et Grégoire Cartillier, fondateur des Ateliers Puzzle : samedi 9 juillet, à 16 h. Visites commentées : tous les jeudis et samedis, à 15 h. La visite LSF : jeudi 22 septembre, à 17 h 30. Pour prolonger la visite de l'exposition au Radôme, sur le toit de la base sous-marine : espace de documentation et d'expérimentation tous les mercredis, samedis et dimanches du 9 juillet au 31 août (sauf le 13 juillet) de 15 h à 18 h, « Les Ateliers du Radôme » pour des enfants à partir de 6 ans : tous les mercredis, samedis et dimanches du 9 juillet au 31 août (sauf le 13 juillet) de 15 h à 18 h. Sur inscription. ■



À 48 ans, Stéphane Thidet va exposer au Life de Saint-Nazaire pendant trois mois. Au Grand café, on retrouve, jusqu'au 11 septembre, le travail de Nicolas Deshayes, « Chambre froide », qui sera suivi, du 8 octobre jusqu'au 31 décembre, par celui de Minia Biabiany, en partenariat avec le Palais de Tokyo. Photo : Ouest-France

par Benoît Robert.

17



17. Nairy Baghramian, *Dzgir*, 2021, verre, métal noyé, résine époxy colorée, 200 x 44 x 42 cm, © Nairy Baghramian

18. Stéphane Thidet, *Brut rose*, 2022, vue de l'installation au LIFE, base sous-marine de Saint-Nazaire, production Le Grand Café - centre d'art contemporain, © Marie-Laure Witz de Saint-Nazaire

NAIRY BAGHRAMIAN [NÉE EN 1971]

NÎMES Si Nairy Baghramian jouit d'une importante reconnaissance internationale, dont témoignent notamment ses participations à la Biennale de Venise en 2011 et 2019 et de nombreuses expositions monographiques (Art Institute de Chicago, Reina Sofia à Madrid, Mudam au Luxembourg...), « Parloir » est sa première exposition personnelle dans un musée français. L'artiste d'origine iranienne, qui vit et travaille à Berlin depuis 1984, investit les espaces du Caré d'art en présentant à la fois des œuvres historiques et d'autres plus récentes, dont certaines productions inédites. Comme à son habitude, Nairy Baghramian joue avec les spécificités du lieu dans lequel elle s'inscrit. Elle guide le visiteur au fil des salles du musée en privilégiant une interaction sensible avec ses œuvres composites. Pour l'artiste, « les questions non résolues persistent dans les marges, c'est pourquoi le décentrement restera le lieu des tâches sculpturales ». « Parloir » décline cette affirmation à l'échelle d'une exposition : les pièces, qui jouent souvent de l'ambiguïté de leur statut – entre installation, objet de design, sculpture –, sont présentées dans les angles, les interstices, ou courent d'une salle à l'autre, mais n'occupent jamais une place centrale. Malgré une certaine simplicité formelle, il se dégage de toutes les œuvres présentées une fragilité, un équilibre précaire ou une tension sous-jacente. Cette très belle exposition donne à voir la richesse et la finesse du travail de Nairy Baghramian, qui emprunte autant à l'art minimal, au design et à l'architecture qu'à la performance, à la danse et au théâtre. ... ANNE-CHARLOTTE MICHAUT

© Nairy Baghramian, *Parloir*, jusqu'au 18 septembre 2022, Caré d'art - Musée d'art contemporain, place du Capitaine-Cornille, Nîmes 34000, www.caredartnimes.com

STÉPHANE THIDET [NÉ EN 1971]

SAINT-NAZAIRE L'artiste est un habitué des installations spectaculaires. En 2018, il avait détourné une partie du cours de la Seine pour le faire serpenter dans la Conciergerie de Paris (*Altournement*). Deux ans plus tard, il faisait tomber une cascade d'eau devant la façade du théâtre Graslin, à Nantes (*Ridons*). Fasciné par les éléments, Stéphane Thidet nous avait déjà fascinés en 2007 avec son *Refuge*, une cabane en bois ouverte aux quatre vents dans laquelle une pluie ne cessait de tomber. Hasticien-poète, Thidet est invité cet été par le Grand Café, centre d'art contemporain de Saint-Nazaire, à intervenir au LIFE, ancienne base de sous-marins allemande transformée en espace de spectacles et d'expositions. Dans ce gigantesque (1 600 m²) bunker de béton plongé dans l'obscurité, l'artiste installe une chute de sable de plus de huit mètres de largeur, évocation du temps qui s'écoule, tel un sablier. Une expérience contemplative qui frappera, à n'en pas douter, les esprits pour longtemps. ... FABIEN SIMOË

© Stéphane Thidet, *Brut rose*, du 8 juillet au 2 octobre 2022, LIFE, Saint-Nazaire 44, www.grand-cafe-saintnazaire.fr



18

SAINT-NAZAIRE

Stéphane Thidet : une cascade d'émotions

Par **Maïlys Celeux-Lanval** • le 25 août 2022

C'est probablement la dernière exposition d'art contemporain que l'on verra dans l'ancienne base sous-marine de Saint-Nazaire. Un monstre de béton, où le centre d'art de la ville mène depuis 2009 une ambitieuse programmation estivale, profitant de ses volumes hors-normes. Pour ses adieux au LIFE – la mairie désirent réorienter l'usage du lieu –, le Grand Café invite Stéphane Thidet à l'investir d'une œuvre monumentale, avec le panache qu'on lui connaît. Résultat ? Wow...



VOIR TOUTES LES IMAGES

Stéphane Thidet, *Brut rose*, au LIFE, base sous-marine de Saint-Nazaire, Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, 2022

C'est un bloc de 1600 mètres carrés. Une seule salle, rectangulaire, sombre, appelée le LIFE. Dans une mégastructure hantée par la guerre et la violence, la base sous-marine de Saint-Nazaire ayant été construite par l'Allemagne nazie lorsqu'elle occupait la France durant la Seconde Guerre mondiale. Pour défilier l'Histoire et y répondre, le Grand Café de Saint-

« J'avais un désir de chute qui vient du monde dans lequel on vit, mais un émerveillement est possible... »

Stéphane Thidet

En une seule vision, l'artiste réunit donc à la fois la chute, la perte, la beauté, la stabilité, le mouvement perpétuel, l'harmonie, l'écoulement. « J'avais un désir de chute qui vient du monde dans lequel on vit, nous explique l'artiste. Mais un émerveillement est possible : c'est une tension que j'essaie de garder. » Stéphane Thidet a voulu répondre au béton de la structure du lieu par du sable – rappelant par là-même que le béton naît du sable – et évoquer l'idée que le bâtiment « coulerait de

l'intérieur ». Le LIFE n'est alors plus tout à fait un écran : l'œuvre s'inscrit dans sa continuité, en poursuit l'histoire. Quant à la matière principale de l'œuvre, elle est tout à fait spéciale puisqu'écologique. « J'ai utilisé un sable végétal fait de coques de noix broyées. C'est un matériau qui m'a plu, parce qu'il travaille avec le déjà-là. »



Stéphane Thidet, *Bruit rose*, au LIFE, base sous-marine de Saint-Nazaire, Production Le Grand Café – centre d'art contemporain, 2022

Stéphane Thidet, on le disait, n'en est pas à son coup d'essai. Toujours ambitieux, l'artiste est friand de projets à grande échelle, réalisés en collaboration étroite avec des artisans et des entreprises qui l'introduisent à des savoir-faire précis voire inédits, « qui n'existent pas dans l'industrie » (ici, il a travaillé avec les Ateliers Puzzle à Nantes, et c'est l'écoulement harmonieux du sable sur toute la largeur du site qui a posé le plus de questions). De lui, il ne faut attendre que la surprise, l'enchantement. Car il a déjà détourné la Seine pour la faire venir dans la Conciergerie, créé un circuit de moto à la Biennale de Lyon, amené un terril noir au Louvre-Lens... Actuellement, on peut voir à la fondation Wattwiller son *Refuge*

(2007) antinomique, soit une cabane en bois à taille réelle à l'intérieur de laquelle tombe une pluie continue. Stéphane Thidet est un poète fabuleux, qui a écrit « Pour tes beaux yeux » en lettres capitales sur la Seine Musicale à Boulogne-Billancourt en 2021, et qui avait déjà créé une cascade pour le Voyage à Nantes en 2020, un rideau d'eau devant le théâtre Graslin.

0 Essais Questions Interviews Reviews News Archives Fr / En G 2

REVIEWS

Stéphane Thidet

par Ben Michel

Bruit Rose

LIFE, Saint-Nazaire, 08.07 au 02.10.2022

Tomber de rideau sur le LIFE. Le décor : une alvéole de 2 000 m² située dans l'ancienne base des sous-marins construite par l'armée allemande entre 1941 et 1943. L'action : les dernières heures du Lieu international des Formes Émergentes après 16 ans d'activité. Les protagonistes : des élus qui privilégient les paquebots à l'art contemporain, un centre d'art découragé, des visiteurs déçus et un artiste désolé de se retrouver au centre de la tempête. Quand Stéphane Thidet a été invité à investir l'alvéole 14, un espace de 85 mètres de long de 11 mètres de haut, il n'imaginait pas que la cascade de sable qu'il concevait pour le site prendrait un tour si cynique. Les lieux d'art fermés sur décision publique ont été (trop) nombreux ces dernières années : les Églises de Chelles en 2015, Le Quartier à Quimper en 2016, le Parc Saint-Léger à Pougues-les-Eaux en 2021... Coûts pour la collectivité,

programmation étroite, faible fréquentation... Les arguments ne manquent pas pour justifier leur disparition, mais le LIFE échappe à tous ces griefs avec 25 000 visiteurs par an (et jusqu'à 54 000 pour l'exposition de Jeppe Hein en 2014) et un budget annuel situé entre 150 000 et 200 000 euros – il était à un million d'euros en 2007. Depuis la première exposition du centre d'art Le Grand Café dans la base de sous-marins, Antony McCall en 2009, les expositions estivales sont devenues des rendez-vous incontournables et ont rencontré un véritable succès populaire. La seule raison invoquée par la Ville en mai dernier était l'insécurité de « Ne plus réserver le LIFE à une seule pratique ». Ce principe transdisciplinaire était pourtant à l'origine du projet (concerts, vidéo, arts visuels, danse, performance...) porté à ses débuts par Christophe Wavielet jusqu'à son départ forcé en 2010. Les raisons invoquées par Saint-Nazaire ont le lacanisme du consensus mou et de l'absence de vision politique pour la Culture. Malgré le soutien des autres collectivités (État, Région, Département) et la menace de perdre le label « centre d'art contemporain d'intérêt national » obtenu en 2018, les élus maintiennent leur position. La décision est d'autant plus brutale dans le contexte de l'après-pandémie. Alors que 80 % de professionnels du secteur culturel ne sont pas salariés, c'est tout l'écosystème artistique qui est fragilisé (intermittents, résidents, graphistes, critiques d'art, médiateurs, etc.), sans parler des entreprises locales impliquées dans la production des expositions, et de la filière touristique dans son ensemble.



Stéphane Thidet, *Brûlé rose*, 2022 au LIFE – Base sous-marine de Saint-Nazaire Production Le Grand Café – centre d'art contemporain. Courtesy Galerie Aline Vidal, Paris. © ADWGP, Paris, 2022. Photo : Marc Domage

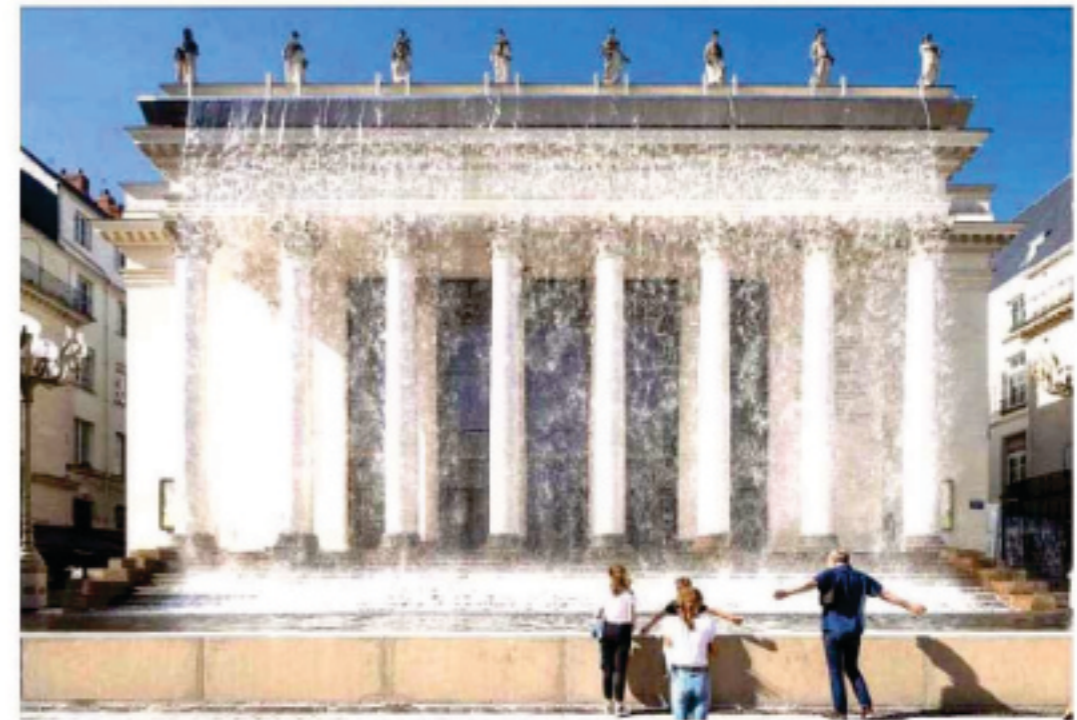
L'invitation de Stéphane Thidet par Sophie Legendre-Jacques, la directrice du Grand Café, remonte à 2019, alors que Le Grand Café vient de perdre l'usage du LIFE en hiver. La même semaine, l'artiste reçoit la proposition du Voyage à Nantes d'investir le péristyle du théâtre Graffin, à Nantes. Les deux œuvres, conçues en pendant, devaient voir le jour simultanément à l'été 2020 : *Rivière*, la cascade d'eau dévalant la façade de l'opéra, et *Brûlé rose*, rideau de sable s'écoulant du balcon. Les sons du paysage et les chutes d'eau traversent le travail de cet artiste prompt à capter les forces de la nature et à rendre poreux les espaces intérieurs et extérieurs de nos architectures. En 2007, il réalise une colonne envahie par une pluie diluvienne – (Sans titre) *Le Refuge*. En 2018, il détourne l'eau de la Seine pour la faire serpenter entre les colonnes de l'ancien prison de la Conclogerie, à Paris (Développement). Ce n'est pas un hasard si la première exposition personnelle de Stéphane Thidet s'intitule « Dehors », et se tient au Grand Café en 2008. Dans ce parcours, *Brûlé rose* arrive comme par enchantement. Déjà en scène du report de l'événement à deux reprises, dans le contexte de la pandémie. Puis par la monumentalité de la proposition (8 mètres de haut), son aspect spectaculaire emprunté au monde du théâtre. Le rideau de scène doré se déverse face publique derrière les dunes décapées du bord de mer. Le phénomène, aussi grandiose que minuscule, rappelle les véritables coulées de sable d'Arable Saoudite dues à l'érosion des falaises dans le contexte du changement climatique. L'installation de Stéphane Thidet, si elle repose sur la gravité, n'a toutefois pas l'esprit lourd. « Je cherche à proposer une cristallisation entre le drame et l'insurvenance », explique-t-il dans l'entretien accordé à Sophie Legendre-Jacques en juin 2022. Bien sûr, c'est la dimension brutale de l'architecture du bunker qui oriente l'artiste vers le choix du matériau de béton étant composé de ciment, de gravier, d'eau et de sable, mais l'espace est davantage envisagé pour ses qualités plastiques et constructives que pour sa profondeur historique. La dramaturgie proposée par l'œuvre repose sur l'idée d'une ruine qui tomberait en poussière, un château de sable invincible soudain réduit en poudre. La machine que les ingénieurs des ateliers Pazzo ont mis au point pour créer un circuit fermé est à peine visible. Si « rien n'est magique », selon l'artiste, la première impression qui saisit le visiteur est pourtant celle d'un océan, d'un mirage, d'une infinité légère : l'installation pèse pourtant 30 tonnes ! L'illusion tient à la matière elle-même, dans la mesure où ce n'est pas véritablement du sable qui s'écoule du plafond, mais des coques et des noix broyées – le sable produisant trop de poussière abrasive. La sonorité même produite par la cascade est similaire aux fracas d'une chute d'eau. Le titre, *Brûlé rose*, désigne chez les acousticiens un son riche composé de plusieurs fréquences aléatoires, et contenant davantage d'énergie à une fréquence qu'à une autre. Ces subtils variations se rapprochent de la musique concrète et, pour l'artiste, des compositions minimalistes dont les notes sont à la fois toujours les mêmes et toujours différentes. Le miracle n'est alors pas de changer l'eau en sable, à défaut du vin, mais de donner à cette chute libre la couleur de l'érosion. Laissons au public le droit d'en juger au lieu de décider ce qui est bon pour lui.

Image mise en avant : Stéphane Thidet, *Brûlé rose*, 2022 au LIFE – Base sous-marine de Saint-Nazaire Production Le Grand Café – centre d'art contemporain. Courtesy Galerie Aline Vidal, Paris. © ADWGP, Paris, 2022. Photo : Marc Domage

- Publié dans le numéro : 102
- Partage : [f](#) [v](#)
- Du même auteur : Benjamin Seror, Jibade-Khalil Huffman, Dancing Machines, Diogo Pimentão, Isa Melisheimer.

EMMANUELLE JARDONNET

Le Voyage à Nantes, jusqu'au 27 septembre. Accès libre.



La « Cascade », de Stéphane Thidet : un rideau d'eau qui tombe du toit jusqu'aux marches de théâtre, place Graffin, à Nantes. PHOTO MICHAEL

Plaisirs Expositions

DES ŒUVRES EN CASCADE A NANTES

BALADE Retardée d'un mois, l'édition 2020 du festival d'art dans l'espace public n'en reste pas moins surprenante

Envois spéciale
Nantes (Loire-Atlantique)

Au cœur de Nantes, soudain, une cascade prodigieuse s'ébroue devant une colonnade de pierres. Le rideau d'eau, étincelant sous le soleil, tombe du haut d'un faux temple grec, le Théâtre Graslin, l'Opéra de la ville. Sur la place, les passants sont en arrêt, le smartphone dégainé, et les selfies s'enchaînent devant l'étonnante cataracte.

L'œuvre signée par le plasticien Stéphane Thidet constitue l'une des propositions artistiques les plus saisissantes du Voyage à Nantes 2020 (VAN). Le festival déroule jusqu'à fin septembre une balade de 20 kilomètres à la découverte de créations dispersées dans la cité. Cette année, en raison de la pandémie, l'événement a failli être annulé comme tant d'autres grands rendez-vous culturels. Mais Jean Blaise, le créateur et directeur du VAN, a fait le choix de maintenir le dispositif, quitte à le décaler d'un mois et à repousser certaines installations à l'été 2021, comme la carcasse de bateau qui devait s'échouer place Royale. « C'est un petit miracle d'avoir pu établir ce parcours », glisse Jenna Darde, chargée de la programmation, qui a dû trouver des œuvres existantes et pertinentes pour remplacer certaines créations.



L'œuvre de Stéphane Thidet, place Graslin à Nantes. MARTIN ARGYROPOLO

L'ensemble, sculptures, expositions, film reliés physiquement par un trait vert peint à travers la ville, fonctionne bien malgré les chamboulements. S'il n'y a jamais de thème imposé – chaque artiste réagit avec sa sensibilité à l'histoire et à l'architecture de Nantes –, plusieurs œuvres jouent cette année avec l'eau et la nature, la terre en particulier. « Ça nous dit quelque chose de nos préoccupations actuelles, de notre désir de sortir après le confinement », estime Jean Blaise. Le « Rideau » de Stéphane Thidet, tout comme le « lit à baldaquin flottant pour princesse de pacotille » de Vincent Olinet sur

« L'eau et la nature ? Ça nous dit quelque chose des préoccupations actuelles »

Jean Blaise, créateur du VAN

le bassin Saint-Félix ou la statue de « petite pissouse » d'Elsa Sahal, font écho de manière spectaculaire ou drolatique à la Loire s'écoulant, impériale, à deux pas de ces pièces.

Le corps de petite fille (sans tronc ni tête), perché sur deux piliers très organiques et urinant comme un garçon, en a choqué certains et amusé beaucoup d'autres. La polémique a agité les réseaux sociaux avant même son installation sur la fontaine de la place Royale. Mi-août, la sculpture a été aspergée de peinture verte par des vandales (elle a été nettoyée depuis). Sur la place, en journée, une médiatrice intervient et discute avec les badauds.

« C'est aussi le but du Voyage à Nantes, ajoute Jean Blaise. Il s'agit de montrer notre ville mais aussi de mettre en avant des propositions

EXPOSITIONS

Stéphane Thidet, *Rideau*, Place Graslin, Le Voyage à Nantes 2020.
© Photo Martin Argrolo/LVAN.



LES ENCHANTEMENTS DU « VOYAGE À NANTES »

La manifestation artistique estivale fait partie de celles, rares, qui ont été maintenues malgré la crise sanitaire. Décalé d'un mois, le « Voyage » se prolonge cette année jusqu'à la fin septembre avec dix nouvelles stations

ART URBAIN

Nantes. S'il n'y a pas de thème imposé pour le parcours du Voyage à Nantes, ces cartes blanches confiées à des artistes, pour des installations temporaires ou définitives, définissent cependant toujours leur rapport à l'espace public. La façon dont chacune d'elles vient s'inscrire dans la ville, complétant la collection permanente riche de 58 œuvres et d'une trentaine d'enseignes de commerce réinterprétées par des artistes, relève en effet de registres très différents qui font le charme varié de cet itinéraire en plein air.

Ainsi le *Rideau* imaginé par Stéphane Thidet (né en 1974 [voir ill.]), comme la *Fontaine d'Elsa Sahal* (née en 1975), semblent-ils conçus pour créer un trouble, une perturbation. Thidet a souhaité que sa chute d'eau masquant la façade du théâtre Graslin impose l'œuvre avec fracas, créant l'événement à partir de l'élément liquide. « *Moment jardinier* » sculpté dans un grès émaillé rose comme une chair d'enfant, la *Fontaine d'Elsa Sahal* – que l'on avait pu voir aux Tuileries dans le parcours Hors les murs de la Fiac (Foire internationale d'art contemporain) en 2012 – est pour sa part une Miss « Manneken-pis » à la présence insolente, un geste féministe autant qu'un jeu sur l'idée même de sculpture dans sa verticalité. Un clin d'œil dans la ville.

Féerie décatie

Le bon et le mauvais goût sont des notions qui intéressent Vincent Olinet (né en 1981), lequel investit sur l'île Feydeau un ancien hôtel particulier transformé en décor de conte grimaçant, où un lustre démesuré tressaute mollement, où les moultures sont en tartines de pain rassis,

et les balais parés de chevelures de princesses disco. Le parcours offre à cet artiste du désenchantement deux autres stations, dans le hall de l'Hôtel de France et au milieu du canal Saint-Félix, où flotte *Pas encore mon histoire*, un lit à baldaquin à la féerie décatie – vu lui aussi dans le cadre du Hors les murs de la Fiac en 2009.

Comme des cabanes ludiques et brutalistes où se percher, et où l'on pourra même faire symboliquement cuire du pain, les sculptures en béton signées Martine Feipel (née en 1975) et Jean Bechameil (né en 1964) redessinent quant à elles un visage humain à la toute

Stéphane Thidet a souhaité que sa chute d'eau masquant la façade du théâtre Graslin impose l'œuvre avec fracas, créant l'événement à partir de l'élément liquide

récente place Clémence-Lefevre, qu'elles agrémentent, à la façon d'un coloriage, de touches pastel fondues dans la pierre de lave émaillée (*Les Brutalistes*, à vocation pérenne). Plus loin, à la Hab galerie, leur « prise de possession de la robotique à des fins non productives » convoque un théâtre mécanique qui détourne les usages industriels ou sécuritaires au service d'un ballet sonore et lumineux, le temps de leur exposition « *Automatic Revolution* » (jusqu'au 1^{er} novembre).

Muettes, les figures féminines postées par Nathalie Talec (née en 1960) devant le pôle universitaire

dévolu aux cultures numériques ont, pour l'une, le regard occulté par un masque de réalité virtuelle, pour l'autre, un casque sur les oreilles (*In a Silent Way*, à vocation pérenne). Leurs traits juvéniles moulés dans une résine satinée empruntent leur pâleur translucide au biscuit de la manufacture de Sèvres – où elles ont été réalisées –, tandis que leur classicisme jure délibérément avec leurs accessoires technologiques à l'obsolescence programmée.

Un séquoia géant, un Gulliver maraîcher

Aussi monumentale que discrète, l'intervention d'Evor (né en 1960), « plasticien jardinier », auquel on doit déjà la luxuriante *Jungle intérieure* du passage Bouchaud, prend la forme d'un métaséquoia ceint d'un banc de béton lasuré recouvert de lave et de grès émaillé, orné de douze médaillons aux reliefs végétaux. Ce *Psellion de l'île* (à vocation pérenne) qui a surgi au milieu du bitume évoque les places de village et les rites ancestraux, entre imagerie collective et nostalgie d'un âge d'or que l'on voudrait à venir. Réverie de citadin. Plus prosaïque, et décalée, une paire de bottes en

plastique de trois mètres de haut semble avoir été abandonnée au milieu du potager de la Cantine par un Gulliver maraîcher. Mais il s'agit de deux pieds droits : ces *Inventus – Bottes* (à vocation pérenne) de Lilian Bourgeat (né en 1970) ne sont pas là pour faire joli dans le paysage, mais plutôt pour rappeler à quel point notre production peut parfois être encombrante et inutile.

Le parcours est aussi, bien sûr, une façon de découvrir la ville. On prendra le navibus afin d'aller voir, dans une brasserie des bords de Loire, le film *Nantes ici Nantes*, de Mrzyk & Moriceau (nés en 1973 et 1974). Le duo connu pour le graphisme pop de ses génériques de films et de ses clips vidéo (pour Sébastien Tellier ou Justice) signe ici une animation lisse et visuellement séduisante. À terme, elle sera diffusée sur un large écran placé dans la nouvelle gare de Nantes (installation à vocation pérenne). Ainsi le Voyage commencera-t-il dès la descente du train.

© ANNE-CÉCILE SANCHEZ, ENVOYÉE À NANTES

LE VOYAGE À NANTES, 9^E ÉDITION, jusqu'au 27 septembre, divers lieux dans la ville, www.levoyageannantes.fr

Numéro spécial

LES FOIRES « OFF » ET LES GALERIES EN PREMIÈRE LIGNE APRÈS L'ANNULATION DE LA FIAC

RÉSERVEZ VOS EMPLACEMENTS DÈS MAINTENANT

■ N° 553 :
Dossier spécial « Off »
Parution le 16/10
Bouclage le 08/10

MEDIAOBS

Régie publicitaire :
Pauline Petiot
01 44 88 89 03
ppetiot@mediaobs.com





Stéphane Thidet,
Aixéau,
2020. Place Gesslin.

« Cela fait plus de quarante ans que je défends l'art pour tous par le biais d'interventions dans l'espace public. Notre but est d'encourager la tolérance à l'art. »

Jean Blaise, directeur général du Voyage à Nantes.

Martine Feipel
et Jean Bachelard,
Automatic revolution,
HAB galerie, 2020.

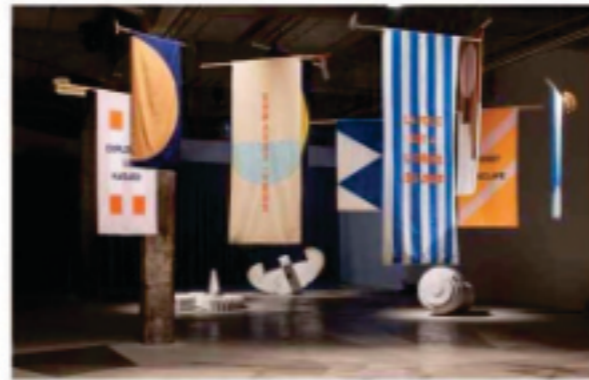


Photo: Musée d'Art Moderne de Nantes

en 2012. Cette version féminine du Manneken-Pis, dénuée de buste et pissant debout, a en effet suscité un tollé sur les réseaux sociaux. Elle a même été vandalisée par trois individus, qui ont feint de s'y intéresser avant de la souiller de peinture verte... Selon Jean Blaise, de telles problématiques sont au cœur de l'événement : « Cela fait plus de quarante ans que je défends l'art pour tous par le biais d'interventions dans l'espace public. Notre but est d'encourager la tolérance à l'art en mettant à disposition un maximum d'explications, de renseignements, grâce aux notices et aux médiateurs. Lorsque la dégradation de la sculpture d'Elsa Sahal a eu lieu, la réprobation publique était forte : même ceux qui n'aimaient pas la statue ont défendu son droit à exister », constate Jean Blaise. L'œuvre du plasticien Vincent Olinet, dont les créations baroques jouent sur le trompe-l'œil, a également suscité un émoi collectif. De nombreux visiteurs sont montés en barque pour atteindre son majestueux lit à baldaquin, posé sur le canal Saint-Félix, et s'y allonger, infligeant à l'œuvre

des dommages considérables – jusqu'à ce que la ville de Nantes l'interdise formellement et y installe une caméra de surveillance.

1,5 million de déficit

Si l'événement attire une faible proportion de visiteurs étrangers (provenant notamment d'Espagne, de Grande-Bretagne et de Belgique) cette édition a doublement misé sur le tourisme local. Il semble avoir été au rendez-vous : « Nous avons presque autant de visiteurs à la même période que l'année dernière, sauf dans les lieux fermés, où nous avons été obligés de

...

Stéphane Thidet, l'eau et les rêves

Des Pierres qui pleurent, une lumière qui dérive : l'univers poétique de Stéphane Thidet se déploie dans la grange aux Abeilles et la galerie basse du Fenil.
Par Virginie Huet

Depuis le milieu des années 1990, la nature habite l'œuvre de Stéphane Thidet (né en 1974, à Paris). À Chaumont-sur-Loire, c'est pourtant entre les murs qu'il a choisi d'intervenir : « J'aime les déplacements. Nous sommes plus attentifs lorsque les choses sont décontextualisées. Et si mes deux projets ont un lien évident avec la notion de paysage, ils fonctionnent plutôt comme des fragments domestiqués. Il est évident que la présence du sauvage, tel que l'on peut le voir sur les bords de la Loire en contraste avec la nature entretenue du parc du château, m'a inspiré. » Sur le sol de la galerie basse du Fenil, des lentilles d'eau flottent à la surface d'une eau sombre. Infiniment et lentement, une lumière chaude, tout droit sortie d'une ampoule de verre renversée, dérive et emporte dans son

sillage des feuilles minuscules. En même temps qu'elle déchire l'obscurité, elle fend la pellicule végétale qui recouvre l'étang. Déjà présentée l'an dernier au Our Museum – Musée d'Art contemporain de Taipei, *There is no Darkness* parle « du temps, de la lumière, des ténèbres et d'un dessin sans fin ». Dans la grange aux Abeilles, c'est une autre histoire : des rochers, suspendus aux poutres du plafond par des cordages, gravitent et dessinent une étrange constellation. Depuis ces astres lourds, des larmes coulent et tombent goutte à goutte sur le sol d'argile poussiéreuse, « cristallisant ainsi une auréole pétrifiée ». Un tandem d'installations qui dialoguent étroitement avec l'esprit des lieux : « Pour Les Pierres qui pleurent, je souhaitais réagir d'une façon brute, rugueuse, en écho aux murs de la grange aux Abeilles. L'humidité et la fraîcheur que l'on retrouve autant dans les grottes que dans les granges ont sûrement conduit en partie mon projet. Paradoxalement, la galerie basse du Fenil a tous les attributs d'un white cube et propose les archétypes d'un lieu d'exposition. Je souhaitais travailler en proposant le plus d'horizontalité possible, avec une forme composée de peu d'éléments et proposer une pièce silencieuse, plastiquement parlant. » Une fois de plus, l'eau tient ici le rôle-titre : « Son instabilité, la difficulté de la maîtriser, le paradoxe qu'elle contient entre douceur, contemplation et le danger, l'inquiétude qu'elle peut inspirer... Bachelard décrit très bien la multiplicité de cet élément dans *L'Eau et les Rêves*. Il y a sûrement aussi l'envie de faire apparaître ce qui compose nos corps ainsi que l'atmosphère qui nous entoure. »



Stéphane Thidet,
There is no
kness (il n'est
d'obscurité),
installation dans
galerie basse
du Fenil,
© ERIC SANDER.

contraire des sillons dans l'eau noire (*Solitaire*, 2016). L'an dernier, il détourne le cours de la Seine et la laisse serpenter entre les colonnes gothiques de la Conciergerie, tel un « méandre éphémère » (*Détournement*, 2018). Stéphane Thidet, qui enseigne le volume et l'espace aux Beaux-Arts de Nantes, prend les choses comme elles sont, se contente de leur « proposer une situation », comme lorsqu'il déclenche un déluge de pluie dans un chalet en bois grande nature [*Sans titre (Le Refuge)*,

2007] ou qu'il introduit une meute de loups dans le parc du château des ducs de Bretagne (*La Meute*, 2009). La vie fauve, la genèse et la fin des temps, le déchaînement des éléments infusent ses œuvres et pourtant, face à elles, c'est un apaisement quasi monacal qui nous étirent : « Si je travaille souvent avec des éléments bruts et assez régulièrement prélevés de la nature, ce n'est pas pour parler de cette dernière, mais évoquer les notions qui nous habitent : les forçats que l'on ne maîtrise pas, l'éphémère, l'absence de

morale, les cycles interminables, la douceur, le danger, la puissance... *Le sauvage est un fantasme qui n'appartient finalement qu'à l'humain. Je crois que l'apaisement que je propose contient une certaine gravité. Si la notion de tension m'est chère, elle a besoin de temps pour apparaître avec une certaine force. Le calme en est un bon véhicule.* » Le mot de la fin revient à Roger Caillois, dont la pensée parle à l'artiste : « *L'art est une réponse organisée à ce que la nature nous permet parfois d'entrevoir.* » □

Stéphane Thidet.
Les Pierres qui pleurent, installation dans la grange aux Abeilles.
© ERIC SANDER.



L'Œil EN MOUVEMENT
CHRONIQUE



© Jacques Boser.

Chaque mois,
**Élisabeth
Couturier**
présente un objet
cher à un artiste.
Ce mois-ci...

LES CALES DE PORTE DE...



« **Biennale de Lyon. Futur, ancien, fugitif** », du 16 octobre 2019 au 5 janvier 2020. Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, Paris-16^e. De 12 h à minuit tous les jours sauf le mardi. Tarifs : 12 et 9 €. Commissaires : Franck Balland, Daria de Beauvais, Adélaïde Blanc et Claire Moulène. www.palaisdetokyo.com

FÉTICHE Une froide poésie teintée de mystère traverse ses œuvres. C'est encore le cas à la Biennale de Lyon, où il présente *Le Silence d'une dune*, une installation constituée d'une grande bande de terre recouverte de chaux blanche et marquée d'un cercle noir dessiné par les roues d'une moto, ici à l'arrêt. Paysage lunaire sans âme qui vive. Empreinte fragile inscrite dans le sable, esquissée spontanément, sans trop réfléchir, comme le signe d'un désœuvrement, du temps qui passe et de l'impression de tourner en rond ? Une plage ouverte à diverses interprétations... Comme à son habitude, Stéphane Thidet frappe les esprits avec des propositions visuelles fortes. On se souvient de la maison qu'il avait présentée au Printemps de septembre à Toulouse, dans laquelle la pluie tombait abondamment alors, qu'à l'extérieur, tout était sec. Même impression d'inversion des logiques lorsque, invité par Aline Vidal à « transformer » un des fauteuils d'orchestre de la salle de spectacle parisienne La Scala, il avait fixé sur son dossier, côté assise, les mots « Tes yeux », écrits avec un néon brillant dans l'obscurité, détournant ainsi le regard de la scène. Et avec *Les pierres qui pleurent* actuellement visible au domaine de Chaumont-sur-Loire, l'artiste défie les lois de la pesanteur pour mieux nous émouvoir. On n'est donc pas étonné lorsqu'il nous déclare ne pas être matérialiste et avoir d'abord longtemps cherché un objet fétiche. « Et puis, dit-il, l'idée a surgi. Sans vouloir faire une collection, je récupère les cales qui servent à tenir une porte ouverte, pas celles qui sont sophistiquées et "designées", non, les cales basiques qui portent les traces du temps, qui ont été bricolées dans un simple morceau de bois pris dans une chute d'atelier. » On ouvre grand les yeux et on marque son étonnement devant ce choix pour un élément qui paraît dénué de qualités autres que fonctionnelles : « Détrompez-vous, rétorque Thidet, la taille, la texture et la couleur du bois, les dimensions, sont des éléments qui soulignent les différences entre

deux cales. J'aime cet objet à la forme simple, angulaire, véritable sculpture minimaliste. » Il en possède un certain nombre. Mis bout à bout, « cet ensemble raconte des instants de ma vie, des visites dans des musées, des usines, des immeubles, des ateliers ou des restaurants. Pour moi, ce sont des repères comme les cailloux du Petit Poucet ! » Allons bon, l'énigme de cet attachement pour les cales de portes s'épaissit. La suite nous sidère : « En plus, je les vole ! » lance l'artiste, content de son effet. Vous les volez ? : « Oui et non, car quand j'en chiappe une, je la remplace immédiatement par une autre de ma fabrication. Dans la mesure où cet objet, quasi invisible, sert à tenir une porte ouverte, l'échange doit être discret et rapide ! C'est pourquoi j'ai toujours sur moi une ou deux cales de recharge. Il m'est arrivé d'oublier cette réserve de secours, comme au Bauhaus Institut à Berlin, où j'ai dû convaincre le directeur de substituer la cale désirée par une cale design en vente dans sa boutique. Et ça a marché ! » On reste tout de même interloqué devant tant d'amour pour la cale de porte, d'autant qu'elle a inspiré à Thidet une série de photographies intitulée *Les Formes du passage*, exposée, l'an dernier, chez Laurence Bernard, à Genève. Au fond, grâce à cet élément, il n'y a plus ni dedans, ni dehors : la voie est libre ! Et c'est ce qui semble fasciner inconsciemment Thidet, ennemi farouche des frontières réelles, mentales ou imaginaires. —

STÉPHANE THIDET





STEPHANE THIDET

SABLES MOUVANTS

TEXTE / DAVID LECERF • PHOTO / ANTOINE AVIGNOR

En matière d'installations, Stéphane Thidet est une sorte de maître. Juste après la Chiesa di Santa Monaca à Florence, La Conciergerie à Paris et La Maréchalerie à Versailles, il investit la Chapelle du Genêteil en Mayenne.

On pourra dire que la Chapelle du Genêteil en a vu d'autres tant il est vrai qu'elle accueille des artistes prestigieux pour des installations in situ remarquables. « Un sol de sable travaillé au vent dont le pourtour sera une promenade en bois et, suspendu, un dériveur un peu en diagonale, fond de coque vers le haut avec un long mat mâté qui dessinera un cercle dans le sable. » C'est par ces mots que l'artiste nous présentait son projet quelques jours avant l'installation. ■ Intarissable, il parle de la question du lieu qui l'a habité tôt, avant celle de l'objet. Il évoque la question de la présence du public qui ne peut pas accéder au paysage. « C'est une invitation et une exclusion : quand on est dans le paysage, ça devient un territoire, la notion de distance importante ». Depuis deux ans, il explore le dessin sur des surfaces meubles, depuis la Biennale de l'Oural, Taipei et le Collège des Bernardins. « La question de tourner en rond m'habite

aussi depuis l'abbaye de Maubuisson ». ■ Le bateau fait écho à la charpente en bois de la chapelle : « la première fois que j'ai visité le lieu, j'ai demandé des documents sur les bateaux qui circulaient dans la région. Je ne me sens pas des lieux comme d'un écrin pour montrer mes œuvres, je travaille par imprégnation. » Le Tour du vide pose cette question du voyage immobile qui raconte une autre forme de voyage. Après une plongée dans cet espace, le spectateur pourra retrouver Stéphane Thidet à Chaumont-sur-Loire, à Taipei, à la base sous marine de Bordeaux, au Grand Palais dans une expo sur la lune, à la Biennale de Lyon. Le tour ne fait que continuer et le mouvement s'annonce perpétuel. ■

STEPHANE THIDET, LE TOUR DU VIDE,
CHAPELLE DU GENÊTEIL, CHÂTEAU-GONTIER,
19 JANVIER AU 14 AVRIL.

DU 12 AU 16 MARS, LE CARRÉ ACCUEILLE EN PARALLÈLE LA
TROISIÈME BIENNALE DE CONFÉRENCES CIRCONFÉRENCES.

LE MATCH DES BIENNALES | LYON ET ISTANBUL

À Lyon

CI-DESSOUS

Stéphane Thidet

Le Silence d'une dune, 2019

Une moto qui tourne en rond sans fin sur une dune désolée de chaux : la parabole d'un monde qui va à toute berzingue à sa perte ?

CI-CONTRE

Thomas Feuerstein

Prometheus Delivered, 2017-2019

Un laboratoire autour de la figure de Prométhée, condamné à se faire dévorer le foie chaque jour. Utilisant des bactéries mangeuses de pierre et des ustensiles pseudo-scientifiques, l'artiste tente de créer un organe artificiel qui permettrait au héros grec de trouver enfin la paix.



donnent à entendre notamment les témoignages des anciens ouvriers. Bianca Biondi leur rend aussi un poétique hommage en mettant en scène une cuisine rongée par le sel, ruine d'un monde que l'on tenterait tant bien que mal de préserver. La chorégraphie de corps spectraux, suspendus au bâtiment par de longs tissus gris, montée par Malin Bülow, réveillait aussi cette mémoire. Pour tenter de tirer un maximum du site, l'équipe a choisi de produire la quasi-totalité des pièces in situ. Ce qui rend l'exercice périlleux, forcément. Mais on peut leur savoir gré d'être allés chercher en Corée du Sud, au Vietnam, en Thaïlande, au Zimbabwe ou en Colombie de jeunes talents jamais exposés en France.

Le contexte stambouliote est bien différent, où se pose la question de la liberté de création dans une semi-dictature. Les arts plastiques sont-ils dans une bulle (certes toute relative) qui leur permet certaines libertés, comme nous l'ont expliqué quelques-uns de ses représentants ? Sans doute, mais comme toute bulle, elle est immensément fragile. Pendant quatre ans, ils se sont sentis bien abandonnés par l'attention internationale. Cette biennale marque le retour d'amateurs d'art du monde entier en Turquie et insufflé un certain espoir. D'autant plus que Nicolas Bourriaud a su dénicher de nombreux talents sur place, comme Deniz Aktaş ou Ozan Atalan. Ce dernier a posé sur une stèle de béton le squelette blanchi d'un bulle d'eau. À côté, un film explique que cette espèce endémique a été exterminée par

les travaux du nouvel aéroport de la ville (le deuxième plus grand au monde) : en sortant de la salle, on aperçoit par la fenêtre la folie bétonnière de la Turquie ainsi que les colossaux chantiers du prochain musée Istanbul Modern (par Renzo Piano) et ceux d'un immense centre commercial.

Mais contrairement à Lyon, Istanbul ne privilégie pas la production. Les jeunes talents se mêlent à des anciens, voire à des morts, notamment au Pera Museum, deuxième site de la biennale. On y découvre une installation incroyable de Norman Daly. Un total inconnu, professeur de Cornell University qui, dans les années 1970, a donné naissance à toute une civilisation. Il nous en livre sous vitrine les témoignages archéologiques, avec force cartels. Mais à bien y regarder, on comprend que ces idoles, ces totems, ces calligraphies cryptées sont composés de vieux tuyaux, de hachoirs à viande rouillés, de cloches et de fers à repasser. Ce que l'anthropocène a fait de nous ?

Des œuvres pour les archéologues du futur

Malgré les ratés de Lyon, cette poétique de la relation se donne cependant remarquablement à lire dans la composition de la salle 2 des usines Fagor. D'un côté, les images de cristaux liquides en décomposition et recomposition de Gustav Metzger, apôtre seventies de l'art autodestructeur. De l'autre, l'envol rêveur d'Abraham Poincheval, marcheur enchanteur sur une mer de nuages. Au centre de cette

Déborder de soi

Entretien avec Stéphane Thidet

Éva Prouteau

STÉPHANE THIDET

Né en 1974 à Paris, vit et travaille à Paris

Stéphane Thidet est représenté par la Galerie Aline Vidal, et ses œuvres apparaissent dans de nombreuses collections publiques et privées. Parmi ses installations emblématiques, *Le Refuge*, exposé en 2014 au Palais de Tokyo, figurait une cabane en bois rendue hostile par la pluie diluvienne s'y déversant. La notion d'instabilité est récurrente dans son travail qui procède par de discrets effets de distorsion.



Qu'est-ce qu'être sauvage ? L'œuvre de Stéphane Thidet réfléchit, entre autres, à cette question complexe. L'artiste détermine ce flux, destructeur ou constructif, que l'on nomme sauvagerie. De notre violence et de nos désirs d'Humains, il est ici question.

« Des questions se posent.
La question du territoire.
La question de la place des choses, des hommes, des animaux.
La question du sauvage.
La question de ce qui nous fait peur, de ce qui ne nous fait plus peur. »

Stéphane Thidet, exergue de *La Meute*¹

On l'aperçoit de loin, cette étrange enjambée de bois brut, qui surgit de la Seine, passe très haut en surplomb du quai de l'Horloge puis s'engouffre par une fenêtre de la Conciergerie de Paris. Une trajectoire comme par effraction. La dernière installation de Stéphane Thidet, intitulée *Détournement*, sculpte cette déviation fluviale : elle prend sa genèse dans une envie de traversée, de douceur et d'irrévérence, à la recherche du point de friction entre le domestiqué et le non-domestiqué. L'artiste orchestre une pénétration du bâtiment presque érotique, en flux tendu, et ce qui se passe à l'intérieur, c'est un fleuve qui retombe en cascade, sous les voûtes de ce palais gothique, puis divague en multiples étapes, à un mètre du sol, dans des bacs de bois habillés d'acier. L'installation se chemine, les mouvements d'eau diffractent les lumières sur les voûtes, chaque moment de cette course liquide décline des points paisibles ou féroces, cristallins ou bouillonnants. La structure de bois, inspirée des premiers *roller coasters*², s'élève enfin sur de hauts contreventements, et l'eau passe-muraille traverse à nouveau le bâtiment précisément entre les tours César et d'Argent, puis chute majestueusement dans un fossé extérieur nommé le Saut-de-loup.

La Seine s'était déjà invitée dans l'histoire de la Conciergerie le 28 janvier 1910, lors d'une crue qui a laissé sa trace sur une colonne de cette somptueuse salle des Gens d'armes. Comment l'artiste pouvait-il reformuler une invitation au fleuve ? Sur ce point précis, *Détournement* semble assez proche d'un geste antérieur : en 2009, Stéphane Thidet imaginait *La Meute* pour les douves du château des Ducs de Bretagne, à Nantes. Il convia six loups à semer le trouble pendant trois mois en plein cœur de ville, ramenant la population à ses angoisses ancestrales enfouies. Pour ces deux projets, l'artiste opère le même télescopage temporel, une mise en

1. *La Meute*, introduction de six loups dans les douves du château des Ducs de Bretagne lors de la manifestation Estuaire 2009 à Nantes, fut accompagnée de l'ouvrage *La Meute*, comprenant six nouvelles signées Georgina Tacou, Olivia Rosenthal, Claire Guezengar, Joseph Confavreux, Thibault Capéran et Emmanuel Adely, paru aux Éditions Coiffard.

2. Proches des montagnes russes et du grand huit.

pour amener plus loin ce sentiment qui nous fait peur s'il reste à l'intérieur: nous le transférons sur les loups et sur les fleuves, en imaginant qu'ils sont plus sauvages que nous. Pourtant, entre des humains qui gèrent de façon si instable leurs plaisirs et leurs émotions, et la société d'une fourmière ou celle des loups, aussi naturelles soient-elles, qui est le plus sauvage?

Parmi les acceptions du mot «sauvage», on trouve le caractère rude, inhospitalier, peu accessible d'un lieu, d'un site où la nature est restée intacte. Mais aussi la condition des hommes antérieure à la civilisation dite évoluée.

Et est-ce que cruauté et sauvagerie marchent forcément main dans la main?

Deux manières de retirer les humains que nous sommes de cette question-là! Certaines tribus d'Amazonie qui vivent dans des zones qui s'apparentent à cette définition, que nous diraient-elles? Je trouve très problématique de séparer l'homme de la nature et des animaux: on fait partie de la même histoire. Il est toujours bizarre de lire: ce qui est sauvage équivaut à ce qui n'est pas nous, c'est là où l'on n'est pas allé. La manière dont les dictionnaires définissent cette notion me semble déjà obsolète, et les éthologues posent d'ailleurs la question de la culture chez les animaux depuis longtemps. La sauvagerie n'a rien à voir avec la nature.

Si le loup n'a pas l'apanage du sauvage, il ne peut jamais s'apprivoiser, quel que soit le degré d'intimité d'un soigneur avec son animal.

Les soigneurs ne disent jamais *domestiqués* pour les loups, ils disent *imprégnés de l'homme*. Ces animaux ont grandi en étant nourris au biberon par les soigneurs; deux mois avant qu'elle accompagne le projet pour Estuaire à Nantes, Vanessa s'est pourtant fait attaquer par sa louve qui lui a déchiré la jambe, alors qu'elle l'avait élevée pendant six ans. Une incertitude subsiste: nous avons beaucoup échangé sur les attaques de loups, et le soigneur parvenait la plupart du temps à m'expliquer pourquoi avait eu lieu telle ou telle attaque. Parfois c'est une question de territoire, parfois un signal mal interprété...

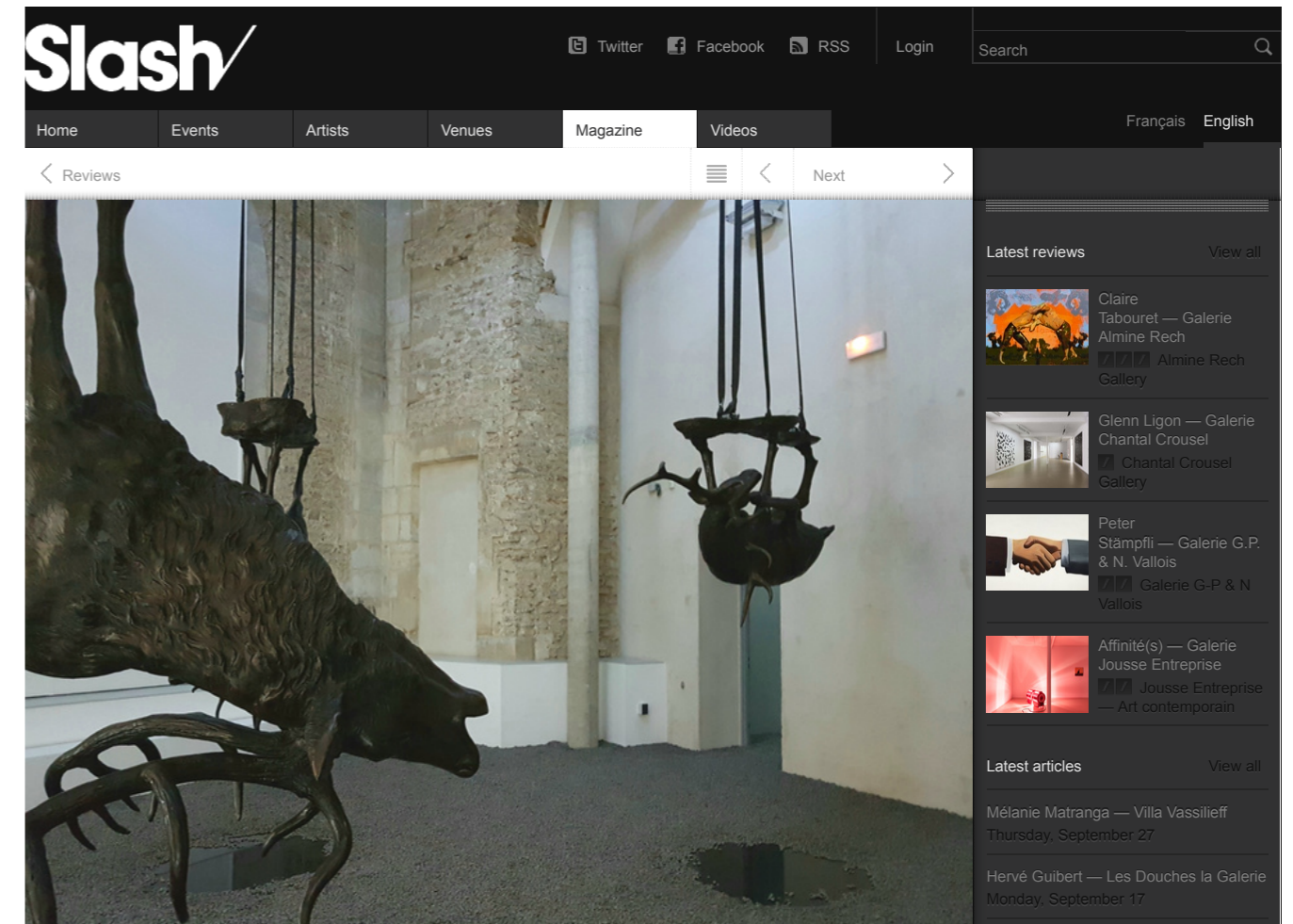
A contrario, on met souvent en avant la dimension irrationnelle de la sauvagerie, qui est ce qui échappe à l'explication argumentée. Pour l'homme, lorsqu'on évoque un meurtre telle «une attaque sauvage», on escamote volontiers les raisons qui expliquent ce geste pour ne voir que le déferlement d'une violence synonyme de déraison.

On aimerait que ce terme serve à dire l'inhumain, le «retiré de l'humain», mais il nous appartient terriblement. Ce sont des gestes extrêmes, certes, mais bien plus humains qu'animaux. On me parle souvent de ces questions avec mes installations, mais je pense ne travailler ni sur la nature ni sur le sauvage animal. Je pense très sincèrement parler avant tout de l'humain, par métaphores et symboles, d'une force et d'une fragilité qui nous concernent, même si c'est avec de la terre et des rochers. Mon approche n'a rien de naturaliste.

Un chapitre du dernier ouvrage de François Cusset, *Le Déchaînement du monde*, s'intitule «Les nouveaux sauvages». Ce philosophe évoque des formes émergentes de sauvagerie: jours de soldes qui dérapent en assauts mortels, glissements verbaux à répétition des autorités politiques, mise en scène de la sauvagerie sur internet avec égorgements terroristes... et comment tout cela n'en finit pas de nous fasciner.

À nouveau, ces propos nous renvoient à ce que nous essayons de taire à l'intérieur de nous, à ce que nous essayons de gouverner, et à nos tentatives de transfert. La spectacularisation du sauvage fait néanmoins partie de toutes les époques, à mon sens, même si de nouveaux types de frustration vis-à-vis de nouveaux types de désirs apparaissent en permanence... On vient de retrouver un cimetière inca de plusieurs milliers d'enfants sacrifiés: est-ce que ce geste est sauvage? La société d'aujourd'hui ne me paraît pas plus cruelle qu'elle ne l'a été par le passé. Et est-ce que cruauté et sauvagerie marchent forcément main dans la main? La sauvagerie appelle aussi la liberté, la perte de contrôle, le désir en profondeur, quand la raison disparaît, quand on déborde de soi.

Dans votre vocabulaire plastique, vous prenez en charge la brusquerie des forces élémentaires pour dire cette contradiction: le sauvage peut donner le meilleur comme le pire, «desserer les inhibitions sentimentales, comme désactiver l'interdit de la violence physique³». Ce qui nous ramène aux grands principes oxymoriques



Stéphane Thidet, *Vue de l'exposition Orage à la Maréchalerie, Centre d'art contemporain, Paris, 2018*
© Slash-Paris, 2018

STÉPHANE THIDET — LA MARÉCHALERIE, VERSAILLES

Critique September 28, 2018 — By Guillaume Benoit

La Maréchalerie de Versailles accueille du 15 septembre au 16 décembre une exposition personnelle de Stéphane Thidet qui, en usant de matières synthétiques, questionne notre rapport à la nature.

Exposition personnelle de Stéphane Thidet — Orage @ La Maréchalerie, centre d'art contemporain from September 15 to December 16.
[Learn more](#)

Une exposition qui bien qu'un peu courte, ne manque pas d'impressionner par son installation monumentale et parvient à alimenter son propos autour de la porosité de l'intérieur et de l'extérieur par une utilisation subtile de l'espace. Si elle se donne dans un certain mutisme et une absence volontaire de présentation étoffée, *Orage* ne manque pas d'éveiller les sens et de charrier le sentiment inquiet d'une crise à venir.

Dans une pénombre inquiétante, la figure renversée de l'animal, des cerfs lourds suspendus au plafond de l'espace d'exposition mettent à mal l'ordre de la nature pour nous installer dans une atmosphère lourde. L'orage, ce moment où le ciel se recouvre pour gronder et annoncer bien souvent les trombes d'eau à venir est au cœur de l'installation.

3. François Cusset, *Le Déchaînement du monde, logique nouvelle de la violence*, Paris, La Découverte, 2018, p. 146.

L'ensemble évoque tout à la fois le pouvoir sur la nature avec sa mise à mort et son impossible domestication. Si les animaux trophées sont disposés comme les vestiges d'une mise à mort, le sang dont ils se sont vidés perd sa couleur pour dessiner une flaque noire qui continue de les refléter. La faible lueur d'une bougie danse, dans la pièce adjacente avec une liberté propre à la flamme, ses soubresauts imprévisibles guidant la lumière et notre progression au gré des courants d'air qui soufflent dans le lieu. Une incertitude qui fait tout le sel de ce décorum hautement pensé et pourtant fragile.



Stéphane Thidet, *Vue de l'exposition Orage à la Maréchalerie, Centre d'art contemporain, Paris, 2018*
© Slash-Paris, 2018

En effet, se joue ici une tension palpable accentuée par le reflet des cerfs comme prêts à se voir précipités au sol, à sombrer dans ces béances artificielles. D'abord apparentés à des puits sans fond, l'examen rapproché révèle leur nature inquiétante de miroirs reflétant à l'infini la victime du « crime ». Le vacillement de la lueur pourrait tout à coup disparaître, les fils se rompre et les cerfs s'effondrer lourdement. Un pressentiment qui sourd tout au long de la visite avec les deux petites vidéos en boucle d'un écoulement qui semble prêt à faire céder les digues qui les retiennent.

Le liquide devient alors le trait d'union qui perturbe la perception de l'extérieur, entre le jardin, l'intérieur et la chambre mortuaire. Fluide, changeante, à la manière de l'impossible emprise sur une nature que les plus ingénieux stratagèmes ne peuvent contenir, et surtout pas isoler.

Nos frontières intimes elles-mêmes sont poreuses, traversées d'ambiguïtés que cet Orage de Stéphane Thidet semble appuyer avec justesse, repensant la frontière entre dehors et dedans, portant la menace de l'extérieur, son incertitude constitutive jusque dans nos consciences, comme une alerte sourde sur l'urgence de modifier notre regard sur elle.

Tweet





PORTRAIT | STÉPHANE THIDET

Enfant de la campagne couverti au charme de la ville, Stéphane Thidet, né en 1974, aime toujours s'affronter aux grands espaces, du désert texan à la montagne ardéchoise.



Sans titre
(Je crois qu'il y avait une maison, il me semble y avoir vécu)
C'est en fouillant dans la bibliothèque paternelle, plongeant dans Bukowski ou Anaïs Nin avant l'âge, que Thidet a connu ses premiers émois esthétiques. Cette bibliothèque silencieuse vient en contrepoint à ses souvenirs d'enfance, comme si les livres se marient à jamais dans leur secret de pierre.
2013, bibliothèque en acier, pierres blanches, 239 x 187 cm.

La Seine, cette inconnue... On la croyait soigneusement cartographiée, immuable dans ses flux, un paysage pour toujours. Et voilà qu'en ce printemps naît un nouvel affluent. Une boucle modeste, mais quand même. Sur quelques dizaines de mètres, le fleuve s'est détourné de son cours, pour venir se glisser au sein de la Conciergerie et finir en cascade sur la façade qui donne sur le quai nord de l'Île de la Cité. Quel tremblement de terre, quel déluge a donc provoqué ce phénomène? Un artiste, bien sûr. De ceux qui ne se contentent pas de l'étrangeté du monde, mais la célèbrent et l'osacerbent.

Méandres intérieurs

Traits tirés, œil cerné sous ses boucles de bambin... Quand nous le rencontrons, la veille du vernissage, Stéphane Thidet se remet à peine du montage ardu, sous le froid et la neige, de son hypnotique installation. «J'ai eu cette idée en découvrant, au sein de cette ancienne prison, un trait de quelques centimètres qui a un pouvoir évocateur incroyable: il indique le niveau de la crue de 1910. Symboliquement, je reformule au fleuve une invitation, mais de façon plus urbaine», résume-t-il alors que s'écoulent les premiers hectolitres au gré de l'étonnante montagne russe qu'il a installée sous les voûtes gothiques. «Ce fleuve, le plus souvent, on l'oublie; le rapprocher de nous lui donne une autre dimension», poursuit-il. À lui, ces eaux sont pourtant familières: il a grandi entre leurs méandres, au cœur de la vallée, en Normandie. Et, dès ses

premiers jours à Paris, où il était venu finir ses études aux Beaux-Arts, il ne put s'empêcher de plonger sous un pont, comme pour renouer avec un être proche, dans une ville où il se sentait alors étranger.

L'eau, le feu, la pluie, la glace; mais aussi le sable, le bois, la pierre, la plante ou l'animal... Ces éléments qui nous dominent et nous dépassent, Stéphane Thidet tente de les domestiquer, tout en reconnaissant humblement l'impossibilité de la tâche - «coexister l'incontrôlable». Tout le travail de ce poète aux élan de vaariem se joue dans ces va-et-vient incessants. Du dedans au dehors, du corps au paysage, de la demeure à la métamorphose. Mettre le feu à des fleurs de pissenlit, lancer une meute de loups dans les douves du château de Nantes, faire pleuvoir au sein même d'un refuge: au fil de ses interventions, il joue au chaman, à l'explorateur, au cosmonaute, comme savent le faire les enfants, avec une espièglerie chargée de douce métaphysique. «Jouer comme un gamin quand on est adulte, j'aime ce décalage. Quand tu refoas avec la même can deur un geste d'enfant, il s'imprègne de tas de choses poétiques, politiques, et il se met à discuter avec une société.»

Il a figé dans la glace une salle de fêtes dans les bosquets du château de Versailles, créé le choc intempêtif de deux jets d'eau sur un bassin du Havre, fait osciller une faux à la surface d'une eau noire, quelque part dans l'Oural. Le white cube de l'art contemporain ne lui sied guère, il préfère les «pas de côté». Quitte à ce qu'ils l'embarquent très loin, jusqu'à d'autres espaces-temps. Ainsi de son exposition organisée l'an passé à Saint-Ouen-l'Aumône. Dans une

PAGE 63 CONTRE, DIVAULT

Bruit blanc
Invité à investir les bosquets de Versailles dans le cadre de Voyage d'hiver, en 2017, l'artiste met en scène une salle de bal soumise à la glace, un lendemain de fête bien givrée.

2017, glace, acier, pompes, système de réfrigération, jardins de châteaux de Versailles.

CI-CONTRE

Inconnues
À l'abbaye de Maubuisson, un dortoir à l'abandon, où poussent des gattilliers, un artiste oensé préserver la chasteté des moines.

2016, Étude de dortoir en acier, maillon, faux, terre, gattilliers, bosquets de Maubuisson.



INSTANT D'ART



1, 5. La Seine détournée par l'artiste Stéphane Thidet s'échappe de la Conciergerie en une cascade vrombissante entre les tours César et Argent sur le quai de l'Horloge, après son entrée non moins fracassante par une des fenêtres. 2, 3. Le chemin d'eau entre les colonnes de la salle des Gens d'armes rappelle les premières montagnes russes américaines et les structures servant au transport des troncs d'arbres au Canada. 4 La cascade intérieure résonne sous les voûtes gothiques.

DÉTOURNER LA SEINE

LA NATURE COMME PUISSANCE, MÉDIUM ET VECTEUR DES INSTALLATIONS DU PLASTICIEN STÉPHANE THIDET. L'ARTISTE LA MET EN SCÈNE, OU PLUS PRÉCISÉMENT À L'ŒUVRE. AU CŒUR DE LA CONCIERGERIE, LE FLEUVE A QUITTÉ SON LIT ET SUBJUGUÉ, ÉTONNE. TEL UN PREMIER REGARD QUE L'ON POSERAIT SUR SA MAJESTÉ.

PAR Virginie Bertrand
PHOTOS Nathalie Baetens

La glace, la pluie, le feu, mais aussi les pierres, les radiations du soleil ou l'animal... Déranger l'ordre des choses, chahuter le réel, créer des zones d'inquiétude, Stéphane Thidet n'en est pas à son coup d'essai. Cet hiver, dans le parc de Versailles, on s'interrogeait face à un piano à queue et des chaises renversées, comme projetés à l'extérieur du château et instantanément gelés. Cette œuvre, *Bruit blanc*, s'oppose dans son silence à la meute de loups lâchée dans les douves du château de Nantes ou au bruit surdimensionné de deux gongs animés par l'activité électrique du soleil à l'abbaye de Maubuisson. Invité par le Centre des monuments nationaux à investir un lieu, Stéphane Thidet choisit la Conciergerie. Une marque sur une des colonnes intérieures attire le regard, un simple trait, solitaire, indique le niveau de la crue de la Seine de 1910. Dans un entretien avec Delphine Samsoen, administratrice du monument, l'artiste explique son rapport premier avec le fleuve: «Je souhaitais depuis longtemps faire quelque chose avec la Seine. Quand je suis arrivé à Paris, je suis très vite allé m'y baigner. J'avais une attirance pour ce flux d'énergie qui traversait la ville. J'ai été alors animé par l'idée

qu'une partie de ce fleuve allait entrer par la fenêtre d'une ancienne prison, s'y promener et en ressortir». Cet hiver, en pleine crue, il imagine détourner le fleuve, l'inviter pour un instant dans la salle des Gens d'armes de la Conciergerie. Le défi technique le passionne. Il questionne constructeurs, ingénieurs sur la question des forces, mais aussi ébénistes, et même alpinistes pour installer les tubes aspirant la Seine. Il préfère un matériau brut, le bois de coffrage non raboté. Les boucles blondes de la structure dialoguent avec les courbes des ogives. L'eau distille son chant apaisant mais à la quiétude s'oppose son vrombissement quand elle pénètre dans le bâtiment ou s'en échappe. «Je m'amuse à jouer avec les forces de la nature et elles se jouent de moi, l'eau que l'on craint et que l'on contemple, on peut sentir sa douceur et cette énergie... la puissance d'un flux.» La clarté de son eau offre à la Conciergerie un présent lavé de toute noirceur. Le regard porté au fleuve s'en trouve augmenté. «Détournement», jusqu'au 31 août.

LA CONCIERGERIE

2, boulevard du Palais, 75001.
Tél. 01 53 40 60 60.
paris-conciergerie.fr



Date : 30 MARS 18
Journaliste : CHRISTOPHE LEVENT

Page 1/2

LOISIRS Culture

L'eau du fleuve serpente au cœur des salles médiévales de la Conciergerie le temps d'une installation artistique. Etonnant et poétique.



Le fleuve détourné sur 200 m

« Détournement » reste une œuvre d'exception, qui a nécessité des mois d'efforts. Le projet en chiffres.
Conception du projet : dix-huit mois, avec l'aide technique de la société Crystal Group, spécialisée dans les performances aquatiques.
Durée du chantier : trois semaines, avec douze personnes (dont deux semaines jour et nuit).
Longueur du canal de détournement : 200 m mais seulement 100 m visibles.
Pompage : l'eau est pompée à 3 m de profondeur dans le fleuve.
Hauteur de la structure qui enjambe la route : 6,50 m
Hauteur de la cascade intérieure : 5 m.
Hauteur de la cascade extérieure : 8 m. C.L.

Paris (1^{er}), hier, l'eau, détournée de la Seine, traverse la cuisine avant d'aboutir dans la grande salle aux majestueuses colonnes gothiques.

Et au milieu coule la Seine

PAR CHRISTOPHE LEVENT

La Seine, une nouvelle fois, a quitté son lit à Paris. Mais pas par accident. Invitée, désirée, maîtrisée, son eau serpente au cœur des salles médiévales de la Conciergerie (1^{er}) pour une œuvre hors du commun. « Détournement » puise son inspiration et sa matière première dans le fleuve même, sur le quai de l'Horloge, pour la recracher en cascade entre les tours jumelles du monument historique datant du X^e siècle. L'éphémère méandre doit d'abord, pour se former,

enjambrer le quai et les voitures, dans un coffrage de bois brut soutenu par des piliers. Crevant une fenêtre à 5 m de haut, il traverse la cuisine médiévale avant d'aboutir dans la grande salle aux majestueuses colonnades gothiques. De toute sa hauteur, l'eau chute ensuite dans un vaste réservoir circulaire avant de reprendre sa course à un mètre du sol, dans un canal soutenu par de lourds tasseaux, zigzaguant entre les piliers. Cent mètres plus loin, elle sera rendue au fleuve en cataracte, toujours en perçant une vitre...

Au bruit de la cascade font écho les reflets de l'eau sur les

“ JE ME SUIS INSPIRÉ DE L'HISTOIRE DE CE LIEU, NOTAMMENT DE L'INONDATION DE 1910. ”
STÉPHANE THIDET, ARTISTE

BRUITS DE VILLE/ Le Havre s'affirme



Stéphane Thidet, Impact



Vincent Ganivet, Catène de containers

justesse des œuvres au regard notamment de leur rapport à l'architecture, au site et au paysage de la ville. À cet égard, *Le Signal*, sculpture monumentale d'Henri-Georges Adam et double « enseigne du musée d'art moderne et du port du Havre », fait figure, à plus d'un demi-siècle d'intervalle, de référence tutélaire sinon de défi dans le génie des lieux qui l'inspire. Financé parmi les tout premiers 1% artistiques des années 1950, il a été rénové en 2012.

APOTHÉOSE OU GALOP D'ESSAI ?

Le coup de projecteur de la célébration des 500 ans du Havre, qui accueille 300 000 croisiéristes par an, propulse la ville au rang de nouvelle destination culturelle

et touristique en vogue. Après douze ans d'inscription de son centre-ville au patrimoine mondial, l'image de « Stalingrad-sur-mer » qui entachait sa réputation autant que celle de ville portuaire dépourvue d'atouts autres qu'industriels semble périmée. À n'en pas douter, le bilan établi à l'issue des festivités conclura à un succès en termes de gains de fréquentation et de notoriété. Mais, au-delà de la démonstration de ce pouvoir d'attraction, ne serait-il pas aussi déterminant pour l'avenir de tirer enseignement du pouvoir de réfraction de l'événement, à la fois miroir et laboratoire de ville ? Dépourvu de quartier général et d'escalles conviviales, excepté quelques tables de dégustation dressées à proximité des étals du marché aux poissons, l'événement peinait à installer de nouveaux

Nantes joue la carte du pérenne

Festival des Allumées (1990-1995), biennale d'art Estuaire Nantes Saint-Nazaire (2007, 2009 et 2012), Voyage à Nantes (2012-2017)... Nantes a boosté sa notoriété en creusant ce sillon événementiel, non sans s'offrir le luxe de snober le titre de capitale européenne de la culture¹. Si l'art dans l'espace public reste la marque de fabrique d'Un voyage à Nantes, la réouverture du Musée des beaux-arts de Nantes après six années de chantier n'en était pas moins le clou de cette sixième édition. Relié au Cube, nouveau bâtiment de 2 000 m² dédié à l'art contemporain et à la Chapelle de l'Oratoire, intégrée au site, l'ancien palais des beaux-arts du XIX^e siècle a été entièrement restructuré (Stanton Williams, architecte), la surface totale d'exposition ayant été augmentée d'un tiers. À la faveur de cette métamorphose aussi audacieuse que respectueuse, le nouveau Musée d'arts

de Nantes ambitionne de devenir « un grand musée du XXI^e siècle », passant outre les frontières établies entre art ancien et contemporain. Commanditée par le musée, l'installation éphémère de Susanna Fritscher, déployée dans toute la hauteur et la largeur de son patio, intensifiait ce vide, le magnifiait et l'irradiait au moyen d'un labyrinthe de fils silicone accrochant la lumière et oscillant avec les flux. Dix ans après, le choc esthétique suscité par l'installation d'Anish Kapoor dans ce même patio, c'était l'une des plus marquantes de ce Voyage à Nantes. Unique en son genre, la collection d'œuvres d'art à ciel ouvert conservées à l'issue des précédentes éditions du Voyage à Nantes et de la biennale d'art Estuaire dote la ville d'un parcours pérenne. Efficace en termes de marketing territorial, le dispositif de mise en scène de la ville, reconduit

d'été en été, s'avère avant tout la consécration d'un pari au long cours sur la culture : ouverture du Lieu Unique au tournant de l'an 2000 ; rénovation du château des ducs de Bretagne abritant le Musée d'histoire de ville de Nantes ; aménagement du quartier de la création sur l'île de Nantes, arrimage à quai du Mémorial de l'abolition de l'esclavage... sans oublier le Grand éléphant, le Carrousel des mondes marins et, d'ici 2022, l'Arbre aux hérons des Machines de l'île. À travers un investissement aussi conséquent sur son infrastructure culturelle, Nantes serait-elle en passe de faire le deuil de l'éphémère ? / F. M.

¹ Après le port du titre par Avignon en 2000 et par Lille en 2004, les villes de Marseille, heureuse élue, de Nice, Bordeaux, Toulouse, Strasbourg, Lyon, Saint-Étienne et Amiens briguaient le titre de capitale européenne de la culture 2013.

Éthiquement chaud

Toulouse De nombreuses associations militent contre la violence envers les animaux et l'usage de la fourrure. Dont acte chez Serge Blanco : les canards gardent plumes et duvets depuis que la douce et respirante fibre Sorona® se glisse dans ses iconiques doudounes. Et la fourrure ourlant la capuche ? Elle a laissé sa place à une matière similaire non animale et écoresponsable. VG Many associations campaign against the mistreatment of animals and the use of fur. Serge Blanco is following suit: geese can hold onto their down now that his iconic jackets are filled with soft, breathable Sorona®. And the fur trim on the hood has been replaced with a similar non-animal, eco-responsible material.

DOUDOUNE SERGE BLANCO www.sergeblanco.com



Trio attachant...

Aubervilliers Telles des feuilles de lotus douées d'urbanité, elles paraissent flotter sur les murs. Ce sont les fines étagères dessinées à main levée par Caroline Ziegler et Pierre Brichet, et fabriquées en trois bois massifs : ébène du Gabon, olivier et noyer de Haute-Savoie.

Idéal pour l'art de la pose. BO They seem to float on walls like refined lotus leaves. These thin shelves were drawn freehand by Caroline Ziegler and Pierre Brichet, and are made of Gabonese ebony, olive wood and walnut from the Haute-Savoie. Ideal for the art of display.

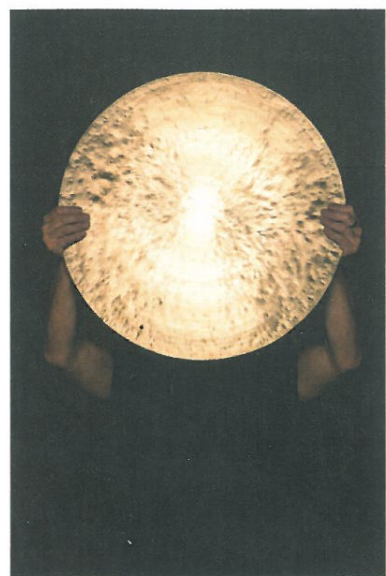
ÉTAGÈRES FEUILLES VOLANTES Studio BrichetZiegler By Hands. www.bzbyhands.com



Poudrée de mystère

Paris Éthérée et délicate, puissante et naturelle, la femme rêvée par Sarah Moon pour Nars se maquille, mais avance sans fard. La photographe a imaginé une collection de cosmétiques qui sublime les traits de celle qui la porte et l'accompagne d'une série de photos surréalistes, à la fois pudiques et provocantes. MS Ethereal and delicate, powerful and natural, the woman dreamed up by Sarah Moon for Nars wears makeup yet goes unadorned. The photographer's cosmetics collection is accompanied by a series of surreal photographs, both understated and provocative.

COLLECTION SARAH MOON POUR NARS www.narscosmetics.eu



Planète singulière

Saint-Ouen-l'Aumône Convaincu, comme Balzac, que «le désert, c'est Dieu sans les hommes», Stéphane Thidet sculpte comme aux premiers jours de la Création. Qu'il trace de mystérieux sillons de roches et d'argile, ou qu'il fasse vibrer des gongs au son des planètes, l'artiste dissémine ses cailloux comme autant de petits chemins pour retrouver l'enfance. ED Convinced, like Balzac, that "the desert is God without men," Stéphane Thidet sculpts as if during the first days of the Creation. Whether forging mysterious paths of rocks and clay or making gongs vibrate with the sound of the planets, the artist sows pebble lanes leading back to childhood.

STÉPHANE THIDET. DÉSERT Jusqu'au 27.08. Abbaye de Maubuisson. Avenue Richard-de-Tour. www.valdoise.fr



Culture

A l'abbaye de Maubuisson, l'art contemplatif de Stéphane Thidet



Stéphane Thidet, D'un soleil à l'autre. Catherine Brossais

L'onirisme du jeune artiste se marie à merveille à l'écho des voûtes cisterciennes.

« Désert »
Abbaye de Maubuisson,
Saint-Ouen-l'Aumône (Val d'Oise)

Avez-vous déjà entendu le bruit du soleil ? Cette expérience vous est offerte à l'abbaye de Maubuisson, dans le Val-d'Oise où, dans l'obscurité du parloir, deux disques de bronze lumineux vibrent au gré des fréquences émises par l'astre. Son activité énergétique est captée en temps réel par une antenne radio installée à l'extérieur de l'ancienne abbaye, puis retransmise via un transducteur audio et des mailloches sur les deux gongs. Résultat : un chant vrombissant comme un feu qui crépite, variant d'intensité au fil des heures et des saisons.

L'idée de cette partition sonore, interprétée en direct sur

un instrument de percussion, est signée Stéphane Thidet, qui a sollicité ici l'aide de la Nasa. Depuis une dizaine d'années, ce jeune artiste de 42 ans s'est fait remarquer par sa capacité à créer des œuvres surprenantes, douées d'une profonde poésie. Il a lâché une meute de loups dans un jardin, convoqué des crieurs dans un cirque de montagnes, inventé un billard dont le tapis vert se soulève en pics vertigineux, fait tourner des souches d'arbres, dressé un terril avec des milliers de confettis en deuil, une cabane de bois dans laquelle tombe une pluie torrentielle... Autant d'images qui ont fait la joie de la Biennale Estuaire de Nantes, du palais de Tokyo ou récemment du Collège des Bernardins et de la Nuit blanche à Paris...

À l'abbaye de Maubuisson, propriété du conseil général, qui l'a invité à exposer pour neuf mois, il a imaginé des œuvres jouant sur ce temps long, comme en écho à la vie contemplative des

moniales jadis. Dans la salle du chapitre, six lits recouverts de lin bistre évoquent ainsi un dortoir... peuplé d'Insomnies. Crevant la toile, des arbustes poussent sur chaque couche. Ce sont des gatteliers, dont les moines utilisaient jadis les graines, réputées pour leurs vertus anaphrodisiaques, afin d'en garnir leurs matelas. Des lampes horticoles pendant des voûtes font scintiller ces « arbres au poivre » qui bourgeonnent déjà, dans une revanche féconde. « J'ai hâte d'assister à leur floraison bleu violet et très odorante au printemps », confie l'artiste.

Plus loin, dans l'antichambre, le sol est submergé par un lac d'argile, figé et craquelé, sur lequel de grosses pierres rouges ont glissé, laissant une trace rectiligne. Un chemin de ronde en bois permet d'en faire le tour. « Je me suis inspiré du lac asséché de Racetrack Playa en Californie, sur lequel des pierres bougent ainsi, sans doute sous l'effet du vent et du givre », raconte Stéphane Thidet. L'œuvre évoque un jardin zen et un certain éloge de la lenteur, de la rectitude obstinée, de la retraite au désert.

Juste à côté est projetée une vidéo tournée à Saratoga dans le jardin d'une villa à l'italienne, envahi la nuit par des biches et un renard, autour d'un étrange déjeuner sur l'herbe. À la lisière du monde civilisé et sauvage, dans un rêve d'évasion solitaire qui revient dans l'œuvre de Stéphane Thidet en leitmotiv mélancolique.

Sabine Gignoux

Jusqu'au 27 août. Entrée gratuite.
Rens.01.34.64.36.10 ou abbaye.
maubuisson@valdoise.fr

Saint-Ouen-l'Aumône (95)
**THIDET, LA NATURE
COMME PUISSANCE**

Abbaye de Maubuisson
Jusqu'au 27 août 2017

« Dieu est dans la nature » Cette formule du philosophe Spinoza pourrait être le titre de cette magistrale exposition de Stéphane Thidet à l'abbaye de Maubuisson. Avec une économie de moyens fidèle à l'esprit rigoriste des cisterciennes de cette abbaye du XIII^e siècle, Stéphane Thidet écarte Dieu pour replacer la nature au centre de son travail et plus largement de l'univers. Autour de trois grandes installations et d'une vidéo disséminées dans les salles de l'édifice religieux, les pierres semblent prendre vie (*Un peu plus loin*), les animaux reprennent leurs droits sur la civilisation (*Half Moon*), le soleil affirme sa toute puissance (*D'un soleil à l'autre*) tandis que la nature prolifère jusque dans les lits (*Insomnies*). Dans l'installation *Un peu plus loin*, Stéphane Thidet a recouvert entièrement le sol de la salle des religieuses de plusieurs couches d'argile avant d'y déposer des pierres qu'il a traînées sur la terre encore crue. Avec ce geste simple, non seulement Stéphane Thidet déplace le dessin vers la sculpture, mais il fait aussi entrer la nature par irruption dans l'espace de l'abbaye propice à la réflexion. Car, si le titre de l'exposition, « Désert », évoque non seulement une nature sauvage vidée de toute présence humaine, il fait également référence au nom qu'on donnait aux lieux de retraite et de méditation. *D'un soleil à l'autre* est en ce sens l'œuvre la plus remarquable par son mélange de science et de poésie. Dans le parloir plongé dans le noir, deux gongs monumentaux violemment éclairés, pareils à deux soleils éblouissants, laissent échapper une entêtante mélodie. Il s'agit des fréquences du soleil captées par une antenne que l'artiste a posée dans le parc et qu'un logiciel traduit en petits coups de marteau sur les disques de métal. Stéphane Thidet, qui aime rapprocher ses œuvres d'un bouquet de fleurs « car c'est magnifique et triste à la fois d'offrir quelque chose qui va mourir », fait ici un bien beau cadeau avec cette exposition qui va évoluer au fil des saisons jusqu'en août 2017. — **AURÉLIE ROMANACCE**

« Stéphane Thidet. Désert », abbaye de Maubuisson, site d'art contemporain du Conseil départemental du Val-d'Oise, avenue Richard-de-Tour, Saint-Ouen-l'Aumône (95), www.valdoise.fr



Stéphane Thidet, *Insomnies*, installation à l'abbaye de Maubuisson.
© Photo: Catherine Brossais, courtesy galeries Aline Vidal et Laurence Bernard.

MUSÉES / Expositions



SAINT-OUEN-L'AUMÔNE ABBAYE DE MAUBUISSON

Jusqu'au 27 août

Les contemplations de Stéphane Thidet

Avis aux chasseurs d'éclipses ! En ce printemps, un double phénomène astral pointe dans le ciel de l'abbaye de Maubuisson. Aux portes de Paris, cette merveille cistercienne se fait en effet cosmique, par la grâce du jeune artiste Stéphane Thidet. Entrez dans le secret de sa *camera oscura* : vous voilà face à deux astres irradiant de lumière bronze. En leur ombre, deux éclipses, donc. Et surtout cette vibration étrange qui fait frémir toute la chambre d'écho. Elle résulte de radiations solaires, pas moins.

Captées par une antenne digne de la Nasa plantée discrètement dans le jardin, elles sont transformées en champ électrique jusqu'à être transmises aux corps de ces deux planètes de métal. Soit deux gongs chinois, en réalité, qui n'en finissent pas de frissonner au gré des tempêtes cosmiques. Mais Stéphane Thidet a réalisé aussi sous ces ogives bienveillantes deux autres installations tout aussi magistrales. L'une ressemble à un dortoir abandonné, sur les lits duquel poussent quelques branches de

gattilier : on appelle cet arbuste le poivre des moines car ce sédatif sexuel au goût puissant les aidait à préserver leur chasteté. À l'autre bout de l'abbaye, l'artiste a campé un désert ; des pierres y dessinent la trace de leur passage, laissant les colonnes gothiques surgir en bosquet, ajoutant du silence au silence des lieux.

Emmanuelle Lequeux

« Stéphane Thidet - Désert » avenue Richard de Tour
95310 Saint-Ouen-l'Aumône 01 34 64 36 10
www.valdoise.fr 515 | abbaye-de-maubuisson.fr

Le guide

► Musées ◀ Week-end ◀ Galeries ◀ Marché de l'art
En France et à l'étranger, le meilleur du mois de mai.

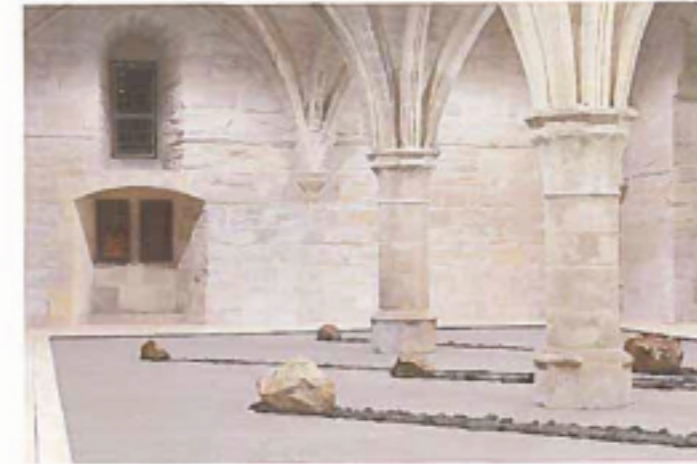


STÉPHANE THIDET *D'un soleil à l'autre*, 2016

> À voir jusqu'au 27 août à l'abbaye de Maubuisson, à Saint-Ouen-l'Aumône

Expos

L'introspection selon Stéphane Thidet



Stéphane Thidet, *D'un soleil à l'autre* © Photo: Catherine Bossac / Courtesy de l'abbaye et des galeries Aïna Vidot et Louisa Bern

L'artiste a choisi d'intituler l'exposition monographique que lui consacre l'abbaye de Maubuisson « Désert », terme qui désignait à l'époque le lieu de la retraite spirituelle. Il renvoie à l'idée d'isolement, à la méditation, au silence, à la contemplation et tout simplement à cet ancien monastère cistercien où sont mises en scène trois nouvelles pièces contextuelles.

« D'un soleil à l'autre », deux grands disques en bronze qui illuminent la salle du porche plongée dans la pénombre, met le visiteur au centre d'un dialogue singulier. Ces deux éléments, reliés à l'antenne extérieure située dans le parc qui capte la fréquence des cistes lointains, envoient des sons différents et se répondent. Le visiteur assiste alors à une interprétation de quelque chose qu'il ne peut généralement pas entendre, à un moment unique, jusqu'irréproductible, dans un contexte où tout renvoie à la spiritualité.

Dans la salle du chapitre, « Insomnies » se compose de six lits positionnés à chaque crête d'ogive. Leurs matelas, faits de terre et de paille, sont traversés par des abrisseaux de garrigues, plante cultivée au Moyen Âge par les moines pour ses vertus calmantes et anaphrodisiaques. L'artiste

laisse ici évoluer l'œuvre et pousser les abruties, jouant ainsi sur l'opposition croissance/infertilité.

Contrairement avec les deux précédentes car semblant de prime abord quelque peu figés, la troisième œuvre investit pleinement la salle des religieuses : sept pierres imposantes et pesantes, provenant du parc, orientées vers le nord, pôle magnétique, sont posées sur un sol d'argile dans cet espace volumineux structuré par les colonnes. Le mouvement y est cependant fortement suggéré, non seulement grâce aux empreintes laissées dans le sol par le tracage de ces pierres mais aussi par son titre « Un peu plus loin », petit clin d'œil humoristique à l'effort fourni pendant le montage de l'exposition. Cette installation in situ s'assimile à un paysage lunaire et fait écho au phénomène qui se produit sur le roc asséché californien Rockstack Playa. Les roches se déplacent mystérieusement à sa surface, en fonction de l'humidité et du sel. Elle est surtout l'illustration même de ce qui intéresse et inspire l'artiste : l'utilisation du matériau brut et la simplicité du geste appliquée à des objets ou des situations.

« Cette organisation étonnante de la nature qui prend le pas sur le domestique » : cette citation de l'artiste synthétise avec justesse l'essence de son travail, qui se dégage également de la vidéo « Half Moon », où des animaux se réapproprient la nuit un jardin investi par l'homme et qui termine l'exposition.

Cécile Mallard



Stéphane Thidet, *D'un soleil à l'autre* © Photo: Catherine Bossac

INFOS PRATIQUES

Désert
Abbaye de Maubuisson
Avenue Richard de Tour, Saint-Ouen-l'Aumône
Villa organisée avec Artaïssime
le 26 juin
jusqu'au 27 août

INFOS expos

1 galerie Municipale Julio Gonzalez

21 avenue Paul Doumer, Arcueil
Renan Barot
jusqu'au 31 mai

21^e prix Antoine Mann
du 9 juin au 19 juillet

1 Instants chavirés

2 Rue Emile Zola, Montreuil
Jean Ayrton et Benjamin L. ama
[...] aide à la vision, en série, sur des sondes
lunaires à rétrodiffusion. En grand / en petit
jusqu'au 12 juin

1 Institut du Monde Arabe

1 rue des Fossés Saint-Barnabé, Paris 5^e
La collection Banjeef
jusqu'au 2 juillet

1 Jeu de Paume

1 place de la Concorde, P¹
El Lethier et Peter Campus, vidéo ergo sum
jusqu'au 28 mai

Ismaïl Bahi, Instruments et Ed van der Elsken
du 13 juin au 24 septembre

1 La Couleuvre

15 bis rue Farmanet, Saint-Ouen
Understand what we know
jusqu'au 25 juin

1 La Galerie, centre d'art contemporain

1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec
Les mains dans mes chaussures 1/2
jusqu'au 15 juillet

1 La Graineterie

22 rue Gervais Péri, Houilles
Microscopie du banc
jusqu'au 5 novembre

1 Le Bal

Impasse de la Défilade, Paris 18^e
Exposition autour des 70 ans de Magnum
Photos : Magnum - Analog Recovery
jusqu'au 20 août

1 Le CentQuatre

5 rue Cuvier, Paris 19^e
Zimoun, Mécaniques remontées
jusqu'au 6 août

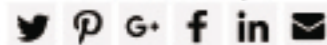
1 Maison d'art Bernard Anthonioz

16 rue Charles VII, Nogent-sur-Meuse
O' Web up, de Woffau et du Théâtre
du 18 mai au 23 juillet

DAM N° 60

ARTICLES (/CATEGORY/NEWS) AGENDA (/CALENDAR)
EVENTS (/EVENTS) PRODUCTIVITY (/PRODUCTIVITY)
COMPANY NEWS (/ADVERTORIAL)
SUBSCRIBE (/BACK-ISSUES/SUBSCRIBE)

Share this beauty



Stéphane Thidet, *Insomnies*. Photo Catherine Brossais - Courtesy de l'artiste et des galeries Aline Vidal et Laurence Bernard

DIVINE ART IN THE ABBEY

EXHIBITION 'DÉSERT' BY STÉPHANE THIDET AT ABBAYE DE MAUBUISSON, VAL D'OISE, NORTH OF PARIS, UNTIL 27 AUGUST 2017.

MUSÉES / Expositions

PARIS COLLÈGE DES BERNARDINS

Jusqu'au 10 juillet

Stéphane Thidet, ondes mystiques

C'est une chapelle gothique, mais cela pourrait être un bayou de Louisiane. Ou l'un de ces lieux fantomatiques où la nuit se fait douce malgré tout. Là, sous la voûte de pierre blonde, deux immenses créatures bougent doucement : des troncs d'arbre, absolument morts ; mais cela pourrait être des squelettes, tant ils ont été blanchis par le sel de la mer où ils ont été pêchés par miracle. La lumière est faible, l'œil doit s'y accoutumer. Mais peu à peu il peut contempler chaque détail de leur révolution. Suspendus aux ogives, ils font des

ronds dans l'eau noire qui a envahi le sol. Rien de plus. Ou plutôt, ils la caressent, pénétrant à peine l'onde, pour y laisser un éphémère dessin. C'est sur les murs, à travers son reflet changeant, qu'on l'observe le mieux. Et l'on pourrait rester des heures à observer ce sillage très doux. Le jeune artiste français Stéphane Thidet, auteur de cette sculpture vibratile, nous avait habitués à des merveilles, avec son abri dans lequel tombe la pluie, ou sa bibliothèque où les pierres ont remplacé les livres. Il avait aussi, il y a quelques années, trans-

formé une simple table de billard en onirique paysage de montagne. Mais au collège des Bernardins, lieu de réflexion sur la spiritualité qui a la bonne idée d'inviter régulièrement l'art contemporain, il atteint un point d'acmé. Après le coup d'éclat de la précédente exposition, consacrée à Pauline Bastard, voilà une sculpture comme on en rêve. **E.L.**

«Solitaire - Stéphane Thidet»
20, rue de Poissy - 75005 Paris
01 53 10 74 44
www.collegedesbernardins.fr



Solitaire, 2016

Les succès et les échecs

Chiffres au 4 avril 2016 (source : musées)

EXPOSITIONS	Lieux	Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées	ANALYSE
Picasso mania du 7 octobre au 29 février	Grand Palais, Paris	2940	392981	On s'attendait à un raz-de-marée : il n'en a rien été. Grosse déception pour «Picasso mania» dans le contexte post-attentats avec une fréquentation bien en deçà de l'exposition «Picasso et les maîtres», qui avait attiré 783 000 visiteurs en 2009.
Fragonard amoureux, galant et libertin Du 16 septembre au 24 janvier	Musée du Luxembourg, Paris	1413	184432	Un chiffre honorable. L'exposition, coorganisée par la Réunion des musées nationaux-Grand Palais et le Louvre, a dû faire face à une baisse de fréquentation de 24% après les attentats du 13 novembre.
Chagall - Les sources de la musique Du 24 octobre au 31 janvier	La Piscine, Roubaix	1064	101122	Depuis plus de dix ans, le lieu connaît un grand succès auprès du public. Dernier exemple en date avec Chagall, la quatrième exposition la plus vue au musée.
Senufo - Art et identités en Afrique de l'Ouest Du 28 novembre au 6 mars	Musée Fabre, Montpellier	555	50 000	Pour cette première exposition consacrée à l'art africain, le musée Fabre fait un carton. Jamais une exposition d'hiver n'aura accueilli autant de visiteurs. Après le Cleveland Museum of Art et le Saint Louis Art Museum aux États-Unis, Montpellier constituait la seule étape européenne.

Têtes d'affiche

Gros plan

DES TRONCS DANS L'EAU

Dans l'obscurité, deux souches d'arbres déracinés se reflètent au-dessus d'une mare : un voyage immobile et poétique conçu par Stéphane Thidet.

Une mare et deux troncs tournoient lentement dans l'obscurité la plus totale. Pendus à deux mats aussi courbes que les croisées d'ogives du plafond du collège des Bernardins, ces arbres créent des dessins éphémères dans l'eau mais aussi sur la pierre blonde de ce superbe édifice du XIII^e siècle niché au cœur du quartier de Saint-Germain. Le silence règne, propice à la méditation. Car pour voir le « Solitaire », le dernier projet de Stéphane Thidet, il faut ouvrir la porte qui mène à l'ancienne sacristie et protège des bruits extérieurs. Ces deux arbres qui jamais ne se rejoignent partagent cependant la même eau. Ils la troublent et s'y reflètent. Comme Narcisse. Mais contrairement au jeune homme de la mythologie grecque, ils sont déjà morts. Ou plutôt « engagés dans un processus de décomposition où la vie résiste néanmoins », déclare Stéphane Thidet. « Il n'était pas question de travailler avec des arbres qui ne possèdent aucune histoire, ceux des bords de route, par exemple. J'ai choisi des troncs centenaires, originaires du littoral méditerranéen parce qu'ils racontent la tempête, le déracinement, le voyage... »

Des arbres victimes d'une catastrophe naturelle que l'artiste compare à « un désastre arrêté à partir duquel l'espoir peut naître. C'est le paradoxe du réel et de la fiction ». Une fiction qui oscille entre

gravité et émerveillement, « comme dans les yeux des enfants », poursuit Stéphane Thidet. D'ailleurs, on pourrait dire que je me suis amusé à faire des ronds dans l'eau ». C'est aussi une fiction qui évoque les voyages immobiles, ceux menés « sans vapeur et sans voile » comme dans les poèmes de Baudelaire. « Les premiers musées que j'ai visités étaient consacrés à l'histoire naturelle. Celui de Rouen notamment fait se côtoyer le rhinocéros et la licorne. Il y a du surnaturel dans cette muséographie, dans la manière dont sont assemblés les morceaux de réel avec l'irréel. » Alors comme dans les musées de son enfance, Stéphane Thidet laisse une large place à l'imaginaire qu'il ne cherche pas à travestir : les perches qui maintiennent les arbres sont bien visibles et le visiteur est maintenu à distance comme s'il admirait un paysage - ou un décor ? - depuis une rambarde de bois. Comme à Nantes en 2009, quand il lâcha six loups dans les douves du château des ducs de Bretagne que les visiteurs observaient de loin.

En compagnie du « Solitaire », les minutes s'étirent à la façon des Drones, de la compositrice Eliane Radigue, structures musicales qui immergent l'auditeur dans une seule et longue note de musique. Une influence que revendique Stéphane Thidet. — **Sabrina Silamo**
| « Solitaire », de Stéphane Thidet | Jusqu'au 10 juin.
| Tlj 10h-18h, dim. 14h-18h | Collège des Bernardins,
20, rue de Poissy, 5^e | 01 53 10 74 44
| collegedesbernardins.fr | Entrée libre.

La sacristie du collège des Bernardins se prête bien à cette expérience contemplative.



1974
Naissance à Paris.
1996
Diplômé de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Rouen (et de Paris en 2002).
1999
Première exposition à Paris, « The Game », galerie Nathalie Obadia.
2009
« La Meute », château des ducs de Bretagne, Nantes (manifestation Estuaire).
2014
« Le Refuge », exposition « Inside », Palais de Tokyo, Paris.

PARIS

Stéphane Thidet

Collège des Bernardins / 1^{er} avril - 10 juillet 2016

d'un quelconque audioguide ? — elle renvoie à un livre qui réunit des citations littéraires, et invite le visiteur à une chorégraphie intime. Anna Tomaszewski présente une œuvre également peu visible au premier regard, dissimulée derrière deux petits trous circulaires dans un mur : on y voit une sculpture miniature et une très grande, qui semblent refléter des images dans leurs formes souples, mélange de liberté et de contrainte, jeu sur l'image et la photographie hors de ses cadres. Julien Fargetton révèle quant à lui un projet : la maquette d'un bateau fait de débris en carton, échouée sur un pied de caméra, image poétique et fragile, suspendue dans le temps et dans l'espace. Parmi les peintres, c'est Yannick Bernède qui s'impose le mieux, avec ses paysages à l'huile et à l'encre qui rappellent toutefois de manière un peu excessive ses grands contemporains comme Peter Doig. Une exposition hommage au Cabaret Voltaire complète cette édition habilement renouvelée du salon, mais dont les limites sont trop larges pour être vraiment convaincante en tant que telle.

Anaël Pigaut

(1) Il prépare actuellement l'ouverture d'une nouvelle foire. Galeristes, du 7 au 11 décembre 2016 au Carreau du Temple.

These last seven years, the Salon de Montrouge was curated by Stéphane Corréard, who transformed this legacy event into an essential springboard for young artists. His personality and distinctive tastes made the Salon what it was and no doubt a lot of things will change under his successor, Ami Barak. (1) That said, the Salon will maintain its existing selection process and the principle of getting a group of critics to work with the artists. The change of curator is felt more in the hanging. This year's event is a big group show punctuated by thematic sections and with works whose look is more homogeneous than before. Clear and harmo-

Page de gauche (page left, from top): Anna Tomaszewski, « Spy through... », 2016. Plomb, verre, peinture sèche. © A. Tomaszewski. Lead, glass, dry paint. Anne-Charlotte Finel, « Trou (recherche) », 2016. Vidéo, 58". © Anne-Charlotte Finel. Vidéo. Vue du 61^e Salon de Montrouge. © Salon de Montrouge; Ph. N. Fempit Sval. Exhibition view.

nous, and therefore less zany, the atmosphere is more like that of a very good art school. However, our reading of the Salon is complicated by the fact that certain bodies of work are broken up, with parts shown in different spaces, and by the density of the hanging, which means that some pieces almost hide others. Rather than artistic approaches, what we see is a series of works. Among the pieces that stand out are the black-and-white videos by Anne-Charlotte Finel, previously seen in *Le Parfait flâneur*, the show put on by the Palais de Tokyo during the Lyon Biennale, and the video installation by Romain Kronenberg, focusing on a war zone in Romania and the Syrian border. Paradoxically, it is the pieces that waver on the brink of invisibility that really get themselves noticed. Clarissa Baumann, from Brazil, a winner of both the new Ecole des Beaux-arts prize and the ADAGP prize, suspends a cloud of words over the exhibition. At once conceptual and sensual, her work *Index* consists in a deployment of numbers over the picture walls, all the way to the most unexpected places. Playing on the codes of museum signage—do the numbers indicate audio-guide entries?—she refers us to a book of literary quotations and invites visitors to partake of an intimate choreography. As for Anna Tomaszewski, her work is initially hard to locate: half-hidden behind two little circular holes in a wall, it consists of one miniature sculpture and one very big one, seeming to reflect images in their supple forms in a mixture of freedom and constraint, playing on the image and taking photography out of its frame. As for Julien Fargetton, he presents the maquette of a boat made up of old cardboard boxes, washed up on a camera tripod, a poetic, fragile image suspended in time and space. Among the painters, Yannick Bernède comes out on top with his oil and ink works recalling—perhaps too obviously—great contemporaries such as Peter Doig. A homage to the Cabaret Voltaire completes this intelligent new edition of the Salon, even if the overly diffuse focus makes it slightly less convincing as a show.

Translation, C. Penwarden

(1) S. Corréard is currently preparing a new fair, Galeristes (December 7-11, 2016 at the Carreau du Temple).

Solitaire, l'œuvre présentée ici, s'apprécie à mesure que la vue s'habitue à la pénombre dans laquelle est plongée la sacristie. Indifférents à l'agitation du monde extérieur, deux bois flottés suspendus tracent, du bout des branches, des dessins éphémères sur une surface d'eau. À la faveur d'un décalage de distance et de rythme, ils répètent indéfiniment des mouvements qui pourtant ne se répètent jamais de la même manière. On connaît l'habileté de Stéphane Thidet à transformer l'espace et à y introduire des éléments à la fois évidents et insaisissables (se souvenir du *Terril* ou de la *Meute*, qui avait provisoirement peuplé en 2009 les douves du château de Nantes d'une bande de loups). Une fois encore, il épouse les dimensions et l'esprit du lieu. Mais si les matériaux—eau, bois, pierre—renvoient à la construction du Collège, et si les deux corps suspendus évoquent des ossements sacrés, *Solitaire* n'appelle pas d'autre culte que celui de la matière. Ces fragments d'arbres, déracinés puis charriés par les flots, semblent légers. Ils ont pourtant la consistance (et le poids) du minéral. Un contraste qui met en jeu un paradoxe cher à l'artiste : la cohabitation dans une même situation de la douceur et de la violence, du sauvage et du maîtrisé. Cette simplicité longuement construite appelle la contemplation, encouragée par la présence de l'eau, cette dernière instaurant la distance, agrandissant l'espace de son noir insondable.

Pascaline Vallée

You begin to appreciate *Solitaire* slowly as your eyes get used to the

darkness inhabiting the sacristy. Indifferent to the hustle and bustle of the outside world, two pieces of driftwood are suspended from the ceiling, the tips of their branches tracing ephemeral designs on the surface of a pool of water. They repeat the same motions endlessly, but thanks to intervals of distance and rhythm, the effects they produce are never the same. Stéphane Thidet is known for his habit of transforming spaces and introducing into them elements that are simultaneously obvious and almost imperceptible. Readers may recall his *Terril* (Slag Heap, 2008) and *La Meute* (The Pack, 2009) that temporarily populated the moat of a castle in Nantes with six wolves. Here, too, his piece embraces the dimensions and spirit of the venue. But while the materials—water, wood, stone—match the construction of this former religious institution, and the two hanging pieces of wood recall sacred bones, the *Solitaire* worships nothing but matter. These fragments of trees uprooted and carried by the waves seem very light. Yet they have the consistency (and weight) of a mineral. The contrast sets up the kind of paradox this artist loves: the coexistence, in the same situation, of gentleness and violence, control and the lack of control. This highly constructed simplicity calls for contemplation, which, in turn, encouraged by the presence of water, establishes a distance, swelling the space with its fathomless blackness.

Translation, L-S Torgoff

« Solitaire », 2016. (Court. galeries Aline Vidal et L. Bernard; Ph. D. Auckland)



TÉLÉ

MARSEILLE : caricatural!

Pour sa première série made in France, Netflix a mis le paquet. Enorme casting (un duel Gérard Depardieu-Benoît Magimel, arbitré par Géraldine Pailhas et Nadia Farès), réalisateurs de cinéma confirmés (Florent Emilio Siri, Thomas Gilou) et, sur le papier, un thriller politique alléchant : le puissant maire de Marseille voit son jeune protégé le défier aux élections sur fond de trafics mafieux. Un « House of Cards » sur la Canebière ? Il y a de ça dans la peinture au vitriol des coulisses du pouvoir, comme dans la beauté des images. Mais au niveau des dialogues et de l'intrigue, on est loin du compte...

Marseille, saison 1, sur Netflix à partir du 5 mai.



MUSIQUE

EMILY LOIZEAU
Entre Nico
et Lou Reed

Après avoir irradié la poésie de William Blake dans son dernier album, elle revient avec un disque sous forme de pièce de théâtre musicale. Sa voix hypnotique et ensorcelée à la Nico, ses ostinatos de piano aux gammes pentatoniques et sa pop électro rêveuse servent de toile de fond à l'histoire de Mona... Un personnage imaginaire, évoquant notre époque et les périples de son grand-père centenaire. Reine de glace posant sa voix diaphane sur des mélodies de cabaret allemand des années 1930, voyageant dans le temps et les musiques, Emily Loizeau nous plonge dans ses ballades à la mélancolie douce et âpre, non sans rappeler son héros : Lou Reed.

Mona, édition Polydor. Concert Run, Run, Run (hommage à Lou Reed), à la Cité de la musique, Philharmonie de Paris, du 15 au 17 juin.



EXPO

INSTALLATION
méditative

Pour sa carte blanche au Collège des Bernardins, le plasticien Stéphane Thidet a créé une installation magique. Dans une demi-pénombre, deux troncs d'arbre dessinent des courbes éphémères sur la surface de l'eau qui envahit le fond de l'ancienne sacristie. Né en 1974, l'artiste manifestement inspiré par le lieu poursuit sa réflexion sur les situations instables, les états latents et la seconde vie des objets. Une invitation à la contemplation.

Solitaire, de Stéphane Thidet, au Collège des Bernardins, à Paris, jusqu'au 10 juillet. www.collegedesbernardins.fr

Le Journal des Arts
L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

UN VENDREDI SUR DEUX | Numéro 393 | Du 7 au 20 juin 2013

FRANCE 5,90 € | BELGIQUE 6,50 € | SUISSE 11 CHF



PAROLES D'ARTISTE
Stéphane Thidet, exposé à la galerie Aline Vidal, à Paris, compose un territoire fictionnel à partir de gestes d'atelier secondaires
Page 16



PORTRAIT
Installé à Venise depuis trois ans, Martin Bethenod, directeur de la Pinault Foundation, affiche une sérénité à toute épreuve
Page 43



ENTRETIEN
L'ex-chef d'entreprise François Schneider met sa fondation et son nouveau centre d'art au service des jeunes artistes
Page 4

La difficile protection du site d'Angkor

Art Basel euphorique

PAROLES D'ARTISTE STÉPHANE THIDET

« C'est l'action d'inquiéter qui m'intéresse »

Au gré de son fonctionnement nomade, la galerie Aline Vidal, actuellement installée rue Vieille-du-Temple (Paris-3^e), propose les travaux récents de Stéphane Thidet (né en 1974, 244^e dans l'Artindex France 2013), dans un accrochage tout en tensions où pointent l'instabilité et une certaine forme d'inquiétude.

Je fabrique à chaque fois, ce sont des réalités, c'est à dire que je propose des situations réelles, non des images de situations, même si, avec la vidéo, il s'agit de l'image d'une situation qui s'est passée. Mais en fait j'utilise la fiction pour parler du réel, tout simplement.

L'exposition donne le sentiment d'un hiatus temporel ; on ne sait pas si on se situe à un moment d'une action qui va se poursuivre ou si au contraire tout s'est déjà arrêté... Je parlais de certaines pièces de cette exposition comme de fossiles de situations, mais j'aime aussi laisser la possibilité d'un « après » car la plupart des choses peuvent tomber, se détacher. Par exemple pour *Bluer* (2013), cette plante recouverte de pâte à modeler, sa fragilité lui donne un futur ; même dans cette tentative de pétrification, il lui reste encore la possibilité de se décomposer. En fait, il s'agit d'une décomposition intérieure, je lui fabrique une coque mais elle continue de dépérir. Il y a un aspect extérieur de fossilisation, mais l'instabilité intérieure reste dans chaque chose.



Stéphane Thidet, *à Rebours*, 2013, briques, demi-chèvres. Courtesy galerie Aline Vidal, Paris.

Vous avez souvent créé des installations d'ampleur importante, or pour cette exposition vous montrez des œuvres de formats plus intimes. Les deux sont-ils complémentaires ?
Je ne me pose pas la question du format. La particularité de cette exposition est dans l'accent porté sur tous ces gestes d'atelier que généralement je laisse de côté au profit d'une installation. J'ai souhaité là composer avec toutes ces petites choses qui parfois disparaissent, et les rendre visibles. Et puis surtout j'ai pensé l'exposition à partir de ce titre, « Après après ». Il était pour moi un territoire fictionnel possible qui me permettait de travailler chaque objet comme un protagoniste différent, c'est à dire tantôt comme indication temporelle tantôt comme personnage d'une possible fiction. Mais finalement tout cela revient à parler de la réalité.

Justement, le lien entre réalité et fiction est récurrent dans votre travail, sans que l'on sache exactement où l'on se situe. Cherchez-vous à proposer une lecture du monde à travers la fiction ou au contraire à faire du monde une fiction ?
J'aime bien faire aller retour entre ces deux choses justement. Ce que

« Travailler avec la fiction pour parler du réel, c'est se donner la liberté de se réinventer une histoire »
Pourquoi la fiction est-elle plus intéressante que la réalité ? Parce que cela vous ouvre des champs d'exploration, vous aide à générer des décalages ou des tensions... ?
Je crois que justement, travailler avec la fiction pour parler du réel, c'est se donner la liberté de se réinventer une histoire. Nombre de gestes que j'utilise sont liés à l'enfance, mais une enfance réinventée. Et finalement, que ce soit un passé, un futur ou un présent, la notion de « fiction » permet de réinventer ces choses-là. Mais quand je dis « fiction », c'est compliqué parce qu'en fait, pour être plus précis, peut-être faudrait-il parler de « micro narration » ? C'est peut-être là où l'on parle de fiction ?

À travers l'instabilité et le bouleversement qui souvent lui est concomitant, s'agit-il chez vous une volonté d'entretenir une certaine forme d'inquiétude ?
Oui, bien sûr ! Peut-être est-il normal, déjà, d'être inquiet dans ce monde, et je pense que l'art doit servir à m'inquiéter : à m'inquiéter sur les formes, sur ce qui est établi. Le rapport même poétique que l'on peut avoir avec le monde vient de ces inquiétudes, je crois. Je pense avoir besoin de perturber l'ordre des choses pour qu'elles puissent me raconter quelque chose, ne serait-ce que par de micro déplacements. Parfois, changer simplement de point de vue constitue déjà un déplacement ou une inquiétude par rapport à une habitude. Quand je parle d'inquiétude, c'est aussi geste d'inquiéter quelque chose.

Coucher une chaise, c'est inquiéter sa stabilité. En fait, c'est l'action d'inquiéter plus que la question de l'inquiétude qui m'intéresse.

Propos recueillis par Frédéric Bonnet

STÉPHANE THIDET, APRÈS, jusqu'au 22 juin, galerie Aline Vidal, 103, rue Vieille-du-Temple, 75003 Paris, 01 42 25 65 64, www.alinevidal.com, 01 42 25 65 64, samedi 12h-19h.

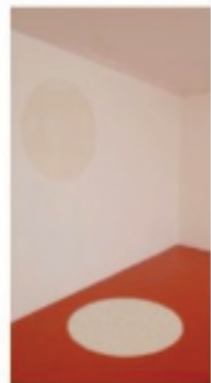
EN DIRECT DES GALERIES

LE QUOTIDIEN DE L'ART / NUMÉRO 158 / MERCREDI 30 MAI 2012

PAGE
06

SOUVENIRS, SOUVENIRS

PAR ROXANA AZIMI



Stéphane Thidet, *Tous les continents et d'autres encens*, 2012, disque découpé dans un mur et gravats recomposés en disque de même surface sur le sol. Courtesy Galerie Aline Vidal, Paris.

Les murs ont la mémoire longue comme le montre l'exposition « Que les murs se souviennent », marquant la fermeture de l'espace actuel de la Galerie Aline Vidal, rue Bonaparte, à Paris. Les treize contributions recouvrant l'espace du sol au plafond tissent un parcours de 22 ans, entre vieilles et jeunes complicités. Pour sceller l'amitié qui le lie de longue date à l'enseigne, François Morellet a dessiné la ligne brisée d'une chute mémorable qu'il fit dans les escaliers de la galerie voilà quelques années. Felice Varini a choisi de réactiver cinq cercles rouges dans cinq angles, tandis que Christophe Cuzin a tenté de reproduire au sol l'architecture si particulière de la galerie. De son côté, Véronique Joumard a piqué de petits aimants une cloison recouverte de peinture au fer, soulignant l'attachement au lieu et la difficulté aussi de s'en défaire. Stéphane Thidet a lui eu envie de forer une paroi pour exhumer le souvenir des précédentes expositions. Nul besoin de pousser loin cette fouille archéologique pour voir surgir d'anciens orifices de clous et de chevilles. Ces marques ténues restent indélébiles, malgré les couches de ciment et de peinture qui les ont recouvertes. Avis à celui qui reprendra cet espace, la trace d'Aline Vidal ne sera jamais enfouie. ■

POUR QUE LES MURS SE SOUVIENNENT, jusqu'au 23 juin, Galerie Aline Vidal, 70, rue Bonaparte, 75006 Paris, tél. 01 43 26 08 68, www.alinevidal.com

EXPOSITION

LE QUOTIDIEN DE L'ART / NUMÉRO 54 / JEUDI 23 DÉCEMBRE 2011

PAGE
07

STÉPHANE THIDET, UN ARTISTE QUI A DU SOUFFLE

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

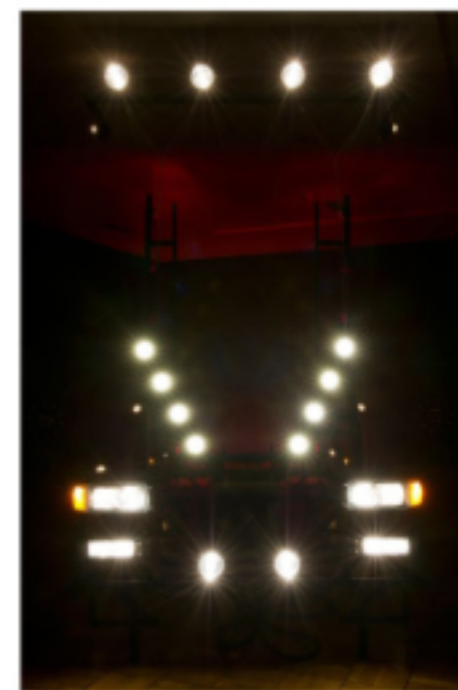
Il a déjà lancé des loups dans les fosses du château des ducs de Bretagne à Nantes ; fait pleuvoir à l'intérieur d'une mesure de bois, ou métamorphosé un billard en paysage de vertes montagnes russes... Stéphane Thidet ne craint pas les coups d'éclat. Son exposition au Fonds régional d'art contemporain (FRAC) Basse Normandie, à Caen, jusqu'à la fin du mois, joue pourtant au contraire sur le rien, l'éphémère et l'aérien. Intitulée « Du vent », elle se compose de quelques pièces discrètes, à la poésie ténue, même si la salle à l'étage recèle une œuvre qui, elle, contraste par son aspect spectaculaire. Le vent, c'est celui qui vient effriter un modeste château de sable que l'artiste a érigé comme le font les enfants, puis filmé en le soumettant à une puissante soufflerie. Bizarrement, la tour résiste un temps à l'attaque, puis s'émiette, par pans brutaux, jusqu'à l'effondrement final. Détruire, dit-il : la menace de la disparition pèse sur les œuvres ici réunies. Toutes, elles soulignent l'insoutenable légèreté de l'être, soumis à l'érosion du temps et de ses brises. Une série de photographies vient renforcer cette impression : explosions de sable, elles paraissent en petit format le mirage d'une mini-tempête qui évoque aussi, dans la matière surprise en suspens comme un éclat d'obus, une guerre évanescence. Une violence sourde et inattendue se dégage ainsi de l'ensemble qui, au premier regard, frappait par sa douceur : c'est tout l'art du jeune artiste français, qui s'est révélé il y a quelques années à peine, de proposer d'abord une forme très séduisante, avant de nous mener vers des problématiques plus inquiétantes. Ainsi de la pièce maîtresse du rez-de-chaussée, produite spécifiquement par le Frac pour l'exposition. Trois tables s'inscrivent en gigogne dans l'espace, de tailles différentes. De loin, on ne voit qu'elles. En s'approchant, on réalise qu'elles portent une cavalcade de petites formes moléculaires, quasi transparentes : des sculptures infimes réalisées avec des mines de critérium et des petits cubes de gomme, qui les enchâssent en une libre géométrie. Comme des virus, ces architectures en maquettes jouent des mêmes forces que de vrais bâtiments, tombant sur les bords des tables ou s'érigeant dans une fragile fierté. L'œuvre s'intitule *Premier dessin* : née de l'impossibilité de donner naissance sur le papier à une forme, et portant

STÉPHANE THIDET EN DATES

1974 Naissance à Paris
1996 Diplômé de l'École supérieure des beaux-arts de Rouen
2002 Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris
2006 « *Dernier Ticket* », Galerie Aline Vidal, Paris
2008 « *Dehors* », *Le Grand Café*, Saint-Nazaire
2009 « *Estuaire 2009* », Château des Ducs de Bretagne et Hôtel des Régions, Nantes
2011 « *Du vent* », Frac BN, Caen

en elle la menace de son effacement, les deux éléments ayant pour destin la disparition dans l'acte de création, et l'anéantissement de l'un par l'autre. Disparition, aussi, qui menace les ampoules vacillantes filmées en gros plan dans un alignement de huit vidéos : tirées au plomb par l'artiste, chacune éclate tour à tour, pour réapparaître aussitôt dans la boucle. En leur cycle de vie, mort et perpétuelle renaissance, elles sont huit comme pour dessiner le symbole de l'infini. Exposée à l'étage, une sculpture colossale vient donner une des clefs à ce soufflant ensemble. Elle aveugle tout d'abord. En pleine face, on se prend les phares d'un camion. Puis l'on tourne autour de la structure : se révèle un squelette de poids lourd, qui n'existe plus que par ses loupes. On se sent alors comme un enfant, à l'arrière de la voiture des parents de retour de vacances : aussi émerveillé par les phares des véhicules, un voyage en soi, qu'inquiet de ces masses qui le frôle. Double sentiment, d'un présent intense qui très vite prendra fin. « Du vent », on le dit souvent comme une injonction. Ici, cela résonne comme un sonnet de regrets. ■

STÉPHANE THIDET, *Du vent*, Fonds régional d'art contemporain Basse Normandie (Frac BN), 9, rue Vaubert, 14000 Caen, tél. 02 31 93 09 00, www.frac-bn.org



Stéphane Thidet, *Fantôme*, 2011, phares de camion, bois, câbles, batteries. Crédits photographiques Marc Demage. Production FRAC Basse-Normandie, avec le mécénat de Renault Trucks

date de publication : 09/12/2011 // 9206 signes

Stéphane Thidet s'appuie sur la fugacité des éléments et des objets comme moteur de résistance et de reconstruction. Jusqu'au 30 décembre, au Frac Basse-Normandie, à Caen, l'exposition Du Vent ouvre les perceptions à de nouvelles possibilités, dans un monde où se frottent réalité et fiction.

Après avoir obtenu son diplôme de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2002, Stéphane Thidet expose, en 2006, à la Flac, et est représenté depuis lors par la galerie Anne Vidal à Paris. Ses œuvres mettent en scène sa vision de la réalité en l'imprégnant de fiction et de poésie. S'appuyant sur des situations de la vie courante, il y décrit toutefois la notion d'instabilité face à l'érosion du temps et de l'action qui mène à leur disparition. Ou plutôt, comme il préfère le dire, à « une certaine amnésie qui résulte de l'aridité des éléments ; amnésie qui n'a pas pour vocation d'effacer mais, bien au contraire, de reconstruire les choses et les situations ».

Les mises en échec sont fréquentes dans l'œuvre de Stéphane Thidet. Dans *Premier dessin*, sculpture en noir et blanc composée de mines de crayon et de petites gommes carrées, l'échec se réfère à l'idée d'ennui : « Je rêve depuis quelques temps de monter une exposition de dessins. Mais face à mon incapacité, il a fallu que je l'exprime par cette situation. L'ennui se traduit ici comme un vice objectif. » La sculpture, frappante de fragilité, revêt un aspect maladif et grippal qui évolue sur une table d'écolier. Sculpteur du vide et de l'échec, Stéphane Thidet s'en sert comme d'un postulat pour relever le défi : « Les actes autodestructeurs me servent en quelque sorte de points de départ ». En prenant appui sur les gommes, symbole du vide, il cherche dans la densité et la verticalité de la sculpture à mater les zones vides, écrasantes d'horizontalité.

L'exploration d'un « no man's land »

S'appuyant sur la culture populaire, Stéphane Thidet raconte notre quotidien sous ses deux (trois) faces, avec la douceur du connu, l'angoisse de l'inconnu et la tension de l'in-vu. Dans cet équilibre fragile, les éléments « proposent leurs propres périls » et s'offrent alors à lui comme une manière « d'explorer les frontières entre des éléments qui s'opposent, d'explorer un no man's land entre ce qui vit et ce qui n'existe pas ». Un état en (dés)équilibre entre deux mondes, comme « un arc tendu entre deux morts »(1).

Si cette exploration sert de moteur à une volonté de reconstruire et de repartir, elle tend aussi à déshabiller notre perception des choses pour que nous n'en saisissions non plus uniquement les contours mais aussi l'intérieur. Pour renouveler le regard devenu trop familier à un environnement qui ne suscite plus aucun questionnement. Pour éveiller les (fausses) impressions en amenant le sujet à prendre conscience du cadre en trompe-l'œil dans lequel il évolue. C'est ainsi que, dans la projection vidéo *Du vent*, le pâté de sable qui, à première vue, semble offrir le ravissement du souvenir d'enfant s'imprègne d'inquiétude dès lors qu'il se délite, soumis à l'action du vent.

En 1940, dans son *Journal*, François Mauriac parlait de « la poussière [qui] n'est pas encore le néant : elle doit être dispersée ». Le dépouillement infime et quasi imperceptible des éléments, dans le temps et dans l'espace, s'impose, dans les œuvres de Stéphane Thidet, comme une fatalité. Pourtant au tourment d'un néant latent se mêle une force poétique neuve et délicate qui rappelle la légèreté du grain de sable... et celle d'un grain de poussière. L'innocence enfantine se confronte ici au regard d'adulte : « Le pâté de sable constitue la première sculpture de l'homme. Or elle disparaît presque aussitôt, soumise à l'action du vent. N'est-ce pas en ce sens l'expression d'un échec qui touche l'homme dès son plus jeune âge ? », interroge l'artiste. Mais là encore, l'érosion s'adresse moins à une destruction qu'à un renouvellement continu puisqu'avant de disparaître, elle passe par des états intermédiaires. Ce sont précisément ces « multi-sculptures » qui intéressent l'artiste.

Une lecture à double sens

L'atmosphère qui se dégage de l'exposition installe le visiteur dans la dichotomie des couples, en jouant sur les images de fini et d'infini, de légèreté et de pesanteur, de stabilité et d'instabilité, de rassurant et d'angoissant, d'impression et de réalité. Entre vie et mort, les œuvres de Stéphane Thidet diffusent une sensation schizophrénique ancrée dans le présent, qui tangue entre une joyeuse nostalgie du passé et l'angoisse du futur, entre l'assurance d'un lieu commun et la peur de le voir disparaître. Toutefois, de la tension conséquente de cette instabilité émerge une force poétique et politique. Car Stéphane Thidet s'appuie sur l'art pour faire face à son sentiment d'inadaptation dans un monde qu'il ne connaît que trop peu. Véritable socle « pour réfléchir à comment utiliser ce monde qu'on (lui) propose », l'art lui sert de balancier pour réfléchir sur ce qui est et ce qui n'est pas et « inventer en conséquence des situations, plus que des formes, inspirées de la réalité ».

Ainsi, dans sa sculpture *Fantôme*, ce n'est pas la structure d'un camion qui importe mais son squelette. C'est grâce à un référent qui repose sur une mémoire collective que l'œil du visiteur, ébloui par le camion croisé pleins phares sur l'autoroute, en devine sa structure. « Je cherche à m'inventer un passé, un monde avec les codes de ce monde mais sans la substance qui l'habille. » Cette « mythologie commune » lui sert à exprimer « ce qui n'est pas dicible », ce qui n'est pas visible.

Les œuvres de Stéphane Thidet embaument finalement sa vision décadente du monde, de ludisme et d'innocence enfantine. C'est tout la place de l'artiste qui y est mise en jeu, « celle qui tend à conserver la fraîcheur d'un enfant dans la conscience d'un adulte et qui par là-même, rejoint l'enjeu qu'a l'artiste de garder le même état d'émotivité et d'incompréhension qu'un enfant ». Ses projets à venir suivent d'ailleurs ce credo : « essayer de déconstruire ma pratique artistique pour mieux repartir », conclue-t-il dans avec cet art de l'intrigue qu'il côtoie dans sa vie et dans ses œuvres.

1. « La danse existe dans l'arc entre deux morts : entre deux extrêmes statiques, l'aplomb et l'horizontalité, il y a une zone de danger où interviennent la perte de l'équilibre et la résistance pour le garder, opposition qui est source de tout mouvement », in *The Art of Making Dance* de Boris Humphrey. Chez Stéphane Thidet, cette vision de forces opposées est également sensible. Dans les deux cas, elle sert de moteur au mouvement, chorégraphique ou artistique.

► **Stéphane Thidet, Du Vent**, jusqu'au 30 décembre au Frac Basse-Normandie, Caen.

Crédits Photographiques :

Une : Stéphane Thidet, *Fantôme*, 2011, Photo : Marc Damage

Article : Stéphane Thidet, *Premier dessin*, 2011, Photo : Marc Damage

Mathilde Lacroix

MUSÉES - SALONS - GALERIES

En régions



Stéphane Thidet, *Fantôme*, 2011, vue de l'installation au Frac Basse-Normandie, Caen. © Photo : Marc Damage.

Caen (14) **STÉPHANE THIDET** L'ART DE ZEPHYR

Frac Basse-Normandie
Jusqu'au 30 décembre 2011

Du vent ? Comme « du balai » ? Stéphane Thidet nous mettrait-il à la porte de sa propre exposition organisée au Frac Basse-Normandie ? Le vent s'emploie ici davantage à transformer ses propositions qu'à balayer le visiteur. Il détruit notamment un château de sable basique dans une vidéo qui donne son nom à cet opus normand. Plusieurs œuvres récentes (vues au Centre d'art Bastille de Grenoble) et d'autres complètement nouvelles viennent construire ce moment tendu et presque mélancolique pendant lequel des ampoules électriques éclatent [Je n'existe pas], des châteaux disparaissent et la poussière se soulève [Poussières].

Stéphane Thidet a le don de construire des expositions comme des récits semés d'indices. En pendant de ces modestes acmé venteuses, il a élaboré plusieurs sculptures gracieuses à partir de mines de graphite et de bouts de gomme : des sculptures de cancre où l'ennui se révèle être un magnifique moteur de l'imagination. Leurs formes géométriques naissent de ces exercices d'agilité mentale et manuelle et prolifèrent comme autant d'ossatures possibles à de nouveaux projets. Car n'oublions pas que Stéphane Thidet avait enchanté son monde avec un paysage émergé du tapis vert acide d'une table de billard en 2008. Il sait aussi nous tendre des embuscades à l'image de *Fantôme*, une troublante confrontation pour le spectateur devenu presque proie. On n'en dira pas plus mais, comme toujours avec Thidet, difficile de savoir comment interpréter ce moment, entre appel au voyage nocturne et fin du parcours tragique. ■

Bénédicte Romado

► **Stéphane Thidet, Du vent**, Frac Basse-Normandie, 1 rue Vaubanard, Caen (14), www.frac-bn.org/expo-frac.htm



Alain Bublex, *Le vrai sportif est modeste - Feet First*, 2011, vue de l'exposition au parc Saint-Léger, Centre d'art contemporain de Pougues-les-Eaux. © Photo : Aurélien Mole.

Pougues-les-Eaux (58) **ALAIN BUBLEX** AUTO-MOTO

Centre d'art du parc Saint-Léger
Jusqu'au 20 décembre 2011

Ce qui intéresse Alain Bublex lorsqu'il décide de rejoindre le Japon par la route, c'est de mettre à l'épreuve une Renault Espace déjà éliminée pour littéralement hybrider sa ruine automobile à son trajet. Le véhicule customisé de *Wabi-sabi* (2011) repose désormais en paix sur les lattes d'une estrade inachevée du centre d'art. Autour d'elle, la structure porteuse laissée à nu agit comme une mise au carreau pour ce prototype en bout de course pendant qu'un autre, neuf, fier destrier à deux roues et deux sièges, campe fièrement sur un podium, entre présentoir de vente et piédestal de monument. Privilégiant les entre-deux, l'ancien designer de chez Renault cisèle les contre-pieds. Il a proposé à de jeunes étudiants en génie automobile et en design un défi déstabilisant : alors que l'industrie conçoit ses machines pour une utilisation ventrale, Alain Bublex rejoint les

aficionados d'une théorie prônant la position dorsale.

Feet First, « les pieds droit devant », est né de cette contrainte. Drôle d'engin parfaitement fonctionnel puisque les essais ont eu lieu sur le mythique circuit de Magny-Cours. C'est là que l'artiste a photographié ces motards stylisés visibles en décalcomanies géantes sur les murs des salles qui voisinent avec les vitrines documentant la conception minutieuse de cette étrange moto. Et son aventure se poursuivra d'ailleurs à Fontaine, commune limitrophe de Grenoble, au VOG à la fin du mois de janvier. Titre du projet ? « Finalement, ce sont les compagnies d'assurance qui tranchent ». Du prototype à l'homologation ? ■

Bénédicte Romado

► **Le vrai sportif est modeste**, Centre d'art du parc Saint-Léger, avenue Certé, Pougues-les-Eaux (58), www.parc-saintleger.fr

EN COUVERTURE

STÉPHANE THIDET *Refuge*
2007, épave platinée-argentée corbellée sur Dibond, 89,8 x 120 cm.
Achat à la galerie Aline Vidal (Paris) en 2007

Drôles de refuges que ceux dans lesquels on se retire parfois pour s'éloigner du monde ! La tranquillité est rarement de mise et la tempête s'y déchaîne tout aussi violemment. Une tempête intérieure, des rafales de doutes et des tornades de désarroi. Stéphane Thidet a donné avec cette installation et la photo qui en résulte une parfaite image de cette impossibilité à trouver le calme et le confort.



QUI EST ACHETÉ ?

Depuis 2003, environ un tiers des acquisitions sont effectuées au profit d'artistes jusqu'alors absents des collections nationales (les « primo-bénéficiaires »). Quant à la nationalité des élus, les tendances fluctuent : les étrangers représentaient la moitié des achats (arts plastiques, photo et design) en 2003, et sont tombés en 2010 à 36,6%. Idem pour les acquisitions effectuées à l'étranger : 21,5% en 2003, pour 3,7% en 2010. Les artistes femmes restent minoritaires, représentant environ un tiers des achats.

Quant à la qualité ? Les chefs-d'œuvre se mêlent aux œuvres aussitôt acquises, aussitôt oubliées. Le Fnac a su acheter tôt et à bon prix quelques pièces majeures : Doug Aitken, Francis Alÿs, Tacita Dean, Yayoi Kusama, Ann Veronica Janssens, Leandro Erlich ou encore Tino Sehgal, qui ont vu depuis leur cote exploser. La plupart des commissions savent aussi détecter les artistes prometteurs dès leurs premiers succès. Le galeriste Frédéric Bugada reconnaît, bluffé, que le Fnac a su « très tôt et avec énormément de flair » acquérir *Desmiansky*

Rain, une vidéo de Cyprien Gaillard (ill. ci-contre). Montrée en janvier 2007 dans sa galerie, l'œuvre éditée à cinq exemplaires, sublime, faisait six mois plus tard un tabac à la foire de Bâle. Et le prix n'était plus du tout le même... Belle affaire, donc.

Mais il y en a beaucoup d'autres : repérés dès leurs débuts, Mark Geffriaud, Martin Le Chevallier, Guillaume Leblon, David Renaud, Charles Lopez, Estefanía Peñafiel-Loaiza, Sylvain Rousseau ou Stéphane Thidet, parmi les étrangers, Bojan Šarčević, Danh Vo, Barban Breitenfellner ou Hans Schabus, qui ont tous connu depuis un succès international. Cela rattrape quelques curiosités – la commission 2010 devait-elle vraiment acheter six dessins à la bourse de vache d'art indien tribal au collectionneur Hervé Perdriolle, alors que quasiment aucun artiste du sous-continent n'est représenté dans le fonds ? – et autres achats bien tardifs : il a fallu attendre 2010 pour acquérir quelques stars comme Raymond Pettibon, Simon Starling, Harun Farocki ou Wang Du, dont les prix ne sont pas négligeables. *

LES PLUS GRANDS ENSEMBLES ACQUIS ENTRE 1998 ET 2010

433 œuvres de Chohreh Feyzjoui
> En 2002, l'État a sauvé le fonds d'atelier de l'artiste iranienne, dédiée en 1996. Sculptures, peintures, dessins et installations composent comme une ruine de boutique couverte de pigments charbonneux, en dépôt au Capc de Bordeaux.
193 œuvres de Jean Clareboudt
> Ce sculpteur décédé en 1997 a marqué les années 1980 de ses pièces composées de métal industriel

et de rebut. En 1999, l'État craque en vente publique (processus rarissime) sur des carnets de voyage et sculptures.
180 œuvres de Claude Closky
> En 2003, l'État acquiert quasiment toute sa production de multiples : 158 éditions, livres, cartons d'invitation, calendriers, numéro spécial de *Jahouse* mais aussi carnets de dessin. L'un des artistes français les mieux représentés.
150 œuvres de Paul-Armand Gette
> En 2002, le Fnac acquiert près

de 150 livres et feuilles d'étude du vieux monsieur amoureux de la nature et de ses nymphettes.
94 maquettes et dessins de Yona Friedman
> L'année 2007 fut marquée par l'achat de 65 maquettes et d'une trentaine de dessins de cet architecte aussi visionnaire qu'octogénaire.
76 œuvres de Hans-Peter Feldmann
> En 2002, près de 80 œuvres du prolifique Allemand sont acquises,

dont beaucoup de posters et quelques sculptures.
58 photographies de David Goldblatt
> Révélé à la Documenta de Kassel en 2002, ce passionnant photographe sud-africain est très bien représenté à travers plusieurs séries noir & blanc ou couleur, acquises en 2004.
58 photographies de William Klein
> Mieux vaut tard que jamais ? En 2004, à 76 ans, l'immense photographe entre dans les collectifs

Accrochages, décrochages
Super marché

Les jeunes artistes français à découvrir à la Fiac

Les foires constituent une bonne entrée en matière pour ceux qui redoutent de franchir la porte d'une galerie, ou dont l'enthousiasme a pu être touché par le snobisme et la rudesse de certains marchands. Dans ce supermarché de l'art où les ventes se font vite et bien, les jeunes artistes français peuvent aussi bien déambuler qu'acheter sans avoir l'impression de se faire forcer la main. Organisée du 20 au 23 octobre, la Foire internationale d'art contemporain (Fiac) permet de se frotter à la création internationale, mais aussi à des artistes français prometteurs. Même si les collectionneurs branchés tendent à penser que l'herbe est plus verte aux États-Unis, en Allemagne ou en Chine, la scène hexagonale offre une rare diversité à ne pas négliger.

Même si les collectionneurs branchés tendent à penser que l'herbe est plus verte aux États-Unis, en Allemagne ou en Chine, la scène hexagonale offre une rare diversité à ne pas négliger.

Duos
Celle-ci est notamment marquée par une proposition au jeu collectif et principalement au duo, à l'instar de Dewar et Gicquel ou Fabien Girard et Raphaël Siboni. À la Fiac, la galerie of Marseille organise un solo show d'un binôme marseillais, Christophe Berthoulet et Maria Pujas. Baptiste Rosbel belève, leur projet est teinté de poésie et d'utopie, mêlant de science-fiction mais aussi d'une certaine élégance. Au menu, des *Ballo de confiance* (15 000 euros), grandes sphères translucides dont l'air serait chimiquement chargé d'oxygène, une hormone favorisant la confiance en soi. Les duettistes aiment jouer sur la rime mais aussi nos peurs et nos désirs, puisqu'ils ont créé une *Plasticité sensorielle*, supposée dissiper une drogue somnifère. Allant, un subtil horizon est baptisé *l'avenir d'une longévité* (9 000 euros) dans l'illusion de remonter le temps. Même lorsque l'œuvre cherche à se libérer de ses orbes, temporels ou physiques, il est toutefois entravé par le ciel, comme le suggèrent deux formes métalliques glissantes, enlignées les unes dans les autres.

En ayant exclu un quota de bonnes galeries parisiennes, la Fiac n'offre toutefois pas une vision exhaustive de la scène française. Pour découvrir l'un des créateurs les plus prometteurs du paysage, Stéphane Thidet, il faudra sonner à la Fondation Sam Art Projects dans le XIV^e arrondissement

Un certain esprit dachampien hante beaucoup d'artistes, tel Mehdi Mercier, montré par la galerie berlinoise Mehdi Choukri. Cet artiste multi-cette, qui a bénéficié en 2008 d'une rétrospective au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, détourne le vocabulaire du design moderne et crée

du ready-made. Combinant des éléments dissonants, il joue sur les objets domestiques et l'abstraction. Pour la Fiac, il a créé un lit de repos au titre éloquent : *Last day bed* (20 000 euros). Un avant goût marmoréen de la sculpture... Lauréat du Prix Marcel Duchamp en 2010 et exposé jusqu'au 9 janvier au Centre Pompidou, Cyprien Gaillard connaît une carrière météorique. Coquibache de la scène internationale, il a séduit aussi bien François Pinault que Bernard Arnault. Présenté à la Fiac par la galerie Bugada & Gergnet, cet artiste se voit volontiers en archéologue. Son

Hors norme
La scène française ne se limite pas aux héritiers de Marcel Duchamp. La galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallis montrera à la Fiac des dessins de Gilles Barbier, un artiste dont l'œuvre cabalistique et complexe emprunte aussi bien à Alphonse Allais qu'à Raymond Roussel. À l'ère du numérique et de la vitesse, cet artiste à la virtuosité saisissante démontre en privilégiant la lenteur et la précision. Ses œuvres à tiroirs offrent autant d'énigmes à résoudre. À la Fiac, la galerie montrera trois dessins représentant des plans du Génie of



Stéphane Thidet, "Je n'attends pas", 2011. 8 écrans LCD diffusant 8 vidéos couleur en boucle. Édition de 3. Courtesy galerie Aline Vidal.

travail de reliquaire porte sur le recouvrement des ruines antiques et modernes, des paysages bientôt engloutis, des sites en transition. Son goût du

Life, une installation tentaculaire montrée l'été dernier dans l'exposition "Paris-Delhi-Bombay" au Centre Pompidou.

En ayant exclu un quota de bonnes galeries parisiennes, la Fiac n'offre toutefois pas une vision exhaustive de la scène française. Pour découvrir l'un des créateurs les plus prometteurs du paysage, Stéphane Thidet, il faudra sonner à la Fondation Sam Art Projects dans le XIV^e arrondissement. Occupant provisoirement les lieux du 20 au 23 octobre, la galerie Aline Vidal y présentera No (pour un titre) (5 000 euros), un attaché-cas susceptible d'être contrôlé à tout moment, aux frontières, ainsi qu'une vidéo sur huit écrans montrant une ampoule éclater comme sur un stand de tir. Avec une fausse légèreté, Thidet explore notre inconscient collectif. Il a ainsi réalisé un monticule de confettis noirs, comme les restes d'une fête macabre. Cette part sombre se retrouverait aussi dans une baraque encastrée dans le plancher, presque épisée. Un naufrage qui ne risque pas de gaspiller ou créer un achat par Sébastien Baxin, patron de Colony Capital Europe et Nathalie Vranken, numéro 2 du groupe Vranken-Permyer.

délibérément ne relève un rien d'un romantisme à la Chateaubriand, ni d'un fétichisme d'archéologie. Plutôt que de saisir ces formes déliquescents dans le marbre, il opte pour le polaroïd, un support qui s'efface lui-même au fil du temps.

Plus jouissif qu'angoissant

Anciennes pompes funéraires réhabilitées en 2008 en résidences d'artistes, le CENTQUATRE avait toujours gardé un parfum mortifère. Son immense nef traversée de courants d'air donnait aux visiteurs un sentiment flottant et réfrigérant. Anoré dans le XIX^e arrondissement, l'établissement peinait à rattraper les troupes. Depuis un an, il semble toutefois prendre un pli plus érigé. Pour preuve l'exposition "In Perception", conçue de manière ludique par l'artiste argentin Leandro Erlich. *Malin en diable*, celui-ci chamboule nos perceptions spatiales, détraque nos repères, nous donne volontiers la berline. Bien que basées sur une idée de trompe-l'œil, les deux installations présentées par Erlich ne relèvent pas de l'illusionnisme pur. À l'inverse des magiciens, ce créateur dévoile ses artifices. Ce qui compte pour le plasticien, ce n'est pas tant la promesse ou l'énigme que la participation du spectateur. Dans la première pièce, celui-ci est invité à se cou-

cher sur un plateau recouvert d'une bâche imprimée. En prenant place, il découvre un miroir en hauteur et réalise soudain qu'il est allongé sur la façade d'un immeuble haussmannien. Des balcons et linteaux en trois dimensions sur lesquels il peut s'agripper lui permettent de bouger sur la surface, comme s'il fabriquait de la varlope en plein Paris. Composée d'une enfilade de cabines d'essayage, la seconde installation n'est pas moins délicate. Invité à passer d'une cabine à une autre, le visiteur se surprend à ne plus voir son reflet, ignore s'il a affaire à un miroir ou à un vide. Bien que labyrinthique, l'œuvre est plus jouissive qu'angoissante.

L'exposition "In Perception", Leandro Erlich
Le CENTQUATRE, 5 rue Curial, 75002 Paris, www.104.fr
Jusqu'au 5 décembre



ROXANA AZIDE, éditorialiste

Fragile équilibre

Des loups dans les douves du château de Nantes, une cabane à l'intérieur de laquelle la pluie ne cesse jamais, un billard transformé en paysage montagneux... Détournant des éléments familiers, Stéphane Thidet en fait des objets à la fois étranges et dotés de sens, exprimant souvent une fragilité. Au Frac Basse-Normandie, deux vidéos nous ouvrent

un univers ludique qui s'étiole, tandis qu'une série photo montre des explosions de poussière. A côté, des sculptures en matériaux friables préservent un fragile équilibre, et une installation de cordes fait et défait ses nœuds, entre apesanteur et mécanisme. P. V.

Stéphane Thidet, Du vent, du 15 octobre au 30 décembre au Frac Basse-Normandie, Caen. www.frac-bn.org



Photo : Stéphane Thidet, 2011.

Pays de la Loire / Normandie / Bretagne

Corps identitaires

Le corps, le vêtement et leur position dans l'espace. Cette saison, la Passerelle dessine une cartographie artistique des notions d'identité, d'appartenance sociale, de revendication, de mémoire... Avec, pour commencer, les messages de Catherine Rannou (29/10), les figures humaines de Miriam Cahn (17/12), les Traces de Marie-Ange Guilleminot et Victor Alingiev (21/01) et les photographies de Lars Mathisen (18/11-28/01). **Transformations : corps, vêtements et**

espace, au centre d'art Passerelle, Brest. www.cac-passerelle.com

Face au réel

Toute la saison du TU-Nantes se frottera aux frontières du réel. Notons, cet automne, le regard de Sonia Chiambretto sur les « zones d'éducation prioritaire » (mise en scène de Benoît Bradel, 3-4/11), une création du collectif Extra Muros à partir de récits de salariés expatriés en Afrique (15-18/11), les Singularités bréviaires du GdRA (17-18/11), ou

encore la langue caustique de Falk Richter face à l'ultra-libéralisme (My Secret Garden, 1-2/12). A l'instar d'un colloque sur l'art et la culture à l'université (voir page 19), le TU-Nantes se proclame « zone d'activation créative ».

Le TU-Nantes. www.tunantes.fr

De rêve en rave

Conçu par l'équipe d'Arts Attack, le festival canennais Nördik Impakt s'est imposé comme l'un des principaux rendez-vous en matière de culture

électronique. Metronomy, Apparat, Stupeflip, Death in Vegas - qui sortent cet automne un nouvel album, après plusieurs années de silence - et Mondkopf figurent en haut d'une affiche qui n'oublie pas les amateurs de free-solo : la performance spéciale autour de We Had a Dream, documentaire consacré aux Heretiks, devrait en ravir plus d'un. **Nördik Impakt, du 4 au 8 octobre à Caen.** www.nordik.org

Tout se transforme Spécialiste tout à la fois

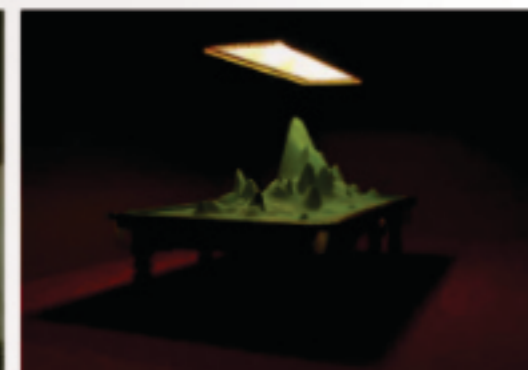
du rhombicuboctaèdre et du skateboard, Raphaël Zarka est connu pour ses œuvres aussi délinantes que documentées. Au Grand café, Le Tombeur d'Archimède interroge les formes minimalistes et constructivistes de la sculpture en puisant dans l'histoire des sciences et la peinture de la Renaissance. Preuve de la filiation : des reproductions 3D de détails des tableaux qui deviennent sculptures modernistes.

Raphaël Zarka, Le Tombeur d'Archimède, du 8 octobre au 31

décembre au Grand café, Saint-Nazaire. www.grandcafe-saintnazaire.fr

Pointe numérique

Cette année, le festival rennais (Elektronik), qui offre un ample panorama de la création numérique, met Mira Calix au premier plan. Accueillie en résidence, l'artiste multimédia anglaise va proposer plusieurs interventions sonores et/ou visuelles dans l'espace urbain. Pierre Bastien, le collectif Théâtre Electronique,



STEPHANE THIDET

DES « PIÈGES À L'ŒIL » QUI FONCTIONNENT
-TRAPS TO THE EYE- THAT WORK

Stéphane Thidet est un artiste qui crée des univers convoquant la fiction, des mises en scène jouant des moments filmiques trouvés dans la réalité. Combinant des techniques de fabrication, des dispositifs scéniques et cinématographiques, sa pratique est difficile à classer sous la forme d'un seul vocable. Vit à Paris et travaille à Aubervilliers. Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris et de Rouen.

Stéphane Thidet is an artist who creates worlds calling fiction, staged films replaying moments found in reality. Combining manufacturing techniques, devices and theatrical film, its practice is difficult to classify as a single term. Lives in Paris and works in Aubervilliers. A graduate of the École Nationale Supérieure des Beaux-Arts in Paris and Rouen.

Vit à la Galerie Alain Vidal
78, rue de Bennesse 75006 Paris
Tél : (33) 01 48 26 98 48
Email : galerie@alainvidal.com



www.alainvidal.com

A380

Programmes A380 également sur certains Boeing 777
A380 programs also on certain Boeing 777s

A380 Cette icône vous indique les programmes présents uniquement sur A380 et sur certains Boeing 777
This logo indicates the programs exclusive to A380 and to certain Boeing 777s



Cinéma / In-flight movies

Près de 20 films supplémentaires, soit environ 100 films disponibles (pages 6 à 12)
Nearly 20 additional movies, for approximately 100 available movies (pages 6 to 12)

Musique / Music

Près de 300 CD à découvrir sur l'A380 (pages 20 à 26)
Nearly 300 CDs to discover only on the A380 (pages 20 to 26)

Jeux / Games

19 nouveaux jeux, soit 26 jeux pour vous distraire (pages 18 et 19)
19 new games, or 26 games in all (pages 18 and 19)

La galerie / The gallery

La galerie est un espace de détente réservé aux clients La Première et Affaires, dédié à la culture, à l'art et à la découverte. Des expositions y sont présentées sur support vidéo, en partenariat avec de grandes institutions artistiques.

Ce mois-ci, nous proposons d'y découvrir une œuvre de Stéphane Thidet, artiste contemporain français travaillant sous diverses formes : vidéo, installations dans l'espace, sculpture, etc.... Dans la galerie de l'A380, il nous présente la dernière œuvre « Je n'existe pas » (2011), un triptyque vidéo inspiré d'un jeu d'adresse de fête foraine. Stéphane Thidet est représenté par la Galerie Aline Vidal à Paris.

The gallery is a special relaxation area dedicated to culture and arts exclusively reserved for La Première (First) and Business customers. Exhibitions are presented on video screens, in partnership with major art institutions.

This month, we are presenting videos by Stéphane Thidet, a contemporary French artist whose work takes various forms: video, installations in space, sculpture, etc. In the gallery, he is currently exhibiting "Je n'existe pas" (2011), a new video on three screens inspired by a fairground game. Stéphane Thidet is represented by the Aline Vidal Gallery in Paris.



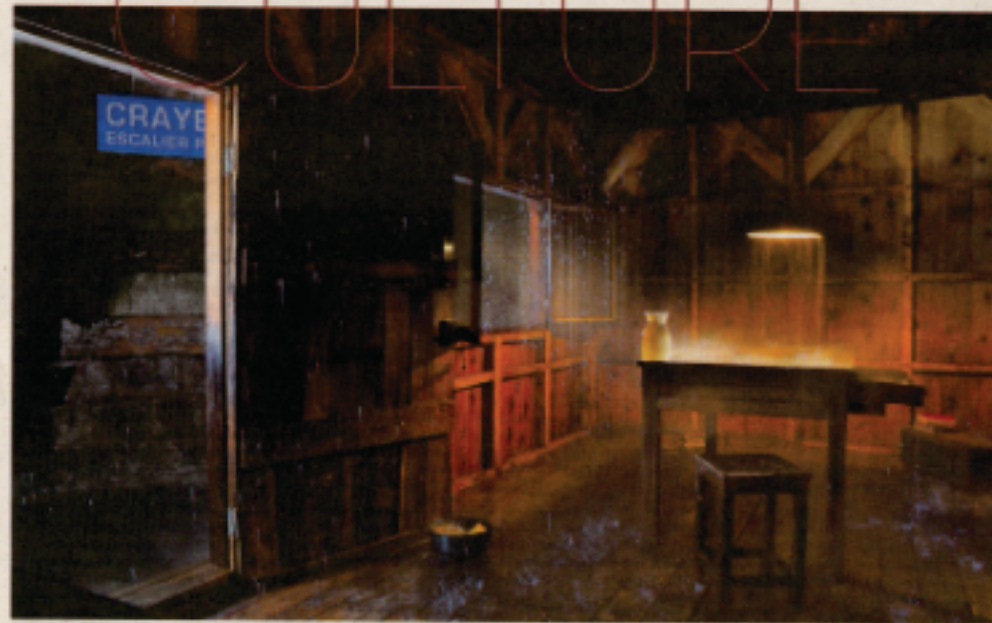
Galerie pour vidéaste

PLACE À L'ARTISTE Ce mois-ci, Air France propose aux clients La Première et Affaires voyageant à bord des A380 de découvrir un triptyque vidéo de Stéphane Thidet au sein de La Galerie, espace de détente dédié à la culture et à l'art. Cet artiste contemporain français donne à ses œuvres diverses formes (vidéo, installation, sculpture, etc.). Souvent liées à l'enfance ou au divertissement collectif populaire, celles-ci évoquent à la fois la perte de l'innocence et une forme de vulnérabilité. Dans La Galerie de l'A380, il offre aux voyageurs *Je n'existe pas* (2011), une création récente inspirée d'un jeu d'adresse de fête foraine. Cette œuvre est exposée jusqu'au 11 septembre au Centre d'art Bastille, à Grenoble.

Artist on board — This month, Air France offers La Première and Affaires passengers traveling aboard an A380 a video triptych by Stéphane Thidet, presented in La Galerie. Thidet is a multifaceted contemporary French artist who works in video and does installations and sculpture. His work is often inspired by childhood or popular entertainment, demonstrating a loss of innocence and a touch of vulnerability. His work in the A380 La Galerie lets travelers discover a new creation, inspired by a carnival game, *I Don't Exist* (2011). This work is currently on display at the Centre d'Art Bastille in Grenoble.

INFO Stéphane Thidet est représenté par la galerie Aline Vidal à Paris.
www.alinevidal.com





Refuge, 2007, de Stéphane Thidet. © G. O. C. L. P. H. E. U.

EXPOSITION Investis dans le mécénat, les propriétaires des caves Pommery proposent une huitième «Expérience», florilège de leur collection d'œuvres contemporaines.

L'art millésimé à Reims

NOS MEILLEURS SOUVENIRS
Caves du Domaine Pommery,
5, place du Général Gouraud,
Reims 512. Tous les jours de 10h à 18h.
Jeudis de 11h à 18h.
Rés. : 03 26 44 44 56.

La région de Reims est connue pour ses crayères et sur la pierre (1779) préfigure au mieux l'histoire des mines et de l'art. Depuis 2003, les propriétaires du Do-

maine Pommery vérifient la théorie catholique des climats en réalisant des expositions monumentales dans leurs caves de Champagne. Cette année, Paul-François et Nathalie Vranken célèbrent les 30 ans du Printemps de Septembre, un festival de création contemporaine né à Cahors et parti à Toulouse, dont ils ont été fondateurs. Pour cet anniversaire, ils ont réinstallé leurs plus belles découvertes dans les crayères, climats en pierre gallo-

romaines creusés à 30 mètres de profondeur. La huitième «Expérience Pommery» est une anthologie plus qu'une rétrospective. **Cabane idéale.** Les commissaires de l'exposition ont élu 31 artistes pour l'intensité de leur plaisir. Ils réalisent le fantasme de l'amateur d'art qui voudrait retenir ses œuvres préférées et revivre toujours le phénomène de leur rencontre. Ce n'est pas assez pour eux de con-

server leurs «Meilleurs Souvenirs», ils savent aussi de les transmettre. Pour gagner les galeries souterraines, il faut suivre l'écho d'une œuvre. Au pied d'un escalier percé où reposent 20 millions de bouteilles, Stéphane Thidet a construit son *Refuge* (2007). L'ar-

Paul-François et Nathalie Vranken ont réinstallé leurs découvertes dans les crayères du domaine.

tiste parvient à faire tomber le décalage dans une cabane en bois béante au fond des caves. Le visiteur observe l'eau s'écouler du plafond, perler sur le plancher. Cabot mouillé à chaque échelle s'autodétruit de jour en jour.

Dans un coin de lumière, Michel François semble avoir collecté des bulles de champagne pour habiller une plante succulente. Son *Cactus* (1998) onirique est recouvert de billes de polystyrène qui transforment l'agave en boule à facettes. Plus loin, Daniel Dewar et Gregory Gloguel aménagent le détail de poussière en zoo d'angle. Le tandem a modelé deux hippopotames dans une masse de kaolin qui semble être tombée du ciel. La pesanteur de cette installation est compensée par une série d'œuvres plus légères. Les commissaires ont disposé dans une allée plusieurs écrans en quinconce qui offrent une heureuse perspective.

On attendra le plan-séquence de Boris Achour sur un verre de lait qui déborde sans fin (*Un monde qui s'accroît à nos doigts*, 2010) et les portraits féminins de Roland Fischer. Ses modèles immergés dans l'eau d'une piscine font l'impression de brèves photographiques en lévitation entre les tables de rem-

ontage. **Anecdotes.** L'effluve éternelle le regard vers la crayère 17 où les frères Chappuis ont échafaudé une cathédrale, un gîte-diel des barbauds monté en quinze jours (*Discours plus ou moins*, 2007). On devine le soleil à travers la charpente, une étoile assemblée par l'Allemand Björn Dahlén dans la salle précédente. *Black Hole* (2005) est un amas d'objets diaphanes, un astre au point magnétique qui retient diques, chaînes et canalisés dans une explosion de miroirs. Assemblée comme un nid d'asticots, cette œuvre est à l'image d'un paroxysme qui détonne en silence. La position des machines, disséminées sous terre, gage enfin le cœur. Vincent Manger y expose un objet en bois de mille couleurs, sculpté d'avoir battu trop fort.

Reportage spécial à Reims
ALEXIS AKUBOWICZ

THÉÂTRE A Bagnolet, cinq comédiens distillent un autoportrait en forme de partition écrit par Alain Béhar.

La petite musique intérieure de «Mô»

MÔ (texte et jeu
d'**ALAIN BÉHAR**)
Echangeur de Bagnolet (93).
Lun, jeu, ven, sam 20h30.
dim 17h. Jusqu'au 11 février.
Rés. : 01 42 42 71 90.

Comment qualifier cela ? Puzzle sonore ? Kaleïdoscope ? Casse-tête (dans tous les sens du mot) ? *Mô*, spectacle d'Alain Béhar présenté à l'Echangeur de Bagnolet, est un objet théâtral particulièrement déroutant. Dans lequel cinq

comédiens se démultiplient durant quatre-vingt-dix minutes. On ne sait jamais s'ils parlent en direct ou si leurs voix sont enregistrées, et la même ambiguïté s'attache à leurs images diffusées sur des écrans vidéo. Aucun d'eux ne peut par ailleurs être qualifié de «personnage» : ils ne sont que les facettes d'une personnalité unique, un *Mô* (le «Mô» du titre), qui renvoie à Alain Béhar, auteur et metteur en scène.

Autoportrait livré sous la forme d'un mince brisé, son spectacle tient plus du concert de musique contemporaine que de la confession dramatique, avec un texte conçu comme une partition, une suite de brèves notations mélodiques qui vont rapidement au-delà de quelques syllabes. Et qui souvent découragent l'entendement. «Mô», explique Alain Béhar, ce serait comme s'il y avait une possibilité de rendre audible le son à l'intérieur de la tête de

quelqu'un. « Quelqu'un qui penserait à des tas de choses en même temps ? » « On s'écrit ou il est question qu'il aille, une décision à prendre, un *Ave* qu'il vient de lire, une marque entendue, toutes ces choses qui trahissent. » Une ambition folle en somme, trop sans doute, qui trouve ses limites tant dans le fond (le son à l'intérieur de la tête de *Mô* n'est pas forcément intéressant en soi) que sur la forme, implacablement répétitive. Entre l'imbitable et la grâce, le

spectacle oscille, et ne ressemble à rien de la millier, ce qui est déjà beaucoup. Béhar dit cela très bien aussi : « Il ne s'agit pas forcément pour le spectateur de reconnaître les voix. On prend des choses au passage, on en litise, on en oublie. Ça sonne comme un chant (...) qui n'est pas de à une compréhension globale, mais à la sensation que quelque chose file dans du sens sous-jacent en permanence, et possible beau à l'oreille. »

Avant de créer *Mô*, l'auteur-metteur en scène basé à Marseille a passé du temps dans un labo de recherches en neurosciences du CNRS, et organisé plusieurs «journées de travail». Le mot chercheur lui convient bien. Dimanche, à l'issue de la représentation, les spectateurs sont invités à rester dans la salle pour un débat ayant pour titre : « Quel avenir pour la réalité ? » Rien que cela.

RENÉ SOLIS



Vue d'installation au Casino Luxembourg. Laurent Perbos, *GolemBall*, 2010, balle de tennis, structure en métal, grillages plastique, javelots, granules de caoutchouc, courtesy l'artiste, photo : Jessica Theis - Blue Box Design.

Ceci n'est pas un Casino

Casino, Luxembourg (LUX).

Wer zuletzt lacht, lacht am Besten im Casino Luxembourg. Das Spiel ist nie pikanter, als dann, wenn es einen scharfen Beigeschmack hat. Sie werden sich davon überzeugen. Oder die Geschichte der Frustration, die das Verlangen schürt. Durch die unmöglichen Vorschläge, die sie dem Zuschauer macht, lädt die neue Ausstellung des Casinos Luxembourg uns dazu ein, unsere Anpassungsfähigkeit zu testen.

Das Gebäude, ein ehemaliges Kasino, das heute Kasino Luxembourg genannt wird, ist in der Tat das Forum für zeitgenössische Kunst der Stadt Luxembourg. Vom Kasino hat der Ort die traditionellen roten und leuchtenden Schilder der Spielstätten beibehalten und lässt angelegentlich seines fünfzehnten Geburtstags den Geist der Orte wieder aufleben. Spiel ja, aber nicht unbedingt dort, wo Sie damit rechnen. Das Kuratorium von Kevin Mühlen und Jo Kox lädt sechzehn internationale Künstler ein, denen es Spass macht Ihnen merkwürdige Avancen zu machen. Werden Sie in den Autoscooter von Pierre Ardouvin steigen ? Werden Sie verstehen auf welche Art und Weise Antoinette J. Citizen und Courtney Coombs immer gewinnen ? ... Oder werden Sie sich auf das Trampolin von Patrick Bérubé aus Quebec wagen ? Spielerische und verwirrende Werke, die die Spielregeln überschreiten, und deren besonderer Humor das Unerwartete vollbringt. Spielen Sie mit !

Rira bien qui rira le dernier au Casino Luxembourg.

Le jeu n'est jamais aussi piquant que lorsqu'il se mêle d'une pointe d'acidité, vous en conviendrez. Ou l'histoire de la frustration qui attise les désirs. Par les propositions impossibles qu'elle fait au spectateur, la nouvelle exposition du Casino Luxembourg nous invite à sonder notre propension à l'adaptation. S'il a jadis été un casino, le bâtiment appelé aujourd'hui Casino Luxembourg est bel et bien le Forum d'art contemporain de la ville de Luxembourg. Du casino, le lieu a gardé les enseignes rouges et lumineuses traditionnelles des plans de jeu et fait revivre l'esprit des lieux à l'occasion de son quinzième anniversaire.



Stéphane Thidet, *Sans être Je veux dire qu'il pourrait très bien théoriquement exister au milieu de cette table (...)*, 2008, bilard, planche, matériaux divers, 200 x 400 x 100 cm, courtesy l'artiste ; Patrick Bérubé, *Demi-mesure*, 2005, installation, trampoline, bois et lumineux, diamètre 370 cm, courtesy l'artiste.

Du jeu, oui, mais pas forcément là où vous l'attendez. Le commissariat de Kevin Mühlen et Jo Kox (respectivement Commissaire en chef et Directeur du Casino Luxembourg) convie seize artistes internationaux qui s'amuse beaucoup à vous faire de curieuses invitations.

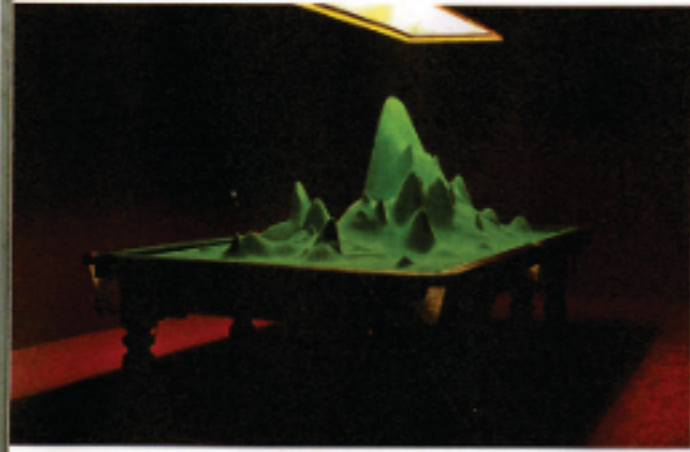
Monterez-vous dans l'auto-tamponneuse de Pierre Ardouvin ? Comprendrez-vous comment Antoinette J. Citizen et Courtney Coombs finissent elles toujours par gagner ? Et par gagner quoi, d'ailleurs ? ... Ou vous réquierez-vous sur le trampoline du québécois Patrick Bérubé ? Dans la désormais célèbre triangulation artiste-institution-visituer, le jeu apparaît à la fois comme le prétexte et le ciment d'une relation dont les enjeux nous prennent de court, nous visiteurs. Les plaisirs exponentiels qui nous sont offerts ont besoin de notre dotation pour accomplir leur dessin artistique. Notre épiphane ou humour décapé ? Vos sentiments spontanés vous répondront !

À partir de ces œuvres - plastiquement poétiques, parfois ; séduisantes, toujours - se dessine une exposition en forme de challenge qui fait naviguer son propos entre affrontement et complicité avec le visiteur. En un mot, des œuvres ludiques et déroutantes qui transgressent les règles du jeu et dont l'humour dingant accomplit l'inattendu. Faites vos jeux !

Maïjorée Deshayse

■ Ceci n'est pas un Casino, jusqu'au 5 septembre 2010, Casino Luxembourg, 47 rue Notre-Dame, Luxembourg, www.casino-luxembourg.lu

itinerary



Top left: Stéphane Thidet, *Sans titre* (Je veux dire qu'il pouvait très bien, théoriquement, exister au milieu de cette table), from "Ceci n'est pas un Casino." Left: Chakala Booker, *The Futility of Hope*. Above: Robert Rauschenberg, *Nir Throne Glut*.



equipment), she forms dynamic, evocative sculptures that fuse ecological concerns with questions about racial and economic differences, globalization, and power structures. "In and Out," her largest exhibition to date, pays particular attention to her complex fusions of surface/structure and mass/volume/void. Indoor and outdoor sculptures, drawings, and photographs demonstrate the range of her formal invention as it moves from rhythmic and lyrical modalities to powerful overtures of presence.

Tel: 781.259.8355
 Web site <www.decorova.org>

Guggenheim Bilbao
 Bilbao

Robert Rauschenberg
 Through September 12, 2010
 Always one to recycle the unlikely of objects, Rauschenberg constantly found new uses for rejectamenta. His final sculptural series (begun in the 1980s) reinvigorates metal detritus, giving salvaged items new forms and revelatory second lives. Inspired by a visit to a recession-devastated Houston during a glutted oil market, the Gluts take a direct approach to their materials: traffic signs, exhaust

pipes, radiator grills, and metal awnings assemble into humorous compositions in which the whole vastly exceeds the sum of its parts. This show features more than 40 examples of this little-known and politically sharp phase in a long and productive career. Asked to explain these works, Rauschenberg said, "Greed is rampant. I'm just exposing it, trying to wake people up. I want to present people with their ruins... the Gluts [are] souvenirs without nostalgia."

Tel: + 34 94 435 90 00
 Web site <www.guggenheim.org>

Hammer Museum
 Los Angeles

Diana Al-Hadid
 Through August 15, 2010
 Baroque and darkly evocative, Al-Hadid's fragmented architectural forms conjure forgotten civilizations and allude to cataclysmic acts of destruction. Constructed of materials as prosaic as cardboard, plywood, plaster, and resin, her towers, labyrinths, and pipe organs reveal an array of influences, both Eastern and Western—biblical and mythological narratives, Arabic oral traditions, Gothic architecture, and Islamic ornament. Metaphors of cross-cultural identity, these contemporary relics offer a vision of lost civility between traditions. Advances in physics and astronomy also fuel her imagination. Her new work for the Hammer, which draws

Casino Luxembourg
 Luxembourg
Ceci n'est pas un Casino
 Through September 5, 2010
 It's been 15 years since Casino Luxembourg's transformation into a contemporary art venue, but many visitors still find themselves disappointed when they discover the truth behind the name: "This isn't a casino." The current show adds to the confusion with a selection of new works that offer the enticing possibility of gaming, although it will frustrate those who hope to try their luck. The only stakes here are of the critical kind: double twists in both art and play that oppose free spirit with precise rules in order to generate meaning. Each of the 16 featured artists, including Marc Bijl, Anika Larsson, and Olaf Val, extend invita-

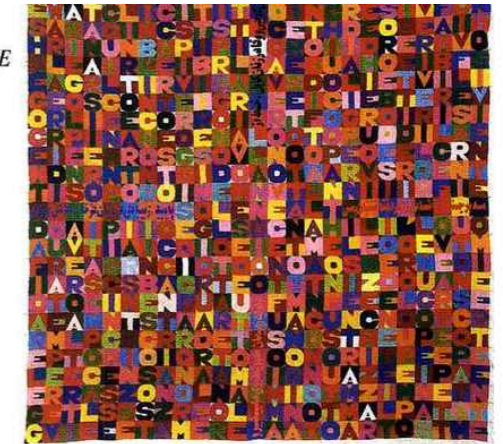
tions to entertainment—through video games, playgrounds, and carousels—but their games are impossible. Viewers become players in a kind of über-contest that toys with and denies indulgence.
 Tel: + 352 22 50 45
 Web site
 <www.casino-luxembourg.lu>

DeCordova Sculpture Park
 and Museum

Lincoln, Massachusetts
Chakala Booker
 Through August 29, 2010
 Since the early 1990s, Booker has worked almost exclusively with recycled rubber. Through a physically demanding process of twisting, slicing, and weaving found tires (primarily from bikes, cars, and farm

THIDET: COURTESY THE ARTIST AND GALERIE ALINE VIDAL; PHOTO: COURTESY THE ARTIST AND MUSEUMS OF MODERN ART; RAUSCHENBERG: COURTESY THE ARTIST AND MUSEUMS OF MODERN ART; BOOKER: COURTESY THE ARTIST AND GALERIE ALINE VIDAL; PHOTO: COURTESY THE ARTIST AND GALERIE ALINE VIDAL

RENDEZ-VOUS agenda FRANCE



Boetti inédit

PARIS Maître conceptuel de l'Arte Povera, Alighiero & Boetti s'est fait connaître avec les *Mappa*, planisphères figurant drapeaux et nations comme autant de visions géopolitiques du monde. La galerie Tornabuoni a retrouvé 5 *Mappa* inédites, effectuées par des brodeuses afghanes juste avant l'invasion russe de 1979. Alighiero & Boetti became known for their *Mappa* collection, large embroidered maps of the world. The Tornabuoni Art Gallery discovered five of these maps never before displayed, made by Afghan embroiders just before the Russian invasion in 1979.
ALIGHIERO & BOETTI (1940-1994) Jusqu'au 28.05.
 www.tornabuoniart.fr

Mémento

PARIS C'est pour traduire la dureté de l'existence que Quinn Jacobson ressuscite la technique oubliée du collodion. Grâce au long temps de pose, il explore le temps et la mémoire, revenant sur ses souvenirs d'enfance américaine et ses origines juives. In exploring memory, photographer Quinn Jacobson uses the wet plate collodion process, for years abandoned and forgotten—an apt metaphor in his eyes for those marginalized, abandoned and forgotten by the mainstream.
QUINN JACOBSON Jusqu'au 24.04.
 www.centre-iris.fr



Thidet sort de l'impasse

PARIS En confrontant l'homme aux loups lors d'Estuaire 2009, Stéphane Thidet renverse l'inconscient collectif. Infilant un coma dépassé aux objets qui nous entourent, il laisse une barque de bois couler dans un parquet ou fait surgir une montagne au centre d'un billard. Stéphane Thidet turned the collective unconscious on its head during the Estuaire 2009 festival. In "Impasse," at the Galerie Aline Vidal, he sinks a wooden canoe into the parquet floor surrounding it.
STEPHANE THIDET, IMPASSE Du 8.04 au 29.05. www.alinevidal.com



Casino Forum d'art contemporain

Les jeux sont faits?

L'institution d'art contemporain marque son 15^e anniversaire avec «Ceci n'est pas un Casino»

PAR MARI-CAURE BOLLAND

Quinze ans après la création du Casino Forum d'art contemporain, il était temps de mettre les points sur les i. Ceci n'est pas un Casino. Et pour consacrer les sculptures, un tandem inédit s'est mis au travail. D'un côté, le Nos, directeur administratif de l'institution depuis son début. De l'autre, Karin Hillier, jeune et dynamique artiste qui a succédé au charismatique Boris Langh en tant que directrice. Ensemble, ils ont choisi de consacrer l'œuvre à l'art contemporain. Une exposition positionnée précisément sur une ligne qui se situe entre le jeu et le sérieux. De quoi faire réfléchir sur le jeu et le sérieux sur ses propres pas. Des propositions étonnantes et ludiques.

Le premier constat qui s'impose en parcourant l'exposition est que celle-ci ne joue pas l'ambivalence. Seuls les artistes ont été invités pour ce projet collectif, et le plus grand d'entre eux ne présente qu'une œuvre. Conscients des restrictions budgétaires ou strictes de choix artistiques? Toujours est-il que ce relatif dévouement montre une confiance dans le jeu. Une première manière peut-être d'affirmer que «Ceci n'est pas un Casino».

Un deuxième tour de piste et l'on se rend à l'évidence: c'est aussi un réajustement de programmation d'artistes que nous proposons les curateurs Silvia Mathis l'avait annoncé lors de sa nomination comme directrice artistique. Et de fait, il s'agit pour la première exposition qu'il signe dans sa nouvelle fonction. Particulièrement au-

jourd'hui des artistes présents ici s'avait espéré jusqu'au Casino. Et lorsque l'on se penche sur le guide des jeux (ici) de l'exposition, on constate qu'il s'agit de l'œuvre de Pierre Andouin (1951) et de Bettina G. Les Monts (1990), tous deux nés au tournant des années 1950 jusqu'en 1962 (pour le plus jeune, l'Autrichienne Annette J. Chiron). Au-delà de la nouveauté des noms, c'est aussi à l'évidence que de nouveaux horizons culturels que nous ouvrons.

Super Mario Bros

La proposition d'Annette J. Chiron est à cet égard exemplaire. Dans une salle de jeu de hasard, elle nous propose de découvrir en 3D un paysage qui doit servir d'un jeu mythique pour elle (qu'elle a déjà créé trois ans après sa naissance, en 1983) «Super Mario Bros». Le personnage principal n'est pas visible, incarnant le visiteur à endosser lui-même ce rôle.

À côté, un autre artiste s'inspire de l'univers des jeux vidéo, particulièrement chez les jeux de stratégie. Walter Langhaus (1957) travaille sur un autre jeu vidéo de type «go»-«chess» qui offre au joueur la sensation d'être lui-même le principal protagoniste de l'action en cours. Ici, c'est un ordinateur qui est au commandes et qui interagit avec les images projetées sur un écran, dans un processus d'itération stratégique. Pour Langhaus, la machine ne peut encore remplacer l'humain.

À la fin du parcours, on découvre encore un monumental jeu de stratégie (Jacob Dukigian), une œuvre pleine d'auto-temporalité (Pierre Andouin), un carton



Stéphane Thidet, «Sans être de vous dire qu'il pourrait être dans, théoriquement, entrer au niveau de cette table...», 2008. Billard, plateau en métal et bois, 200 x 400 x 180 cm. Courtesy de l'artiste / Galerie Aline Vidal, Paris

Stéphane Thidet, «Sans être de vous dire qu'il pourrait être dans, théoriquement, entrer au niveau de cette table...», 2008. Billard, plateau en métal et bois, 200 x 400 x 180 cm. Courtesy de l'artiste / Galerie Aline Vidal, Paris

passant au «Billard Hoops» (Robert Burt), un jeu vidéo créé dans un espace sans hauteur de plafond (Patrick Brevil), un jeu sorti d'un terrain de tennis Laurent Perbos au musée de spectacle (Boris Langhaus) et enfin le jeu vidéo de type «go»-«chess» qui offre au joueur la sensation d'être lui-même le principal protagoniste de l'action en cours. Ici, c'est un ordinateur qui est au commandes et qui interagit avec les images projetées sur un écran, dans un processus d'itération stratégique. Pour Langhaus, la machine ne peut encore remplacer l'humain.

À la fin du parcours, on découvre encore un monumental jeu de stratégie (Jacob Dukigian), une œuvre pleine d'auto-temporalité (Pierre Andouin), un carton

Regard rétrospectif

Un catalogue se penche sur le rôle du Casino

15^e anniversaire de l'ouverture du Casino Forum d'art contemporain, les responsables de l'œuvre ont pu profiter de la réalisation d'un catalogue pour un regard à la fois historique, artistique et sociologique sur l'institution. Après l'introduction écrite par Karin Hillier et le Nos, ce livre débouche sur l'exposition et collaboratrice de Luxembourg Wort, Marc Joch, qui vient d'être nommé directeur de la ville de Luxembourg pour comprendre l'histoire du bâtiment des forges du projet, en 2008.

C'est le directeur du MHA et président du conseil d'administration de l'art contemporain, Paul Kierps, apporte son témoignage sur l'histoire de l'institution en 1995, évoquant et rétrospectif. Le catalogue d'art contemporain revient pour se pencher sur les dix ans de l'ouverture au Casino. Paul Kierps décrit son rôle et le rôle de la ville de Luxembourg dans le projet de l'art contemporain.



Le premier projet commun pour Karin Hillier et le Nos.



Stéphane Thidet, «Sans être de vous dire qu'il pourrait être dans, théoriquement, entrer au niveau de cette table...», 2008. Billard, plateau en métal et bois, 200 x 400 x 180 cm. Courtesy de l'artiste / Galerie Aline Vidal, Paris

Ceci n'est pas un casino

Ceci n'est pas un casino est un clin d'œil humoristique à tous les touristes poussant la porte du Forum d'art contemporain pour... y jouer aux machines à sous. Les visiteurs ne seront pas en reste puisqu'à défaut de jouer, ils auront la possibilité de découvrir des œuvres sur le thème du jeu, certaines d'entre elles étant véritablement des jeux. Jeux vidéo, manège, jouets, terrain de jeu... beugleront les pistes car bien que réels, ces univers ludiques sont inaccessibles. En d'autres mots, la frustration de jouer est écoeuvante et bien présente! Divers

ambiguïté tels Pierre Andouin, Annette J. Chiron, Karin Hillier, Paul Kierps, Laurent Perbos, etc. Parallèlement à la mise en abîme du Casino, un catalogue viendra remettre les pendules à l'heure au travers de textes sérieux et documentés sur l'histoire du bâtiment et le forum d'art contemporain. C'en est fini de jouer! (sm)

Casino Luxembourg, Forum d'art contemporain, 41 rue Notre-Dame, Luxembourg LUXEMBOURG. www.casino-luxembourg.lu, du 01-05 au 31-05-2010



ABRÉLL'10

CITY AGENDA LUXEMBOURG

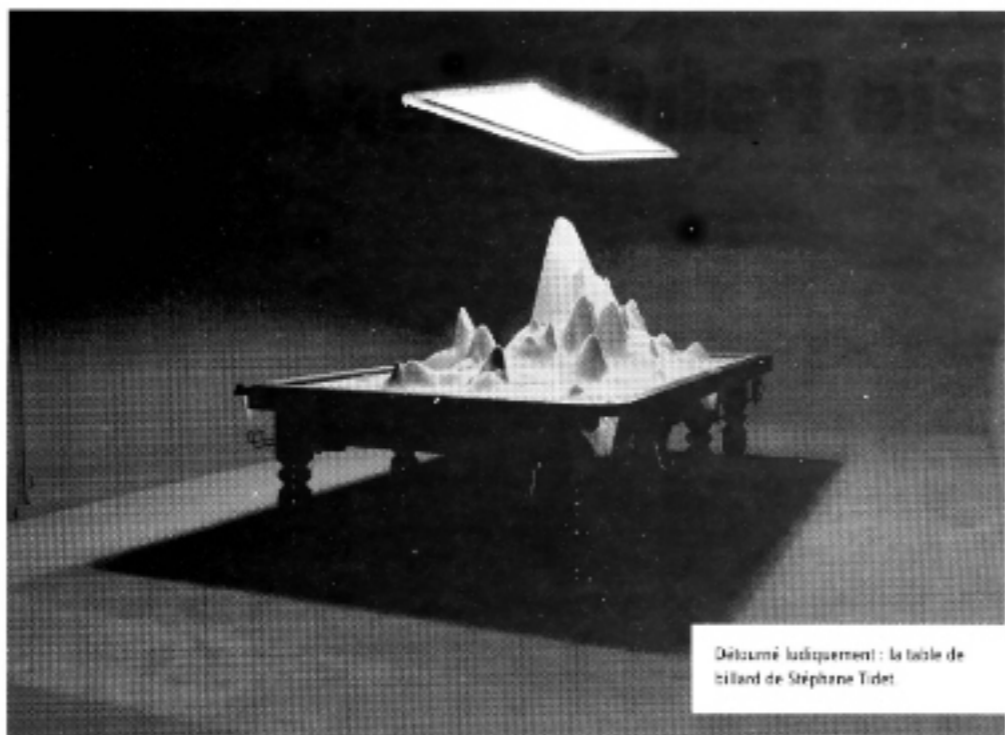


EXPOSITIONS

«Ceci n'est pas un Casino» - 15^e ANNIVERSAIRE - CASINO LUXEMBOURG - FORUM D'ART CONTEMPORAIN

«Ceci n'est pas un Casino» - 15^e ANNIVERSAIRE - CASINO LUXEMBOURG - FORUM D'ART CONTEMPORAIN

THÉÂTRE	MUSIQUE CLASSIQUE	DANSE OPÉRA	MUSIQUES ACTUELLES	ÉVÉNEMENTS	JOURNÉ PUBLIQUE	CINÉMATHEQUE	CONFÉRENCES
<p>MAURICE</p> <p>17.05.2010</p> <p>19.05.2010</p>	<p>ARISTIDE BURNI</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>ABRAM KHAN</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>ARTICONS</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>EMANON</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>PROJET D</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>WISDOM DU CHINOIS</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>	<p>MARKS LITTÉRAIRES</p> <p>01.05.2010</p> <p>17.05.2010</p>



Détourné ludiquement : la table de billard de Stéphane Thidet.

PHOTO: GREGORIE BASTIEN/ONLINE

liennes a détourné dans la meilleure tradition situationniste un jeu vidéo ultra-connu par la génération des plus de trente ans : Mortal Kombat. Jetés dans le viseur des associations parentales pour sa grande brutalité - c'était un des premiers jeux à montrer du sang pixelisé lors des coups assésés aux adversaires - il est devenu de nos jours un grand classique des jeux d'arcade. Mais la madeleine proustienne et digitale proposée ici diffère un peu de l'original. Si le début du jeu est le même - avec choix des joueurs et choix des décors - le match à mort des deux joueurs est un peu brut. Car dès l'injonction « Fight » qui invite à commencer, les deux figures tombent raides mortes et une voix proclame « Citizen Coombe Wins ! ». Par ce petit détournement, ils mettent en avant l'absurde de ces jeux qui de toute façon se terminent avec la victoire de l'ordinateur. Autre travail sur les jeux vidéos et disposé dans la même salle : « Street Fighters » d'Hermine Boungardier. Une série de dix portraits de joueurs dans des salles d'arcade. Leurs visages en sueur, leurs yeux vides et leurs traits tirés donnent une impression de l'investissement absolu des joueurs, obsessifs ou non, et une démonstration du pouvoir magnétique des pratiques ludiques.

Autre obsédé de la manette, le Néerlandais Walter Langelaar avec son installation « nOto ». Ici, la ma-

nette est aux commandes dans le premier sens du terme, vu qu'elle bouge d'elle-même et donne l'impression que le jeu - projeté sur un écran - se joue de manière autonome. Pourtant, le type de jeu est différent, vu que Langelaar s'intéresse davantage à la mécanique de l'« ego shooter » où le joueur se trimballe seul dans un monde virtuel et doit faire usage des jeux d'arcade. Mais la madeleine proustienne et digitale proposée ici diffère un peu de l'original. Si le début du jeu est le même - avec choix des joueurs et choix des décors - le match à mort des deux joueurs est un peu brut. Car dès l'injonction « Fight » qui invite à commencer, les deux figures tombent raides mortes et une voix proclame « Citizen Coombe Wins ! ». Par ce petit détournement, ils mettent en avant l'absurde de ces jeux qui de toute façon se terminent avec la victoire de l'ordinateur. Autre travail sur les jeux vidéos et disposé dans la même salle : « Street Fighters » d'Hermine Boungardier. Une série de dix portraits de joueurs dans des salles d'arcade. Leurs visages en sueur, leurs yeux vides et leurs traits tirés donnent une impression de l'investissement absolu des joueurs, obsessifs ou non, et une démonstration du pouvoir magnétique des pratiques ludiques.

Autre installation ironique, voire vraiment ludique, « Landscape » d'Antoinette I. Citizen déjà mentionnée. Ici, c'est carrément le rêve de toute une génération qui devient réalité. La pièce est décorée d'objets tirés directement des jeux vidéos Super

Mario, avec lesquels la firme Nintendo a conquis les chambres d'enfants partout dans le monde. Qui n'a jamais rêvé de se promener un jour dans Marioland ? C'est surtout en intégrant - en dimensions réelles - les fameuses caisses frappées du point d'interrogation qu'elle parait l'illusion. Pourtant, « Landscape » est loin d'être une oeuvre essentiellement positive. Une fois entré dans la pièce, le visiteur a aussi une impression de claustrophobie qui peut vite devenir gênante.

Tandis que les salles du rez-de-chaussée du Casino sont dédiées aux jeux ludiques, celles du premier étage se consacrent plus au jeu sous l'angle sportif. C'est l'installation « Golemball » du Français Laurent Perbos qui ouvre le bal. Une sculpture géante faite de balles de tennis transparentes de javalots fait allusion à la dimension de combat inhérente à toute pratique sportive. Le golem, ce monstre fait de glaise et sorti tout droit de l'univers fantastique juif est ici l'incarnation du combattant tout autant qu'il rappelle une figure de l'imagerie chrétienne : le martyr Saint Sébastien transpercé de flèches.

Autre pièce qui relie la violence et le sport : « Afters » du Néerlandais Marc Blij. Ici, c'est le terrain de basket en tant que symbole d'une certaine urbanité pauvre mais fière qui est signifié. Cette image du terrain coïncide entre deux barres d'HLM qui

est la seule distraction et la seule ambition des jeunes de ces quartiers a tellement été médiatisée que sa signification en tant que telle s'est depuis longtemps érodée. En effet, le terrain de Blij est cloisonné par des grillages et les marques au sol remplacés par des tubes en néons. L'atmosphère glauque - encore renforcée par des barbelés et des détritus par terre - est celle d'un symbole de fin de vie et marque aussi le contraste avec le travail de la Luxembourgeoise Letizia Romanini. Son installation « Sans titre » se compose d'un anneau de basket et d'un filet, avec la seule différence que celui-ci est en laque et semble interminable - une subtile allusion au fait que le monde ludique se définit par lui-même comme inépuisable avec comme seule limite l'homme.

Sans vouloir aller plus loin dans les détails - il resterait encore nombre d'oeuvres à présenter - on peut retenir deux choses : ou bien le monde ludique manque de profondeur ou l'exposition n'en tient pas assez compte. Car même si certaines oeuvres sont amusantes, le spectateur ressort du Casino en restant sur sa faim.

Au Casino-Forum d'art contemporain jusqu'au 5 septembre.

VU & REVU

LA RÉDACTION REVIENT SUR LES EXPOSITIONS

«Nos meilleurs souvenirs – Expérience Pommery # 8»
Domaine Pommery
Champagne!

20 printemps, ça se fête! Avec du brut, si possible. Longtemps mécènes de la manifestation le Printemps de septembre, à Cahors puis à Toulouse, Paul-François et Nathalie Vranken ont décidé d'ouvrir les portes du domaine Pommery comme on ouvre un album souvenir. Une trentaine d'œuvres, leur «best of» de ces deux décennies, ont été réinstallées dans le dédale sombre et humide des caves. Un pari osé que celui de ressusciter des pièces dans un lieu pour lequel elles n'étaient pas pensées. Pourtant le spectacle fonctionne. On s'émerveille devant la maison pluvieuse de Stéphane Thidet, on reste hypnotisé devant la valse des bougies de Miguel Angel Ries et on se laisse emporter par le tourbillon du manège camavalesque de Stephen Wilks. Pas de nostalgie pour autant, les Printemps ont encore de beaux jours devant eux. Vingt ans, le bel âge... **Florelle Guillaume**

➤ Jusqu'au 31 mars
5, place Général Gouraud - 51100 Reims
03 26 61 62 56 - www.pommery.com

LEANDRO ERLICH *Eau molle*, 2003

«L'art hollandais»
Saints dessins

On peut légitimement éprouver un fond d'agacement à visiter une exposition qui relève d'un souci exclusivement patrimonial et aut centré: valoriser, dans le cadre du musée de Condé les collections du dit musée, et, qui plus est, celles de l'art hollandais relativement réduites (seulement 16 peintures!).... Cependant, une fois cette réserve énoncée, reconnaissons que cette initiative fourmille de petits événements très excitants: la redécouverte, avec l'appui d'une scénographie impeccable et dans une version

Musée Condé de Chantilly

Biennale de Gwangju
L'événement

Les polarités ont changé, le globe. Fondée en 1995 à la mémoire de la biennale de Gwangju en Corée la Documenta de l'Asie. Une ambition dernière édition «10000 vies» maîtrisée par le jeune curateur du Musée Massimo Gioni. Au-delà d'un statut des images, Gioni fait tout du goût, des tendances de l'art du marché mondial. Dans un sa-

http://www.artclair.com/jda/archives/docs_article/65809/action-d

es plus visités - eBay Macnbits PagesJaunes iGoogle Mappy Stéphane Thidet Orange Société Générale S

stéphane thidet - Recherche ... Action discrète - Le Journal ... Puissance - Magazines LeKio

artclair.com
Mercredi 28 avril 2010

Le Journal des Arts **L'œil** ÉVÉNEMENTS LIEUX ARTISTES MARCHÉ DE L'ART

Accueil > Le Journal des Arts > Archives > Action discrète

Engagement Action discrète

Le Journal des Arts - n° 305 - 12 juin 2009

Installé dans l'ancien siège de la Banque de France à Béthunes, le centre d'art Lab-Labanque accueille les œuvres in situ de quatre jeunes artistes.

BETHUNE - Les caméras de surveillance usent de l'intimidation tandis que le fronton de l'immeuble XIXe arbore fièrement le nom de « Banque de France ». Seul l'étendard laissé nu pourrait trahir en façade le secret de cette singulière reconversion. Derrière le miroir s'ouvre un territoire fictionnel, un envers du décor où le temps de la rentabilité économique a fait place au sursis accordé par l'art. L'art in situ élabore ici une nouvelle approche et joue la percée stratégique d'un lieu envahi d'absence.

En 2006, la succursale de la Banque de France fermait ses portes et vendait ses locaux à la Ville de Béthune (Pas-de-Calais), qui en fit un lieu de production et de diffusion pour l'art contemporain. Sous la direction de Philippe Massardier, le Lab-Labanque voit le jour en 2007 avec un premier parti pris : « ne toucher à rien ». Passé le grand paillason, les semelles crissent sur les dalles d'un carrelage ciré jusqu'aux guichets de marbre surplombés de blocs de néons dont la lumière froide se perd dans les reliefs d'un crépi rose saumon. De la salle des coffres aux étages d'habitation du directeur, le passage du temps se lit comme sur une coupe stratigraphique, lorsque à l'intérieur bourgeois se superpose le décorum eighties du rez-de-chaussée. À l'image de ce poster qui offre toute l'année une vue imprenable sur une forêt en automne, l'endroit conserve jalousement des fantaisies ornementales d'une désuétude charmante. Bravant l'interdit dans l'excitation enfantine d'un faux cambrioleur, Stéphane Thidet invite à franchir le comptoir pour se recueillir dans ce temple abandonné du culte. Sur l'horloge située au-dessus de la chambre forte, le temps s'est figé comme après une déflagration, laissant décrochés les plafonniers qui proposent une relecture de la sculpture minimale au néon (Sans titre [Crépuscule]). Plus loin, l'artiste rejoue Sans titre (le terril). Le tumultus de confettis noirs mime un paysage minier en friche tout en annonçant un nouveau brasier. Sur les cendres d'un âge d'or - et de billets de banque - la fête est-elle finie ou ne fait-elle que commencer ? Interrogeant l'humour de cette « époque charnière », l'artiste met littéralement le sens de ce dernier terme à l'épreuve en programmant toutes les quatre minutes un claquement de portes et de placards. Réminiscence fantomatique de l'aliénation par le travail, cette violente symphonie retentit dans l'espace vacant comme un ultime cri de révolte.

terminé

Le Monde
Dimanche 2 - Lundi 3 mai 2010

Lever de rideau « Les Désaxés », film maudit qui sonne le glas du Far West

Reprise, à Paris, du film de John Huston, témoignage du crépuscule du classicisme hollywoodien et des valeurs pionnières des États-Unis

Galleries
« Un lotus dans la boue »
Galerie Vallois
Honneur aux enfants d'Astroboy et de la guerre nucléaire : six auteurs de mangas sont présentés à la galerie Vallois, à travers une belle série de planches originales. A mille lieues du Kaikai Kiki, mignon inoffensif qu'exporte à l'international un artiste comme Tadashi Murakami, certaines de leurs images portent toutes les angoisses de la société nipponne. D'aventures de gamins en audacieuses pilosités, ces bandes dessinées si typiquement japonaises témoignent surtout d'une époustouflante inventivité graphique. Notamment chez l'un des maîtres du genre, Suehiro Maruo. Explosantes fixes, renouvelées à chaque image, ses compositions finement gravées à l'encre noire héritent leur efficacité de l'art de l'estampe, mais en lui donnant un visage éminemment contemporain. A moins de 2 000 euros la pièce, il est encore de belles affaires à faire dans le domaine de plus en plus prisé de la BD. ■

Emmanuelle Lequeux
« Un lotus dans la boue », galerie Vallois, 36, rue de Seine, Paris 6^e. M^o Odéon. Tél. : 01-46-34-61-07. Du lundi au samedi, de 10h30 à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 22 mai. Site Internet : Galerie-vallois.com

Stéphane Thidet

Galerie Aline Vidal
Partout, la ruine menace : l'univers du Français Stéphane Thidet, l'un des beaux espoirs de sa génération de trentenaires, est tout en naufrage et épuisement. Une barque de bois se noie dans le parquet, s'y fonde et enfonce comme si elle allait bientôt disparaître. Une planche de compensé poncée laisse apparaître les cercles et nuances de ses différentes strates : une cartographie verticale où quelques trous forment comme des lacs. Un livre fermé offre quelques-uns de ses secrets intérieurs grâce au travail de sape d'une goutte d'eau, qui lacère le papier. Ces ruines modernes sont bercées du bruissement lancinant d'un micro en balancier qui fait des ronds en frottant le sol : comme un vent qui se promet de tout éroder, très doucement. ■ E. L.

Galerie Aline Vidal, 70, rue Bonaparte, Paris 6^e. M^o Mabilon. Du mardi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 29 mai. Tél. : 01-43-26-08-68. Site Internet : Alinevidal.com

Pendant qu'Arthur Miller s'entretient avec Eli Wallach, Marilyn semble ailleurs. EYE/ARNOLD/MAGNUM

Même au royaume du rétro, les cauchemars ont la vie dure. Quelques-uns d'entre eux tissent la légende noire d'Hollywood. *Les Désaxés* (*The Misfits*), réalisé en 1961 par John Huston, est l'un des films maudits les plus célèbres. Deux ans après *Rio Bravo*, d'Howard Hawks, considéré comme le chant du cygne du western classique, Huston filme dans *Les Désaxés* son enterrement en grande pompe et, avec lui, l'entrée de l'Amérique - et donc d'Hollywood - dans une nouvelle ère.

L'histoire, située dans les environs de Reno, au Nevada, est celle d'une jeune femme paumée qui vient de divorcer, et qui va suivre au hasard d'une rencontre deux hommes aussi abîmés qu'elle, un ex-pilote de l'armée de l'air qui a perdu sa femme et un vieux cowboy solitaire qui a raté sa vie. En route, ils rencontrent un quatrième larron, jeune orphelin à moitié fou, et s'en vont chasser ensemble les quelques derniers mustangs sauvages dans le désert racorni du Grand Ouest.

Sur le papier, le projet est farfelu. À la réalisation, John Huston, l'un des gloires d'Hollywood. Au scénario : Arthur Miller, dramaturge renommé. Et comme acteurs, trois stars : Clark Gable, Marilyn Monroe et Montgomery Clift. À la production : United Artists, le studio des créateurs indépendants. En réalité, mais sans doute est-il plus facile d'écrire cela a posteriori, tous les facteurs sont réunis pour faire de cette aventure une épopée tragique. Elle le sera de bout en bout.

Dépression sévère
Le ver était, dès le départ, dans le fruit. Arthur Miller, qui est alors marié à Marilyn Monroe, conçoit d'abord l'idée du film pour offrir à sa femme, qui souffre de son statut de sex-symbol, un grand rôle dramatique. Mais son scénario est aussi une dangereuse mise en abyme de la fragilité de l'actrice et des difficultés que traverse le couple. À cette époque, Marilyn Monroe

manière dont le destin tragique des personnages recoupe celui des acteurs qui les incarnent, accusant ainsi la précarité et la vanité du star-system hollywoodien.

Crise cardiaque
Le désastre commence dès le tournage Marilyn Monroe, en pleine dépression, s'absente régulièrement et interpose entre ses partenaires et elle la présence de sa coach, Paula Strasberg. Huston est furieux, Gable enrage, d'autant plus que les conditions de tournage nécessitent une endurance physique qui lui fait désormais défaut.

L'actrice finit par tomber malade et par se faire interner dans une clinique de Los Angeles, et Huston mettra trois mois à tourner son film quand le plan de travail en prévoyait moitié moins. Perte de temps, perte d'argent, tensions internes : tout le monde sort laminé de l'aventure, qui se termine le 4 novembre 1960.

Mais la malédiction qui la poursuit frappe encore. Le film est d'abord un échec public et criti-

EXPOS CETTE SEMAINE

vernissages

LES RENCONTRES D'ARLES À partir du 7 juillet



Pas de crise de la quarantaine pour les Rencontres d'Arles, fondées en 1969. Cette année, c'est Nan Goldin qui est à l'honneur et qui invite à son tour une ribambelle de photographes amis (Annelies Striba, David Armstrong, Jean-Christian Bourcart, Antoine d'Agata ou

JH Engström). Sans compter les expos consacrées à Willy Ronis, Martin Parr, Brian Griffin ou Duane Michals.

Jusqu'au 13 septembre, www.rencontres-arles.com

NÉ DANS LA RUE, GRAFFITI À partir du 7 juillet à Paris



Comment rendre compte d'un phénomène mondialisé, par définition inclassable, né dans les rues de New York dans les années 70 ? C'est le pari qu'entend relever la Fondation Cartier avec cette exposition ambitieuse sur le graffiti et le street art. À la Fondation Cartier, 261, bd Raspail, Paris XIV^e. Tél. 01 42 38 56 50. www.fondationcartier.com

ANSELM KIEFER Du 7 au 14 juillet

Anselm Kiefer investit l'Opéra Bastille. Pour fêter les 20 ans de l'opéra, l'artiste allemand a créé une œuvre inédite et totale, *Am Anfang* (Au commencement). Où le chaos devient sublime. À l'Opéra Bastille, Paris XIV^e, www.operaparis.fr

RONI HORN Jusqu'au 4 octobre à Avignon



Avec plus de cent vingt œuvres, l'artiste américaine Roni Horn fait son show tout l'été à la Collection Lambert en Avignon. L'occasion de revoir ses

portraits d'Isabelle Huppert ou ses dessins et sculptures minimales et monumentales à la fois. À la Collection Lambert, 5, rue Violette, tél. 04 90 36 56 20. www.collectionlambert.com



NANTES Des loups dans la ville

UN ÉTÉ EN PLEIN AIR (1) Durant tout l'été, focus sur l'art qui sort des musées et investit le paysage. Première étape : à Nantes, une meute de loups lâchée par l'artiste Stéphane Thidet.

ils gambadent autour du château de manière plutôt débonnaire. S'éloignent très peu les uns des autres, jouent, paraissent, arpentent leur nouveau territoire la langue pendante, œil torve. Les loups sont dans la ville, ou plutôt dans les larges douves du château des ducs de Bretagne, à Nantes, pendant la durée d'Estuaire, manifestation artistico-festive, déployant les œuvres dans l'espace public. Or la proposition de Stéphane Thidet a beau avoir lieu à ciel ouvert, elle revient à fermer une zone au public, qui s'attendant tout autour des douves, en surplomb, n'y a plus accès. "La foule fait partie du dispositif : le premier cercle autour du château occupé par les loups repousse un peu plus loin le deuxième cercle des spectateurs. Et ce jeu de cercles centrifuges est à l'image de la structure des villes, qui repose sur un système d'exclusion : un cercle de population en rejette un autre un peu plus loin, et ainsi de suite, du centre à la périphérie." À l'œuvre aussi, un processus de dégradation : les plates-bandes en

contrebans ne sont plus entretenues, livrées aux herbes folles autant qu'aux loups. Le loup : tout un cheptel d'histoires de férocité, de sauvagerie, de transformisme à mixité pile. Du loup-garou à la Mère-Grand, l'animal, ou sa représentation mythologique, perce sous la peau de l'homme et jusque sous les draps d'une vieille dame. À Nantes, les loups zyeuvent d'ailleurs de manière louche cette autre meute qui les épie. Le dispositif recrée un effet miroir, et se souvient par là que les points communs entre la société des loups et celles des hommes n'ont jamais échappé aux spécialistes, jusqu'à l'existence dans une meute du souffre-douleur officiel.

Stéphane Thidet rappelle que "le loup était au Moyen Âge l'allié du pouvoir pour envoyer dans les provinces de petites armées, qui tout en le chassant, chassaient aussi les esprits rebelles". C'est d'ailleurs autant l'histoire de la Bête du Gévaudan que celle de la politique sécuritaire : faire diversion en prétextant que des groupes autonomes terrorisent les populations. Outre les contes à dormir debout et leur interprétation psychanalytique, le loup occupe une bonne place dans l'art contemporain. A commencer par cette vidéo *Desportans*, où un loup, l'air de ne pas y toucher, guette la biche apeurée que l'artiste Mircea Cantor a placée à ses côtés, à portée de griffes, dans la cage d'un white cube. Mais dès qu'un loup débarrasse dans la bergerie blanche de l'art contemporain, c'est à un coyote que l'on pense : celui avec lequel

Beuys partageait l'espace d'une galerie new-yorkaise, pendant trois jours, pour sa fameuse action *I Like America and America Likes Me*, en 1974. Symboliquement blessé par l'écart creusé entre l'homme occidental et la nature, Beuys s'y chargeait des vertus primitives de l'animal sauvage, avant de repartir en ambulance pour l'aéroport. Avec Stéphane Thidet, changement d'époque, le face-à-face est collectif des deux côtés, mais loups et humains ne partagent pas tout à fait le même espace. Surtout, l'artiste lui-même reste en retrait, planqué derrière un dispositif éphémère "qui ne fait pas signe", ni signature. Pas une "landmark", ou un marquage artistique du territoire. **Judicaël Lavrador**

La Meute Jusqu'au 26 juillet à Nantes, château des ducs de Bretagne, dans le cadre d'Estuaire 2009
www.estuaire.info

Le Monde

Jeudi 2 juillet 2009

« Estuaire », promenade dans la création contemporaine au fil de la Loire

Entre Nantes et Saint-Nazaire, la Biennale a su imposer son audace et son imagination

Quelle biennale sait faire apparaître créperies, forêts, chambres d'hôtes en château, bars en forme de globe bleu ? S'étendant de Nantes à Saint-Nazaire, « Estuaire » est bien plus qu'une exposition d'art contemporain dans l'espace public : elle se dessine aussi comme un vaste projet d'aménagement du territoire, qui invite les artistes à repenser ce long du fleuve reliant deux villes de plus en plus sœurs et favorise la naissance de projets pérennes, artistiques ou non.

Des vaches, des roseaux, des pêcheries, mais aussi des usines thermoélectriques ou des industries liées à l'armement : rien de mieux que cette terre hybride pour inspirer les plasticiens, qui raffolent du grand air quand il est bien mené, comme ici. Portée par Jean Blaise, directeur du Lieu Unique de Nantes et grand inventeur d'événements, cette deuxième édition s'avère définitivement convaincante, après des débuts prometteurs mais inégaux en 2007.

Au menu, deux bonnes journées de découverte. L'occasion de revisiter un patrimoine négligé, comme cette chapelle ornée de gargouilles en forme de Goldorak ou de gremlins, qu'un architecte des Bâtiments de France a malicieusement nichées sur le toit lors d'une restauration, et d'où s'élève le rire diabolique de l'Italien Gino De Dominicis. L'opportunité, surtout, de s'étonner au contact du meilleur de la création contemporaine.

De la première édition demeurent à portée de regard, sur les rives, sept œuvres devenues pérennes : notamment le bateau fondu en son milieu et posé sur une écluse d'Erwin Wurm, et l'hypnotique dessin sculpté à même le port de Saint-Nazaire par Felice Varini, qui offre une épataante perspective au milieu des hangars et paquebots.

Stéphane Thidet a lâché une meute de vrais loups dans les douves du château des Ducs de Bretagne

Une vingtaine de propositions nouvelles viennent s'y ajouter cette année, dont sept pérennes. Le jeune Stéphane Thidet n'a pas hésité à lâcher une meute de vrais loups, venus du Var, dans les douves du château des Ducs de Bretagne. Belle entrée en matière dans un conte qui s'étire tout au long de l'estuaire, et dont chaque artiste écrit un chapitre. De Faimbœuf à Saint-Jean-de-Boiseau, pas une commune n'est épargnée.

La balade au cœur de Nantes tient déjà du voyage initiatique : de l'errance poétique en compagnie de baleines proposée dans une chapelle par Tanis Mouraud, au rappel du passé peu glorieux de la ville portuaire, grâce à une envahissante installation du Brésilien Ernesto Neto, évoquant le commerce triangulaire : monstre

de formes molles et de senteurs épicées dérivé du Léviathan qui s'ébattait au Panthéon en 2007, elle joue sa tragédie sensuelle au sein du Musée des beaux-arts.

Point culminant de la promenade, l'œuvre imaginée par Céleste Boursier-Mougenot pour les petites halles de la place du Bouffay, qui abritent d'ordinaire un marché. Expert en situations étonnantes, l'artiste français a planté là un mini-désert qui semble infini. Dans ce paysage de sable de Loire aux minces végétaux, des oiseaux mandarins s'égaillent. En guise de perchoir, ils ne disposent que de quelques guitares Gibson.

Dès qu'ils s'y posent, un son électrique en sourd. Selon leur bon vouloir et leur mouvement, il devient symphonie bruitiste ou minimale mélodie. Chorégraphie mêlant visiteurs et volatiles, cette pièce et ses vibratos enchante les nombreux cafetiers alentours. La grande réussite de « Estuaire » est sans doute là : dans l'enthousiasme qu'elle sait soulever chez les plus novices.

Au fil de la promenade proposée en bateau et bus, le visiteur découvre un pendule posé sur un sîlo de sable par le Suisse Roman Signer, un serpent tubulaire rouge jaillissant de l'eau par l'Américain Jimmie Durham, un onirique jardin d'enfants édifié par le japonais Kiaya Maruyama, ou encore une micromaison Bed and Breakfast posée sur une cheminée d'usine (factice) de 22 mètres de haut par son compatriote Tatzu Nishi. Sans oublier, pour une expérience totale, un campe-

ment d'habitats mobiles conçus par des artistes comme les architectes expérimentaux Ant Farm, qui permet de dormir (pour 10 euros la nuit) dans les arbres ou dans un romantique bateau miniature...

Un conseil : finir la visite dans la sérénité du projet du japonais Tadashi Kawamata, à Lavau-sur-Loire. Il s'agit d'un long cheminement de châtaigniers dessiné au cœur des joncs, qui mène à un observatoire d'oiseaux ouvrant sur ce bras déserté du fleuve. Dans le vent et les odeurs de l'été, une délicieuse fin du monde.

Même réussite à Saint-Nazaire. Après avoir plongé dans le silence noir de la base sous-marine, où l'Américain Anthony McCall a édifié de somptueuses cathédrales de lumière, le visiteur monte sur le toit : un dédale de béton, où l'écologue Gilles Clément a planté une forêt de trembles. Un projet qui, comme bien d'autres ici, ne demande qu'à grandir lors de la prochaine édition. Prochaine, et dernière : car « Estuaire » ne s'est donné que six ans. Juste assez pour susciter chez les artistes l'envie de venir, au coup par coup cette fois, nichés sur cette terre entre ciel et mer. ■

Emmanuelle Lequeux

Estuaire, entre Nantes et Saint-Nazaire. Tél. : 02-40-75-75-07. www.estuaire.info. Informations et retrait des billets à la Station Prouvé, prairie au Duc, Ile de Nantes, du mardi au dimanche de 8 h 45 à 20 heures. Différentes formules de visite bateau et/ou bus entre 6 et 30 euros. Jusqu'au 26 août.

Estuaire de jeux

Surprenante deuxième édition d'Estuaire, balade artistique et ludique sur les rives de la Loire, entre Nantes et Saint-Nazaire.

UNE PLUIE INCESSANTE SABAT SUR "LE REFUGER" DE STÉPHANE THIDET, INSTALLÉ DANS L'HÔTEL DE RÉGION À NANTES.

Soir d'été au Carnet, commune de Frossay, dans l'estuaire de la Loire. Tandis qu'à quelques kilomètres en aval le couchant prend à contre-jour les hautes cheminées de la raffinerie de Donges, la marée montante enserre peu à peu les pilonis de la minuscule cabane en forme d'arche perchée du designer Damien Chavaille. Quel bel endroit pour s'installer ! Là, entre fleuve immense, roseâtres à perte de vue et, au loin, de dantesques usines, une poignée de créateurs a planté dans le sable, caché dans l'herbe, accroché dans les arbres une dizaine de « micro-architectures et habitats légers » que tout un chacun doté d'un sac de couchage peut, jusqu'au 15 août, habiter l'espace d'une nuit (1). Le réveil à l'aube, alors qu'un viraquiter chargé de sable fend la brume au grand dam d'un héron solitaire, confine à l'extase.

A VOIR
Biennale Estuaire
Une trentaine d'installations, gratuites.
Jusqu'au 16 août.
www.estuaire.info

toire très particulier qui, entre Nantes et Saint-Nazaire et sous un ciel infini, alterne industries lourdes et nature sauvage, grues rouillées et cigognes au nid, sites pollués et vaches paisibles... Pour affiner l'appréhension de cette géographie, ce sont souvent les mêmes qui sont revenus parachever l'œuvre entamée en 2007. A Paimboeuf, par exemple, l'architecte japonais Kinya Maruyama a encore mobilisé les petits Paimblotins des écoles et les plus grands du lycée pour bricoler cet étrange *Jardin étoilé* sur l'ancienne estracade en friche de l'usine Kuhlman. Avec ses montagnes hérissées de fers à béton, ses échafaudages rouillés, ces châteaux de bouts de planches, sa végétation hirsute, ce terrain d'aventures joue sur le fil en-

tre pays des rêves et bidonville. À Saint-Nazaire, Felice Varini, plasticien franco-suisse, a fixé pour longtemps sa sublime et à l'origine éphémère *Suite de triangles*, une anamorphose qui, visible d'un seul point sur le toit de l'écluse fortifiée, occupe le port sur plus de deux kilomètres. Le paysagiste Gilles Clément, lui, a investi le toit en béton brut de la base sous-marine avec son *Jardin du tiers paysage*, tandis que, un étage en dessous, le vidéaste britannique Anthony McCall entraîne les visiteurs dans une danse lente avec ses *Vertical Works*, des cônes de lumière mouvants projetés au sol dans un noir d'encre.

Mais c'est encore la promenade de Lavau-sur-Loire, huit cents mètres d'un cheminement de bois au travers des marais, conçu par l'architecte japonais Tadashi Kawamata et construit par des étudiants venus du monde entier, qui transporte les promeneurs au bout du plaisir. Avec, toujours inquiétantes à l'horizon, les très hautes cheminées rouge et blanc de la centrale thermique de Cordemais ■ **LUC LE CHATELIER**

(1) 10 € par personne, sur réservation au 02-40-75-75-07.



JOANA VASCONCELOS Le jeu du monstre de la star portugaise a rapidement trouvé preneur, comme le quasi-totally du stand. Nathalie Obadia, Paris-Bruxelles



GIANNI PETTENNA Manière originale et école d'habiller une belle architecture classique. Un peu échoué pour le commun des mortels. Non vendu. Enrico Forrelli, Milan



FRANCIS BACON
Des trois tableaux de l'artiste présentés au «Projet moderne», ce portrait de George Dyer était de loin le plus éblouissant. Officiellement pas à vendre, mais les offres se situaient dans une fourchette de 30 à 40 M\$ (environ cinq fois son prix réalisé aux enchères en 2000) seront examinées avec la plus grande attention. L&M Arts, New York



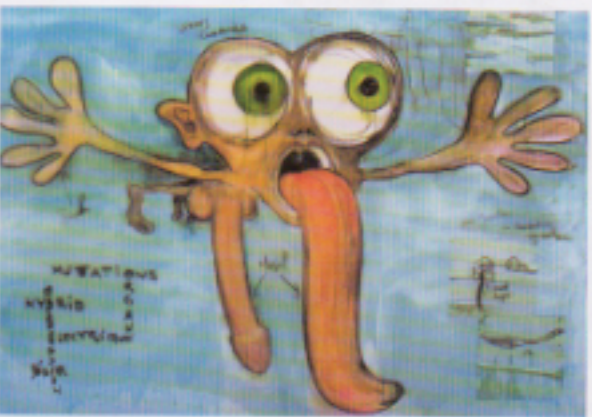
RACHEL LABASTIE Sadique ou maso, le Cnap s'est offert ces délicats instruments de torture en porcelaine. Un achat parmi 24 pour un montant de 400 000 €. La B.A.N.K., Paris



RON ARAD, INGO MAURER Naïve des prix impressionnants, les acheteurs ont afflué, comme sur les quatre autres stands de design. Downtown, Paris



STÉPHANE THIDET Le Cnap a longtemps flirté avec l'idée d'acquiescer ce billard fantaisiste, sans conclure. Excellentes ventes cependant sur le reste du stand. Aline Vidal, Paris



FABRICE RYSER Bel engin mais un peu difficile à caser dans la salle à manger familiale. Pas vendu, contrairement à la majorité des œuvres exposées. Jérôme de Naimont, Paris

LES INROCKUPTIBLES

mai 2009

exposition Crépuscule, Lab-labanque, Béthune

EXPOS

Pierre Ardouvin
Soupe de têtes de fantômes
Jusqu'au 23 mai à la Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, Paris VII^e, tél. 01.53.30.88.00, www.fondation-entreprise-ricard.com

Mélancolique et affligé : entre le rire et les larmes, Pierre Ardouvin ne choisit pas. Une photographie prise de nuit sur un parking à New York donne d'emblée le ton de l'exposition. Englottis dans une neige grésâtre, trois jouets pour enfants font triste mine. Avec un titre en forme de haïku version Halloween, *Soupe de têtes de fantômes*, cette nouvelle exposition de Pierre Ardouvin file la métaphore et joue la carte de "la soupe à la grimace". Coupée du monde par des filtres gélatineux orangés qui obstruent les fenêtres, l'expo tourne autour de trois installations qui font paysage. Dès la première salle, une palissade en bois surmontée d'une guirlande électrique et d'une enseigne sinistre, "La fin du monde", laisse deviner que rien, ici, ne tourne vraiment rond. Comme un mauvais présage donc, sauf que l'artiste ne voit pas plus loin que le bout de son nez et de son pré carré pavillonnaire avec une installation qui rappelle – jusque dans le lettrage de son logo apocalyptique digne des faux

ten-mex de halloween – les mises en scènes artificielles des zones industrielles et autres Jardiland. Il faut dire qu'Ardouvin est passé maître dans l'art du trompe-l'œil. En témoigne cette petite sculpture en résine blanche, discrètement poilottée, sorte de promontoire de pacotille pour des fétiches du kitsch ordinaire : canevas à l'effigie d'un berger allemand, poterie de mauvais goût, ballon pour enfant à tête de monstre... Les fantômes en polystyrène suspendus dans la dernière salle et recouverts de linge (draps, tabliers, châles ou pyjamas) évoquent encore cette subculture franco-française étrangement mêlée, ici, au spectre d'une culture

mondialisée, celle d'Halloween. Quant à *La Classe*, une sculpture gonflable librement inspirée d'un film de science-fiction des années 50, *La Classe d'un autre monde* de Christian Nyby (tréadapté en 1982 par John Carpenter), elle navigue dans les eaux troubles de la sculpture minimaliste et de l'imaginaire collectif. Branchée sur un système de respiration artificielle, elle se gonfle et se dégonfle au gré d'un rôle patibulaire. A l'image des trameaux de Pierre Ardouvin, qui « ils surfent sur une vague mélancolique et affligée, sont sans cesse démenés de l'intérieur. Et ne choisissent pas, entre le rire et les larmes.

Claire Moulène

pièce unique

Le Terril de Stéphane Thidet
Jusqu'au 17 juillet à Béthune, CIB-Labanque, 44, place Clermont, tél. 03.21.63.04.70, www.lab-labanque.fr

dans la seconde moitié du XX^e siècle (qu'on songe aux tas minimalistes de terre ou de sables de l'Américain Robert Morris, aux tas de charbon de Kouzells ou Bernard Venet ou encore aux tas de beehons rassemblés dans un angle de mur par Félix Gonzalez-Torres). Mais, son titre nous l'indique, c'est aussi un "terril" comme on en trouve dans le Nord, produits de la mine, montagnes noires de coke. Et puis ça ne se voit pas tout de suite, mais c'est tout simplement un tas constitué de deux tonnes de confettis noirs. Et du coup, mieux qu'un 1^{er} mai inséré dans le calendrier sarkozyste des réformes, cette œuvre dresse tout à la fois l'éloge et le tombeau de la condition ouvrière. Fin de fête, ou de partie. **Après hours.** Jean-Max Cotard

Les Inrockuptibles numéro 703 / 19 mai 2009 75

26-27-28 MAI 2009 AU PALACE À BÉTHUNE

VOIX EST LIBRE
MUSIQUES BOURGONNES
PROBLES EN LIBERTÉ!

26 MAI > ÉLÉMENT – TERRE
CHRISTOPHE MONNIOT, MICHEL MASSOT
EMIL SPANYI, ÉRIC ÉCHAMPARD, QUATOUR ARCANES
CATHERINE PAVET, PHILIPPE LHUISSET
ANDRÉ MINVILLE, JACQUES DI DONATO, MARC PERRONE

27 MAI > LES ÉTRANGERS FAMILIERS
"UN SALUT À GEORGES BRASSENS"
LA COMPAGNIE DES MUSIQUES À OUIR
DENIS CHAROLLES, LOÏC LANTOINE, ÉRIC LAREINE
JOSEPH DOHERTY, JULIEN EIL, ALEXANDRE AUTHELAIN
FRANÇOIS PIERRON & DOMINIQUE PINON

28 MAI > À FLEUR DE MOTS
ALBERT JACQUARD
CHARLES PENNEQUIN, JEAN-FRANÇOIS PAUVROS
D' DE KABAL, FRANCO MANNARA
DGIZ, FANTAZZO
BALLAKÉ SISSONO, TAOUFIQ IZEDDIOU
LAZARE, BENJAMIN COLIN
CHRISTINE WODRASCKA, MAGDELONE VIDAL, EVA VALLEJO
MÉDÉRIC COLLIGNON, PETER CORSER, EDWARD PERRAUD
LABYALA NOSFELL

COMÉDIE de BETHUNE
JAZZ NON ZONES 2009
03 21 63 29 19
www.culturelabethune.org

LUNETTES ROUGES

mai 2009

exposition Crépuscule, Lab-labanque, Béthune

13 mai 2009

Surprises à Béthune



Retournant au [centre d'art contemporain Lab-labanque](#) installé dans l'ancienne succursale de la Banque de France à Béthune, je suis encore si possédé par l'installation de [Claude Lévêque](#) il y a quelques mois que je me dis que la tâche sera rude pour son successeur, [Stéphane Thidet](#) (exposition jusqu'au 12 juillet). Et la première surprise vient de là, de la capacité qu'a Thidet à occuper cet

espace impressionnant, voire ingrat, avec une grande économie de moyens et une grande énergie.

C'est d'abord à un décrochage que l'on assiste, à un recadrage : en effet, les néons glauques et peu flatteurs pour le teint qui sont présents dans tout espace public de ce type ont tout simplement été décrochés : ils occupent l'espace en diagonale, suspendus au plafond, reposant au sol, entravant la marche, coupant la vue. Les fils pendent, on doit enjamber les cadres pour avancer, c'est une ruine, non pas dévastée, mais mélancolique; le titre en est *Crépuscule*. Cette mélancolie est interrompue soudain par une salve de claquements de portes qui résonne dans l'espace de la banque comme des tirs dont on ignorerait la provenance, amis ou ennemis, de quoi sursauter, interrompre la conversation, voire courir aux abris. Evoquant le Concerto pour Portes et soupirs composé par Pierre Henry pour Bédart, c'est une musicalité métronomique, machinale, sans âme. Provenant de plusieurs pièces de l'étage et du sous-sol (où sont les coffres), elle fournit une unité de lieu, elle rassemble tous les espaces, elle offre un fil conducteur à la poursuite des fantômes de ce lieu hanté. Elle se nomme 'Cadenza/Décadence'.



Enfin, de côté, Stéphane Thidet expose sa pyramide noire, faite de millions de confetti, pesant deux tonnes, qu'on avait pu voir à la FIAC sur le stand de sa galeriste [Aline Vidal](#). Ici, en pays minier, c'est un *terril* (chez moi, on disait un crassier, nom plus évocateur) : la richesse du pays, le fruit du travail de ses habitants a empli les coffres de la banque au fil des années. Maintenant que les mines de charbon sont fermées, que la Banque de France est fermée, ne restent que ces scories, ces petits bouts de papier noir qui volètent.

Amy O'Neill

Par Jill Gasparina

Dans le catalogue d'Amy O'Neill paru en 2006, John Miller faisait de l'image d'une cage de zoo débordant de végétation l'emblème étrange de l'idée d'émancipation. On pourrait ajouter une image supplémentaire, tirée de l'exposition *Hollow Trees & Storybook Ruins* à Fri-Art : celle d'une pomme de pin coincée dans un moulage en plastique, une image a priori anecdotique. Cette petite pomme de pin – soigneusement laissée à sa place par l'artiste sur l'un des panneaux de la série des *Ghost Trees* – pourrait se lire hâtivement comme le symbole de la disparition d'une nature piégée, anthropisée à outrance, comme un vestige en somme. Ou au contraire comme le retour d'une nature refoulée, le signe que la tentative de tout domestiquer a échoué. Mais qu'elle capture un arbre dans du PVC, ou qu'elle confie à Toni Meier la réalisation de masques en bois de tilleul, Amy O'Neill ne tient

pas de discours idéologique. Son travail s'ancre dans une histoire bien spécifique, celle de la conquête du territoire américain, les *subcultures* et folklores qu'elle a générées, de la créativité outsider des pionniers à ce mélange étrange de formes minables et suprêmes qui définit le capitalisme contemporain. Il pose aussi des questions biopolitiques et écologiques plus larges : filmer un *petting zoo* à l'abandon, son retour progressif à l'état sauvage, et projeter le film dans un espace où les traditionnelles banquettes ont été remplacées par des bottes de paille (*Forest Park Forest Zoo*, 2008), dresser des arbres fantômes comme une scène (*Ghost Trees*, 2008), accrocher des souches comme des bas-reliefs (*9 Burls*, qui évoque les labours picturaux de Didier Marcel), mettre en regard des dessins de chalet, puis, par la fenêtre, de vrais chalets suisses, sont des gestes qui théâtrali-

sent et brouillent les limites du naturel et du culturel, montrent la non-pertinence de ces catégories, ou plutôt leur absence de stabilité, et *in fine* leur réversibilité (le Michigan, état du *Forest Zoo*, est d'ailleurs l'état de Detroit, ville rendue elle aussi par endroits à la nature). Si l'on vient de Paris, on arrive à Fribourg après avoir traversé les magnifiques paysages photoshopés des alentours de Lausanne. Mais le monde entier n'est pas fait pour aboutir à une carte postale : l'exposition *Hollow Trees & Storybook Ruins* est justement très belle parce qu'elle dégage une sensualité rustique, chaude et colorée qui appartient presque autant au lieu qu'aux œuvres.

AMY O'NEILL, *HOLLOW TREES & STORYBOOK RUINS*, À FRI-ART, FRIBOURG, DU 23 FEVRIER AU 11 MAI 2008. AVEC TONI MEIER.



Amy O'Neill, *Hollow Trees & Storybook Ruins*, 2008. Vue partielle de l'exposition. Courtesy galerie Blancpain, Genève et galerie Praz-Delavallade, Paris. Photo D. Uldry

Stéphane Thidet, *Sans titre (Je veux dire qu'il pourrait très bien, théoriquement, exister au milieu de cette table [...])*, 2008. Production Le Grand Café. Photo Marc Domage

**Stéphane Thidet**

Par Éva Prouteau

Dehors : une injonction qui chasse et congédie. Dehors : un terrain expérimental illimité. Dehors : un titre d'exposition qui désigne en creux son contraire. Stéphane Thidet joue ainsi la carte du brouillage des cartes. Au rez-de-chaussée du Grand Café, il installe deux tonnes de confettis endeuillés, noirs comme de la suie ou du goudron, doucement luisants. Ce mont se dresse comme un oxymore, autarcique et vulnérable, organique et industriel, pesant et prêt à l'envolée. Oxymorique encore, l'installation *Sans titre (Le Portique)* : une balançoire et deux anneaux empêchés de tout potentiel mouvement par des murs de plexiglas, outils de préservation et de mise à mort. L'élan ludique présent dans ces deux pièces (la fête, l'enfance) subit comme une involution, une réversibilité inquiétante. Et c'est à nouveau le basculement vers une réalité funeste que convoque la vidéo en bou-

cle *Du Vent dans les champs* exposée à l'étage, un cache-cache dans un champ de maïs filmé comme la course à corps perdu de Cary Grant dans *La Mort aux trousses*. Plus loin, huit photographies couleur envahies par le gris montrent des ruines contemporaines, reliefs de paysages artificiels où les grands animaux des zoos répètent à l'infini leurs balades captives. Étrange dehors. L'accrochage, baigné par l'éclairage naturel, est sage et linéaire comme dans une salle d'attente. Quitte ce sas transitoire, le visiteur est projeté dans une pièce sombre, habillée d'une épaisse moquette rouge et de murs bruns foncés. En son centre trône un vieux billard anglais, dont le tapis vert hyperlumineux se soulève pour ouvrir un espace à la localisation incertaine. Daumal et son roman d'aventures alpines, non-euclidiennes et symboliquement authentiques sont de la partie. Et Lynch aussi, pour la métaphore scénique et

la représentation très précise d'une forme mutante. L'intérieur cosy accouche de montagnes, ultime rêverie du dehors. Stéphane Thidet boucle là un merveilleux voyage formel, paradoxal et antinomique. Un système de frictions spatiales qui pâtirait cependant de devenir recette : « *La porte de l'invisible doit être visible* » écrit Daumal dans *Le Mont analogue*. Mais pas trop visible non plus.

STÉPHANE THIDET, *DEHORS*, AU GRAND CAFÉ, SAINT-NAZAIRE, DU 29 MARS AU 21 MAI 2008.

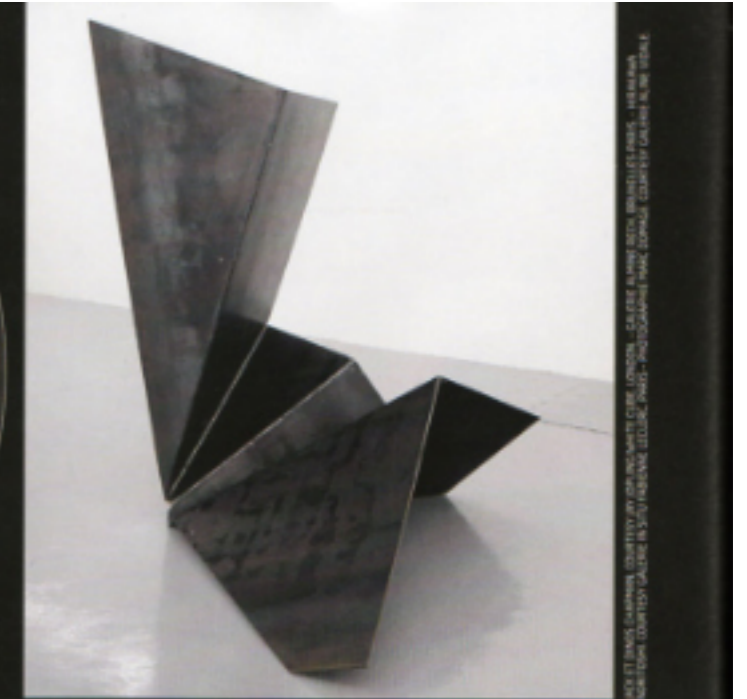
Reviews

61

**Jake et Dinos Chapman**

AMATEUR D'HUMOUR ANGLAIS ? Vous ne résisterez pas aux œuvres vénéneuses des frères Jake et Dinos Chapman. Provocants, ces deux quinquagénaires britanniques détournent les règles pour mieux les railler et présentent une série de portraits de facture traditionnelle, mais dont les visages sont aussi effrayants que grotesques.

White Cube, Grand Palais, Stand A 22.

**Katja Strunz**

RENCONTRE TRAUMATIQUE. En 2007, Katja Strunz faisait sensation à Paris avec *Trouma*. Cette sculpture métallique aux lignes incisives aussi fermement ancrée dans le sol que les vérités qui nous blessent le sont dans notre esprit. Aux Tuileries, la jeune Allemande de 38 ans la présente de nouveau, mais cette fois dans une version monumentale.

Galerie Aline Rech, Jardin des Tuileries.

**Noritoshi Hirakawa**

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR. Le cheval de bataille du Japonais Noritoshi Hirakawa ? Élargir les limites de notre perception. Dans *Time to face and face to time* (2008), au-delà de l'érotisme grinçant, ce sont surtout les déchirures inavouées de cette femme que le photographe de 48 ans tente de saisir.

Galerie In situ Fabienne Leclerc, Grand Palais, Stand C 18.

**Stéphane Thidet**

JEUX INTERDITS. Balançoire, piscine, cabane en bois... les créations de ce Français de 34 ans invitent au jeu. Pourtant, l'élan ludique est souvent contrarié et les œuvres elles-mêmes finissent par inquiéter, à l'instar de ce vieux billard sous le tapis duquel une curieuse chose s'agite.

Galerie Aline Vidal, cour Carrée, Stand A 25.

EXPOS

Et pour quelques dollars de plus

Jusqu'au 27 septembre à la Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy d'Anglas, Paris VIII^e, tél. 01.53.30.88.00, www.fondation-entreprise-ricard.com

Les étonnants cadavres exquis d'une bande de jeunes artistes autant malfaiteurs que bienfaisants, qui se délectent à brouiller les pistes.

Vollà trois ans qu'ils fomentaient un mauvais coup. Après plusieurs tentatives, à la Générale en 2006 (*Guet-Apens*) et au Plateau en 2007 (*La Position du tireur couché*), notre équipe de malfaiteurs débarque à la Fondation d'entreprise Ricard. Si les pièces présentées ici n'ont à priori rien d'agressif, hormis peut-être cette femme-canon à prendre au sens littéral du terme et signée Joséphine Wister Faure et Julien Berthier, ou encore ce très beau lustre effondré en médium noir de Sarah Fauguet et David Cousinard, c'est plutôt la stratégie cachée se tramant en souterrain qui nous aura mis la puce à l'oreille. Et pour quelques dollars de plus est une exposition sans cartel et sans auteur défini : chacune des pièces, monumentales et assez bien foutues pour la plupart, a fait l'objet de multiples manipulations. Parasitage, vampirisme, phagocytage semblent être le credo que tous se sont imposé. Une règle du jeu qui va à l'encontre des clauses du marché de l'art (qui aurait plutôt tendance à favoriser l'individualisme et le culte de la personnalité) et ferait perdre son latin à n'importe quel

critique assermenté. "Chaque idée/projet/système proposé par chacun des artistes sera parasité, augmenté, déformé par un ou plusieurs autres. Chaque manipulation/détournement, etc. sera discuté, marchandé, expliqué. Et je me propose d'endosser le rôle d'"arbitre" si cela apparaît nécessaire", explique ainsi, en guise de préambule, l'artiste Stéphane Thidet, qui est à l'origine du projet. Et ses complices (Pierre Ardouvin, Jean Bedez, Julien Berthier, Virginie Yassef, David Cousinard, Sarah Fauguet, Joséphine Wister Faure et Julien Prévieux) de s'en donner à cœur joie, prenant un malin plaisir à court-circuiter ou à prolonger les œuvres de leurs petits camarades. Ainsi de cette

ligne d'horizon brûlante imaginée par Stéphane Thidet, transformée en ligne d'horizon brûlée par Joséphine Wister Faure, avant d'être brutalement interrompue par un accident de pot de fleurs imaginé par Julien Berthier. Ou encore ces trois allégories à têtes de lion dorées, conçues par Jean Bedez, vulgairement accrochées sur une palissade en bois par Julien Prévieux, laquelle palissade finit par s'effondrer sous l'impulsion de Pierre Ardouvin. Plus qu'un cadavre exquis, il s'agit ici de produire des allers-retours incessants, d'un artiste à l'autre, d'une pièce à une autre, sans jamais fermer la porte derrière soi. Ainsi, si l'expo s'annonce ici comme le dernier et ultime volet de cette entreprise collective, un nouveau rebondissement n'est peut-être pas à exclure. C. M.



Courtesy Fondation d'entreprise Ricard

modifier le point de vue, avec une détermination qui fluidifie pour mieux complexifier. Les surfaces se mettent à vibrer, à accrocher. Les supports deviennent des masses flottantes, incertaines. Les images, découpées dans la ville, s'organisent en un ensemble cohérent, mais, en même temps, se rendent accessibles à une infinité d'autres organisations possibles. Les souvenirs, transparents ou opaques, édifient un mur fantôme ou convoquent un panneau de pierre comme foyer d'une énigme. Dès le moment où on les aperçoit, on se rend compte que ces éléments ne prolongent pas leur univers environnant, original, mais qu'ils s'en séparent. La perception est donc toujours fragmentaire, tantôt plus large, tantôt plus étroite, selon la vitalité des glissements et des affleurements, mais le plus souvent réduite à un cadrage strict du réel qui ne suscite aucun éclaircissement définitif, mais donne au regard la chance d'une plus juste mesure.

Didier Arnaudet



«From Berlin to London», Paula Rego. «The Aunt (nude)», Pastel sur carton. 180 x 120 cm

d'une manière manifeste dans les dessins de Dix sur la guerre de 1914-18, sur un mode plus discret chez Beckmann : dans sa *Nature morte aux tulipes* avec vue sur la mer (1940), les fleurs fanées traduisent l'état d'esprit d'un artiste exilé en Hollande, tandis qu'au loin, posé sur la ligne d'horizon, un minuscule navire trahit l'espoir d'une migration vers les États-Unis qui ne sera effective qu'en 1947.

Richard Leydier

Paris

From Berlin to London

Galerie Luc Belier
12 septembre - 30 octobre 2008

La galerie Luc Belier (située à un jet de pierre du Palais de l'Élysée) présentait cet automne un choix d'œuvres issu d'une collection privée. Cette exposition confrontait les travaux d'artistes allemands (Max Beckmann, Otto Dix, George Grosz, Emil Nolde) et britanniques (Frank Auerbach, David Bomberg, Lucien Freud, Leon Kossoff, Paula Rego et Walter Richard Sickert). Ce sont là des artistes dont on voit malheureusement peu les œuvres en France, parce qu'il s'est écrit, par une sorte de transmission entre l'Allemagne — d'avant-guerre et l'Angleterre de l'après-guerre, une histoire de la peinture et de la représentation à laquelle la France n'a pas participé. Cette histoire se raconte dans les représentations minimales des corps et de la chair (Freud), dans les intérieurs peuplés de figures lascives (Kossoff, Sickert, Auerbach), dans les visages pétris d'une matière dense (Auerbach, encore). On sent bien la parenté expressionniste, aussi, entre les *Sonnenblumen* (Tournesois) de Nolde, le *Pont sur le Tage* presque abstrait de Bomberg et le paysage pluvieux de Kossoff. Le grand tableau de Paula Rego dialogue quant à lui parfaitement avec les figures de Grosz sur le fil de la monstruosité. Cette histoire s'écrit aussi dans la douleur due à des conflits divers,

Paris

... et pour quelques dollars de plus...

Fondation d'entreprise Ricard
5 - 27 septembre 2008

«Le champ de bataille ne fait que révéler à l'homme sa folie et son désespoir, et la victoire n'est jamais que l'illusion des philosophes et des sots» (William Faulkner). Ce sont les mots par lesquels Stéphane Thidet conclut un mail envoyé le 23 juin



Vue de l'exposition «... et pour quelques dollars de plus...». Œuvres de Stéphane Thidet, Pierre Ardouvin, Jean Bedez, Julien Berthier, David Cousinard, Sarah Fauguet, Joséphine Faure, Julien Prévieux et Virginie Yassef

2008 aux artistes qu'il a entraînés dans l'élaboration de l'exposition ... et pour quelques dollars de plus... Placée sous les auspices de Sergio Leone, la Fondation Ricard est transformée en un vaste terrain de jeu, en champ de bataille, ou encore d'expérimentation collective. Cette exposition est le troisième chapitre de la Trilogie de Carbone, aventure entamée en 2006. Guet Apens, le premier volet, avait ouvert à la Générale, alors encore installée rue de Belleville. Sous la houlette de Stéphane Thidet, huit artistes s'étaient retirés à la campagne, pour préparer les bases d'une embuscade tendue au visiteur. On avait vu pour la première fois *Passé-Apache*, le rocher pivotant de Virginie Yassef, ou *Revolution Light*, le lustre tournoyant de Julien Berthier. À suivi, au Plateau, la *Position du tireur couché*, exposition dans laquelle les protagonistes déposaient les armes, se placent dans la situation de fragilité qu'évoque le titre de l'exposition. Cette année, chaque œuvre est le fruit d'une création collective, à travers des échanges de cahiers qui donneront peut-être lieu à une publication. Les pièces ont ainsi vu le jour, de suggestion en négociation, et de griffe en parasitage. On cherche à en démasquer les auteurs, ici Pierre Ardouvin, ou là Julien Prévieux. On devine parfois un geste, sans jamais identifier de véritable signature. Dans cette situation de guerre, le couvre-feu est annoncé par *Bonne nuit les petits*. Mais qui donc a décidé de camoufler cette sculpture d'une couverture de feutre ? Un rideau de fer tourne sur lui-même, entouré d'une fortification en boîtes de conserve chromées, prenant l'allure d'un stand géant de fête foraine, ou d'une nouvelle *Dream-Machine*. Sur les murs, une cordelette enduite de poudre noire court à hauteur du regard. La ligne d'horizon en feu, voulue par l'art, est devenue un fil brûlé réalisé par l'autre, et un troisième, telle une par-

que, a interrompu ce fil à l'aide d'une hache dont la manche se transforme en plante verte qui a perdu son pot. Les idées et les formes se catapultent dans un élan d'allégresse. Et l'on songe à Jabberwocky, le texte de Lewis Carroll dans lequel ce dernier triture tant les lettres qu'il en invente les mots-valises, pour écrire sa poésie.

Anaël Piguet

Granville

Lefevre Jean Claude

Granville Gallery
8 septembre - 5 octobre 2008

Dans *Formalisme et historicité*, Benjamin H.D. Buchloh dénonce l'identification de l'art américain, tel qu'il est apparu dans les années 1960, à un discours formaliste qui, soucieux de préserver l'autonomie de l'œuvre, lui déniait toute référence à un contexte historique. L'auteur l'oppose ainsi à son pendant européen, lequel, par des procédures parfois semblables (répétitions de motifs géométriques ou usage de formes langagières), s'attachait au contraire à inscrire l'œuvre dans sa dépendance à un contexte. L'art conceptuel que pratique Lefevre Jean Claude, depuis le milieu des années 1970, participe pleinement de cette tendance continentale.

La double série, constituée de versions anglaise et française, de planches exposées à Granville Gallery est une émanation des *(LJC) Notations*, lesquelles sont issues d'une transcription des carnets de notes prises régulièrement par l'artiste depuis 1988, au titre du «travail de l'art au travail». La sobre composition de ces blocs de textes sans majuscules, ponctués de carrés blancs et noirs qui en rythment la chronologie, entre 1977 et 1986, offrent, à une lecture nécessairement fragmentaire, une histoire du cheminement accompli par un homme dans un monde de l'art qui, depuis plus de trente ans, constitue le thème ultime de son œuvre. Car si les commentateurs du travail de Lefevre Jean Claude ont souvent tendance à extraire, de la matière textuelle des *(LJC) Notations*, les seules séquences réflexives qui en assurent la parfaite cohérence conceptuelle, force est toutefois de constater la forme proprement narrative qui le caractérise. Ce récit dont le monde de l'art représente à la fois le sujet et la destination se présente un peu à la manière d'un roman proustien où le temps retrouvé serait celui d'une légitimité acquise par la rencontre des personnes influentes qui en composent le

VISITE GUIDÉE | COUR CARRÉE |

LES PILIERS

Faire bouger les lignes

L'audace est aussi au rendez-vous chez les fidèles de la Cour carrée.

par JUDICAËL LAVRADOR & EMMANUELLE LIQUEUX

Chez Valentin

PARIS | STAND C/08

Galerie tête chercheuse par excellence, Chez Valentin suit une ligne formelle très cohérente qui, de Mathieu Mercier à Étienne Bossut en passant par Éric Baudart, tourne autour de l'héritage laissé par les avant-gardes. Reste que les dispositifs anxigènes d'un Laurent Grasso ou d'un Nicolas Moulin alimentent une autre direction, parallèle et obscure. Entre les deux: Pierre Ardouvin le solitaire, et son art de fin de bal populaire.

www.galeriechezvalentin.com



Aline Vidal

PARIS | STAND A/25

Stéphane Thidet, qui vient d'organiser une expo-chantier à l'espace Paul Ricard et expose encore au Crac Alsace, est l'une des bonnes pioches de cette galerie qui joue sur plusieurs tableaux à la fois en incluant aussi dans son programme le vénérable François Morellet ou la designeuse Florence Doléac. Électrique Aline Vidal.

www.alinevidal.com

Maisonneuve

PARIS | STAND B/10

Depuis sa création en 2002, Grégoire Maisonneuve s'est toujours payé le luxe de développer avec ses artistes des projets longs et ambitieux. Jan Kopp, Alexandre Périgot, Martin Le Chevallier ou Alberto Sorbelli ont ainsi présenté à la galerie des expositions souvent atypiques et exigeantes. Et le stand à la Fiac ne dément pas cette politique.

www.galerie-maisonneuve.com



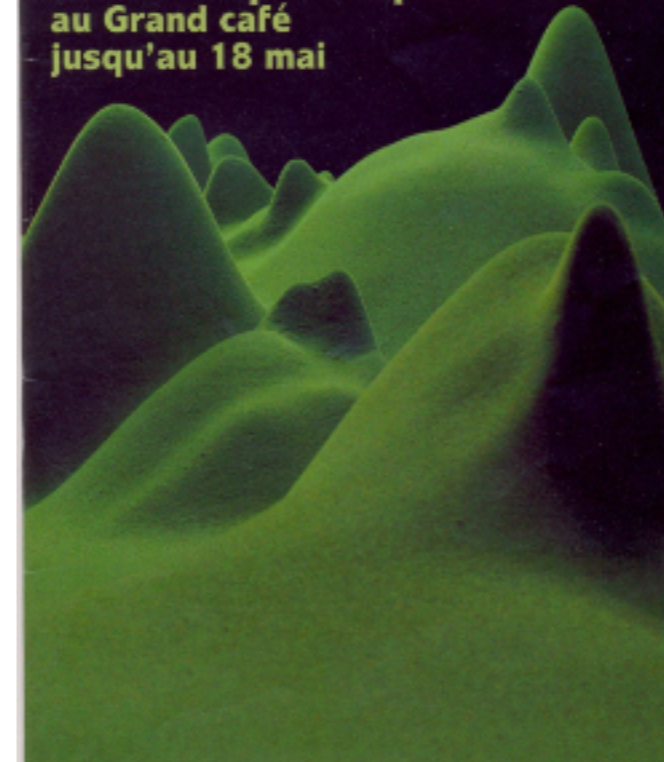
trée de la Cour Carrée avant de prendre la direction de Monaco, ce mastodonte de plus de quatre mètres de long valait 150 000 €. Même les œuvres plus difficiles ont trouvé acquéreur comme ce cercueil grandeur nature de Werner Reiterer, dont surgissait un poing dressé au milieu d'éclats de bois [ill. ci-contre]. Non loin, le tas de confettis noirs de Stéphane Thidet qui trônait au milieu du stand d'Aline Vidal a été acquis par un collectionneur privé pendant l'après-midi professionnel, avant même que la commission d'acquisition du Cnap qui lognait dessus n'ait eu le temps de se réunir. Pesant deux tonnes et mesurant près de six mètres de large et presque trois de haut, il était proposé à 30 000 €. Chez les Valentins, enchantés eux aussi, les cinq vidéos de Laurent Grasso, lauréat du prix Marcel Duchamp, et les

N° 1049 DU 2 AU 8 AVRIL 2008



L'HEBDO LOISIRS GRATUIT
 DE L'AGGLOMÉRATION NAZAIRIENNE

ÉVÈNEMENT P. 4 "Dehors" par Stéphane Thidet au Grand café jusqu'au 18 mai



pris. « On pense plutôt aux tentes du Nord, à une terrilène ou à du goudron. En changeant simplement la couleur d'un objet évoquant la tige, on obtient quelque chose d'organique, d'industrielle ». À droite de la porte d'entrée, le spectateur découvre un pontique d'enfant entièrement clos par des vitres. « Là aussi en pratiquant des modifications simples, on change la perception du matériau qui évoque autant l'atmosphère, l'insécurité, que le refuge, la préservation. **Stage.** L'escalier débouche sur une salle obscure peinte "Du vent dans les champs", une vidéo de 2000. Elle montre Stéphane Thidet de dos, courant dans un champ de maïs. Avec ce travelling avant, rétro et secoué, il reconstitue



"Du vent dans les champs", une vidéo évoquant même le courant nostalgique de l'histoire que les films d'animation japonais.

Trois des œuvres de "Dehors" sont inédites, produites pour l'occasion.

Stéphane Thidet :
 « ce qui m'intéresse, c'est comment un objet peut raconter autre chose que ce qu'il évoque naturellement ».

un souvenir d'enfance, archétype du petit moment de bonheur simple, pour le faire basculer dans l'inquietant, par la grâce d'une mise en scène se référant autant à Hitchcock qu'au fantastique japonais (et notamment "Oni baby" de Kazuo Shiro). « Du jeu enfantin, on en arrive à une fuite, une poursuite ». Fin de la projection, on se dirige maintenant vers le « vent bulle », ou « l'arrichandera », ou bien encore « le pupillage ». « C'est un espace de transition », confirme Stéphane Thidet. Une série de photos de paysages, classées en apparence, mais l'artiste y pratique toujours son geste préféré : le pas de côté. Les clichés représentent des cages de zoo vides, réalisées dans le monde entier, et pourtant toutes parfaitement identiques. Encore une vision assez dérangeante, prenant encore une fois corps dans l'imaginaire du divertissement. Last but not least, la vision la plus subversive de "Dehors", une salle sans impressionnisme qu'étouffante, avec en son centre un billard anglais coré le tapis soyeux pour dessiner un paysage de pics déserts. Bluffant. Cette pièce, influencée par le passé de l'au, est pour Stéphane Thidet, un petit final porteur d'espoir. « Les autres œuvres renvoient à une dimension inquiétante de la réalité. Et là on n'a ni à sauter possible, surgissant là où on l'attend le moins. Au beau milieu d'une table ». "Dehors", par Stéphane Thidet, jusqu'au 18 mai au Grand café. Entrée libre. Renseignements : 02 44 73 44 00.

Julien Bouliou



e VÉNEMENT

"Dehors", Une autre réalité



Le travail de cette exposition, en l'honneur d'un artiste, est une œuvre. "Constance possible d'un ailleurs", explique Stéphane Tidet.

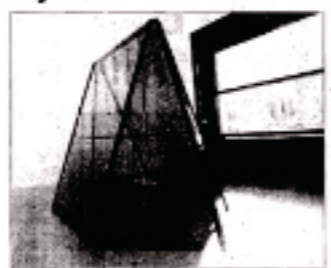
Le Grand café accueille jusqu'au 18 mai l'artiste Stéphane Tidet, dont le travail consiste à distordre la réalité pour offrir au spectateur une autre interprétation de l'univers qui l'entoure.

Sophie Legendjacques a découvert l'univers de Stéphane Tidet l'année dernière, lors du "Printemps de septembre", à Toulouse. Il y présentait "Le refuge", pour la directrice du Grand café « incontestablement un des temps forts de ce début de saison. Une œuvre très étonnante, pas seulement spectaculaire ». Cette œuvre en bois victime d'une pluie torrentielle en son sein révélait la "pente" Stéphane Tidet : pratiquer une légère distorsion du réel pour en proposer une autre interprétation, un « nouvel état des choses ». Une proposition que l'on retrouve avec "Dehors", jusqu'au 18 mai à Saint-Nazaire. « C'est un double titre, qui évoque un espace de possibilité immense, et en même temps un rejet, un interdit », explique-t-elle. Le travail peut se décliner pour toutes les pièces de l'exposition qui partent d'un objet, une situation qui appellent à l'évocation de sentiments universels (l'orfèvre, la fête, le jeu) pour leur faire raconter autre chose, proposer une ou des interprétations différentes. L'artiste révèle également qu'il a pensé son installation « de manière à pouvoir créer une sorte de scénario », une narration. Puisque l'exposition suit une progression, faisons la visite dans l'ordre. **Rex de chasse.** On prend tout de suite à gauche pour tomber sur un immense tas de confettis noirs, deux tonnes s'élevant presque jusqu'au plafond. « Ça du les faire faire, révèle Stéphane Tidet, le principe était de simplement les laisser s'écouler sans y toucher ». Le résultat est troublant puisque l'on ne reconnaît la véritable nature de cette masse qu'en la regardant de

À voir jusqu'au 18 mai au Grand café Dehors, des jeux avec la réalité

Le centre d'art contemporain de Saint-Nazaire a ouvert ses portes à l'artiste Stéphane Tidet et son travail de distorsion du réel. Une visite spectaculaire, mais pas seulement.

Pour être actuellement le seul du Grand café, c'est entrer dans un univers possible. Un monde peuplé d'objets et d'autres questions, mais victimes d'étranges mutations. Devant ces "sculptures", Stéphane Tidet, que Sophie Legendjacques, la directrice des lieux, a découvert l'année dernière, lors de la manifestation de "Printemps de septembre", à Toulouse. Il y présentait "Le refuge", une œuvre en bois dont l'artiste avait recouvert par une pluie torrentielle. Cette œuvre, très étonnante, pas seulement spectaculaire, révélait la "pente" de l'artiste : pratiquer une légère distorsion du réel pour en proposer une autre interprétation, un « nouvel état des choses ». Cette proposition que l'on retrouve avec "Dehors", jusqu'au 18 mai à Saint-Nazaire. « C'est un double titre, qui évoque un espace de possibilité immense, et en même temps un rejet, un interdit », explique-t-elle. Le travail peut se décliner pour toutes les pièces de l'exposition qui partent d'un objet, une situation qui appellent à l'évocation de sentiments universels (l'orfèvre, la fête, le jeu) pour leur faire raconter autre chose, proposer une ou des interprétations différentes. L'artiste révèle également qu'il a pensé son installation « de manière à pouvoir créer une sorte de scénario », une narration. Puisque l'exposition suit une progression, faisons la visite dans l'ordre. **Rex de chasse.** On prend tout de suite à gauche pour tomber sur un immense tas de confettis noirs, deux tonnes s'élevant presque jusqu'au plafond. « Ça du les faire faire, révèle Stéphane Tidet, le principe était de simplement les laisser s'écouler sans y toucher ». Le résultat est troublant puisque l'on ne reconnaît la véritable nature de cette masse qu'en la regardant de



"Le balancier" de Stéphane Tidet. Ce principe entièrement en porcelaine est une œuvre d'art contemporain et d'installation, explique l'artiste.

Deux tonnes de confettis noirs
Dès l'entrée, le spectateur se retrouve face une masse noire s'élevant presque jusqu'au plafond. Une tonne de confettis ? De quoi ? En l'approchant de plus près, le maître se révèle être un amoncellement de confettis. Il y en a pour deux tonnes. « On chorégraphie simplement le couler de cet objet évocateur. Le titre, qui est basé sur quelques choses d'organiques d'ailleurs, qui peut faire penser au titre de René », explique la critique. Plus loin, une balance intérieure fermée par des vitres. « Ça aussi est pratiquement



entièrement, qu'il soit travaillé dans le bois, le métal, l'acier, par un travail sur la résine en volume et le son qui doit servir à l'histoire qui se joue dans l'espace japonais.

"Un ailleurs possible"
Le monde se présente par un objet autonome le "vestibule", ou "le passage", est une œuvre d'art contemporain, réalisée dans différents bois dans le monde entier, avant de déboucher sur le titre du spectacle. Une suite baptisée dans une lumière ternie, mais toujours, émergeant d'un monde qui se joue dans un espace fermé dont le titre se traduit par des sons en langage de bits échantillés. La œuvre, toujours, se voit un point focal de l'opéra à cette époque, sous la forme d'un objet autonome, émergeant à une dimension inattendue de la réalité, confirme Stéphane Tidet. Mais cette œuvre peut aussi évoquer d'un ailleurs possible. Seul qu'il y a le son et il y a le son et il y a le son.

René Boudou

à voir jusqu'au 18 mai au Grand café Dehors, des jeux avec la réalité. Informations au 02 47 71 44 00.



SAINTE-BRIEUC Art rock, le festival de toutes les émotions
Pour ses 25 ans, le festival pluridisciplinaire breton, a convié les artistes les plus tendance du moment. Seront présents : Yael Naim, The Dø, Poni Hoax, Yelle (l'enfant du pays), mais aussi la pétillante chanteuse australienne Micky Green (photo). Les organisateurs ont également donné carte blanche à agnès b., qui présentera une sélection de films ainsi qu'une exposition photo sur le thème de la scène post-punk, novö diskö, new et cold-wave française des années 1980. Côté danse enfin, *Cœurs croisés*, du chorégraphe Philippe Decouflé est annoncé comme un « cabaret sexy et déroutant ». . . **Sylvain Zamboni**
Art Rock, de 9 à 11 mai, www.artrock.org

SCÈNES

NANTES, ANJOU, VENDÉE
Le retour du Printemps
Rendez-vous majeur de la musique baroque, le Printemps des arts accueille, pour cette 25^e édition, à Nantes, en Anjou mais aussi en Vendée, un florilège d'artistes prestigieux, tels le jeune organiste Benjamin Alard, récemment nommé aux Victoires de la musique classique, le contre-ténor Philippe Jaroussky, ou encore la mezzo-soprano

américaine, Vivica Genaux. Parmi les temps forts de ce festival, une exposition à la collégiale Saint-Martin d'Angers sur les castrats, ces "rock stars" du 18^e siècle. . . **NH**
Printemps des arts, du 15 mai à fin juin, à Nantes, d'Angers, et en Vendée.
www.printemps-des-arts.com

CAEN
«Le Projet Andersen»
Le Canadien Robert Lepage rend hommage au célèbre écrivain danois dans un spectacle inspiré de deux comtes – *La Doyne et L'Ombre* – qui confirme l'immensité de son talent. Seul

en scène, l'acteur Yves Jacques campe un Canadien qui se retrouve à Paris un mois d'août pour écrire un opéra pour enfants. Il expérimente la vie dans la capitale avec quelques scènes d'anthologie : la promenade du chien au bois de Boulogne et la visite dans un sex-club, rue Saint-Denis. Drôle et indispensable. **OH**
Les 28 et 29 avril, au Théâtre de Caen.
www.theatre.com.fr

NANTES
«Un captif amoureux»
Inspiré du dernier livre de Jean Genet

(publié un mois après sa mort), ce spectacle relate quinze ans de soutien de Férvain à la cause palestinienne. De ses séjours dans des camps de réfugiés à sa rencontre avec Hanna et sa mère – qui deviendront le couple emblématique de Fontane – en passant par le massacre de Chanîa, Genet, avait dressé un bilan lucide de sa vie. En transposant son roman sur scène, Anita Fischler et Dominique Lecomte le font revivre. **NH**
Du 17 au 23 mai, au Grand T.
www.agrandt.fr

+ D'INFOS SUR TETU.COM
LES ADRESSES CULTURELLES SONT PAGE 202

SAINTE-HERBLAIN

«Que ma joie demeure»
Et si le corps du danseur était un instrument de musique ? À observer les costumes permettant de lire les formes du corps, à admirer les jeux de couleurs et à entendre les airs baroques de Bach, on se dit que l'époustouflante chorégraphie de Béatrice Massin pour ses dix danseurs de la compagnie Fête Galante nous fait songer que musique et danse ne sont pas loin de former un tout. Après une telle prestation, on sera bien obligé de se dire à jamais : que ma joie demeure ! **NH**
Le 6 mai, à l'Opéra.
www.opera-culturel.org

SAINT-NAZAIRE

Stéphane Thidet
Stéphane Thidet opère des glissements du réel pour nous plonger dans une réalité étonnante. Il se saisit d'éléments forts et identifiants de la culture populaire ou liés à l'enfance et les place en décalage pour créer frustrations et illusions. Sa pièce intitulée *Réflexe* – une cubane grande ouverte mais inaccessible du fait d'une pluie torrentielle – illustre bien son vocabulaire entre désir et répulsion. **PHN**
Jusqu'au 18 mai, au Grand Café.
www.saint-nazaire.com



DOUAI «La Chevauchée sur le lac de Constance»
Un chevalier parti à la recherche du lac de Constance découvre qu'il vient de traverser sa surface gelée. Une pièce de Peter Handke où les univers du cinéma et du théâtre se confrontent avant que les protagonistes n'apprennent qu'ils sont tous... morts. Le metteur en scène, Pierre Maillet, pose un regard à la fois drôle et émouvant sur ces individus profondément seuls, fascinés par le mythe et submergés par leur rêve. **OH**
Les 29 et 30 avril, à l'Hippodrome de Douai.
www.hippodromedouai.com

«TÉTU» RECRUTE
Tétu recherche un correspondant en Bretagne (Brest, Rennes). Expériences et carte de presse vivement souhaitées. Envoyez CV, lettre de motivation et articles déjà publiés à : **Grégoire Tossier / Pigistes Tétu**
6 bis, rue Campagne-Première
75014 Paris

NOUVELLES TÊTES

Agathe Bonitzer

Cinéma Cette jeune actrice illumine le nouveau film de Christophe Honoré.

Par contraste avec la chevelure brune de la princesse de Clèves, réinterprétée par la sublime Léa Seydoux dans le film de Christophe Honoré, *La Belle Personne*, Agathe Bonitzer apporte une légère touche colorée avec sa roussure. Plutôt que de faire tâche, la touche fait mouche, à l'image de sa gracieuse présence auprès de Louis Garrel qu'elle aime éperdument mais qu'il écarte dans le film. Comme tous les autres jeunes acteurs du film, dont Honoré saisit subtilement les fièvres et les élans, Agathe traduit quelque chose de doux et douloureux de son âge, habité par les désillusions amoureuses. Représentée dans *Les Sentiments* de Noémie Lvovsky (2002), c'est dans les films de famille qu'elle a pris discrètement son envol : *Je pense à vous* et *Le Grand Alibi*, de son père Pascal, et le prochain film de sa mère, Sophie Fillières, *Un chat un chat*.



Plogée par la force des choses familiales dans le bain du cinéma d'auteur, elle élargit avec Honoré son arbre généalogique, riche par ses origines, prometteur par ses affinités électives.

Jean-Marie Duzard

La Belle Personne, le 12 septembre à 21 h sur Arte ; le 17 en salle.

Stéphane Thidet

Arts Entre sculptures et paysage, il signe une exposition en forme d'embuscade.



Ce qui frappe d'emblée chez Stéphane Thidet, c'est l'extraordinaire puissance fictionnelle de ses sculptures. Qu'il présente en 2007, au Printemps de septembre, à Toulouse, un dégât des eaux grandeur nature dans une cabane en bois ou, au printemps dernier au Grand Café de Saint-Nazaire, une table de billard matée en paysage verdoyant, et encore une montagne de confettis noirs, les installations de Stéphane Thidet, né en 1974 et travaillant aujourd'hui à Aubervilliers, ont la puissance des images mentales. Et des paysages picturaux. Même chose avec ses photos et vidéos, élégamment composées et étrangement évocatrices. En 2006, c'est lui encore qui organise le premier chapitre d'une exposition conçue comme une vaste embuscade et dont la Fondation Ricard accueille en ce moment le troisième volet.

Claire Houlière

Et pour quelques dollars de plus... jusqu'au 27 septembre à la Fondation d'entreprise Ricard (exposition collective), 12, rue Bessy-d'Angles, Paris VII^e. Tél. 01 53 30 88 00. www.fondation-entreprise-ricard.com

Pop Un collectif fougueux souffle un vent nouveau sur la scène pop britannique.



The All New Adventures of Us

Il faut être jeune, fou et inconscient pour jouer ce genre de musique aujourd'hui, pour faire ainsi revivre avec insouciance les heures dorées de la pop des années 1980-1990. The All New Adventures of Us, connu également sous l'acronyme de Tanaou, est un groupe composé de six garçons et une fille de Northampton, dans les Midlands anglais. Rassemblés depuis cinq ans autour du brillant Jaime C. Macfield, ils ont sorti une poignée de singles confidentiels avant de se retrouver récemment sur le label de Björk, One Little Indian. Pleins d'enthousiasme et ne se fixant aucune barrière, ils mêlent mélodies fortes, souffle épique, chœurs, synthés et saxophones, leur cœur balançant entre New Order et la pop américaine culte de Death Cab For Cutie. Débordant d'énergie, ils possèdent aussi leur propre label et ont de multiples projets littéraires parallèles (recueils de poésie et nouvelles...). Leur premier album, *Best Loved Goodnight Tales*, sort le 29 septembre et nourrit déjà le buzz outre-Manche en apportant à son nouveau à une scène britannique qui en a bien besoin.

Anne-Claire Norot

www.myspace.com/tanaoumusic

PARISart Contact **photo danse design art contemporain vidéo**

AGENDA ART PHOTO VIDÉO DESIGN DANSE CRÉATEURS LIVRES ÉCONOMIE

Expositions Événements Aujourd'hui Vernissages Lieux

RECHERCHER [inscrire un objet...] [art - votre stage à PARISART, c'est au cœur de l'art...]

Newsletter [Votre mail] Votre compte sur parisart

Lieux Blogs Aujourd'hui Forums Vernissages Galeries perso Petites annonces

INTERVIEW

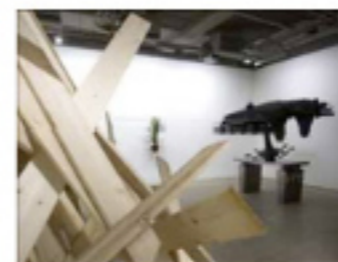


Stéphane Thidet

05 sept. 2008

Joueur invétéré, Stéphane Thidet entre de nouveau dans la peau d'un commissaire d'exposition et propose à une dizaine d'artistes de vivre une expérience de création symbiotique. Présentée à la Fondation Ricard, Et pour quelques dollars de plus s'adonne au jeu de l'art et du hasard sur fond de western spaghetti...

Cliquez sur les images pour les agrandir et lire les légendes



Céline Pietre. Cette exposition collective présentée à la Fondation Ricard est le troisième volet d'une trilogie, commencée en 2007 avec « Guet-apens »... Stéphane Thidet. C'est exact. Je l'ai appelée : « La Trilogie Corberon », du nom du village où j'ai réuni pour la première fois les artistes invités à participer au projet de Blaqui;

Le créateur :
• Stéphane Thidet

L'interview :
• Stéphane Thidet

Les autres expos liées aux artistes :
• Sciences fictions
• Dernier ticket
• The Best of...
• L'ennui
• Pour l'été
• ... et pour quelques dollars de plus

Guet-apens. Nous avons passé deux jours entiers dans une maison, afin de définir notre scénario de travail. J'y ai apporté une valise qui contenait le plan de l'exposition à venir, point de départ matériel de notre collaboration. Cette pièce matricielle a été ensuite présentée à la Générale, à côté des œuvres à proprement dites.

C'était ta première expérience en tant que commissaire ?
Stéphane Thidet. Je ne

seis pas si mon travail peut être considéré comme un véritable commissariat d'exposition, en tout cas si l'on se réfère à l'acception traditionnelle du terme. Je suis avant tout un artiste. J'ai donc contourné cette exigence — qui est, à l'origine, une proposition de la Générale — par le jeu.

Peux-tu nous préciser ta démarche ?
Stéphane Thidet. L'idée de départ était de travailler en équipe à partir d'une trame narrative fictionnelle, de monter une exposition comme on prépare une embuscade. Le second volet consistait à montrer les armes et l'épilogue clôture aujourd'hui l'ensemble sur le thème de la confrontation finale. Il me semblait important d'écrire une fin à cette trilogie, comme dans un vrai scénario, afin de connaître l'issue de l'arméque. En d'autres termes : qui part avec le magot ?

Rechercher une interview

Inscrire ici votre recherche

[tous les genres]

ÉDITORIAL

Koons, Hirst & Cie : art, fric et démesure

Drôle de coïncidence! La faillite de Lehman Brothers, quatrième banque d'affaires américaine, intervient le jour même où le célèbre artiste anglais Damien Hirst administre un sérieux coup de bambou au marché de l'art en venant directement aux enchères, chez Sotheby's à Londres, plus de 220 œuvres inédites réalisées en 2008. Alors que beaucoup d'observateurs (guère clairvoyants!) pronostiquaient un échec cuisant à l'initiative de Damien Hirst, l'estimable 82 millions d'euros a été amplement dépassée pour atteindre 140 millions d'euros. A l'occasion, entre la chute de la banque et l'envoie dans l'art, la finance s'est révélée diversement...

Lire la suite

Des destinations de r...
exclusivement réservées aux membres du club voyageprime.com

voyageprime.com
Le site de Venues Privées de Voyage

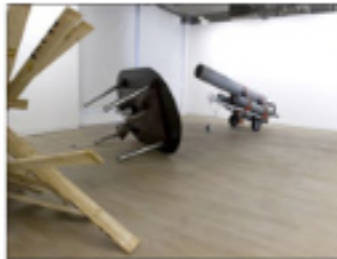
Cliquez

BLOGS

Gradiva
«Gradiva» : celle qui avant blog traitera de ce qui peut constituer demain de l'indémodable matière de créabon. Pour le créateur doit se détacher de la définition même du mot «artiste», pour une rupture entre le XXe et le XXIe siècles, pour mettre à profit l'héritage duchampien.

Que d'art
"Que quelqu'un se serve du langage pour dire qu'un mot est inapte ne fait pas encore lui un écrivain" Karl Kraus

Psychic-Chic
Graphisme, Mode, Junk-Art, Retro-Futurisme, Pandrogyn, ecstasy, Modem-Primitiv, Modern-Classique, Dadaism



C'est la raison pour laquelle tes titres se réfèrent explicitement au polar, à la série noire, aux films de méchants ?

Stéphane Thidet. Tous les titres sont des « ready made ». *Guet-apens* est un film de gangsters des années 1970, *La Position du tireur couché*, un roman policier de Patrick Manchette et *Pour quelques dollars de plus...*, l'un des westerns culte de Sergio Leone... Cela renforce tout simplement l'idée de jeu, de trame scénaristique. À noter que le second volet, *La Position du tireur couché*, est une initiative de Julien Prévieux, qui s'empare du rôle de commissaire et donne une suite au projet de départ, modifiant sa forme initiale.



Tu as du faire le choix d'une équipe. Selon quels critères ?

Stéphane Thidet. Les artistes sélectionnés ont tous abordé dans leur travail, à un moment donné et en empruntant différentes voies, la notion de piège, de danger. Je connaissais certains personnellement, d'autres pas du tout. J'étais surtout à la recherche de personnalités capables de se prêter au jeu et de travailler ensemble. En réalité, cette trilogie est avant tout l'histoire d'une équipe, qui se suit sur plusieurs épisodes.

L'une de mes ambitions était aussi de trouver une alternative au collectif d'artistes, qui a ses limites, de réussir à mettre en place une collaboration en respectant les identités et les armes artistiques de chacun.

À la différence de « Guet-apens », les œuvres exposées à la Fondation Ricard ne peuvent être attribuées à un seul artiste mais sont le fruit du travail de plusieurs...

Stéphane Thidet. Ce dernier volet, « Et pour quelques dollars de plus », représente l'affrontement final. Mais contre qui ? Dans quel but ? J'ai alors décidé que nous allions mettre en jeu notre propre identité artistique en soumettant une règle : toute idée, œuvre, système, projet proposé par quelqu'un pourrait être volé, détourné, « parasité » par un autre participant ou lui servir de « bouture » à la manière d'une greffe. En suivant ce principe, chaque proposition devient élément d'un ensemble et n'a pu exister qu'en réaction à une autre : comme du lichen — résultat de la symbiose entre une algue et un champignon — et des systèmes parasitaires — où certains corps ne peuvent exister sans la présence d'autres. L'exposition questionne donc, en filigrane, l'autonomie individuelle de l'artiste. Un processus auquel même le commissaire (que je suis) se devait de participer, en acceptant lui aussi de se remettre en cause.

Comment le processus se déclenche-t-il, concrètement ?

Stéphane Thidet. Prenons un exemple précis. Un jour, au cours d'une discussion, j'ai proposé à l'équipe un « horizon brûlant », transformé très vite en « horizon brûlé » par Joséphine Wister Faure, qui

Page 1 / 3 Page suivante

RÉAGIR

Démocratique, Hyperdélisme, Punk-voice of truth, Judas priest, JESUS

GALERIES PERSO
LE K
CE
QUAT

ONZE OCTOBRE 2008
LE 100 CENT QUATRE VILLE DE PARIS

13 septembre 9 novembre
www.phototam

GALERIES PERSO

Luc Pelletier
Plasticien

Julie Goger
Acte de naissance de Chér Crevure

PETER M FRIESS
[Cuttings]

ECHOS

15 sept. 2008 : La XIII^e édition de Biennale de la danse de Lyon s'est ouverte ce samedi 6 septembre par deux pièces. Retour en avant du chorégraphe...

10 sept. 2008 : Du vêtement de sport à l'objet design, de l'industrie à la création, Didier Krzentowski a placé toute son œuvre...

30 juil. 2008 : Quelques clics sur Internet, une paire d'écouteurs et un bonnet foule suffisent désormais pour accéder aux mystères...

FORUMS

Quel site pour l'art contemporain
Le site paris-art.com est une proposition de développer dans l'action et le dialogue...

Quelle urgence à peindre aujourd'hui ?
Pourquoi aujourd'hui regarder à nouveau la peinture ? Quelle visibilité la peinture face aux installations et aux médias technologiques, de la...



«Le Printemps de septembre». Stéphane Thidet. «Refuge». 2007. Bois, plafond de pluie, meubles. 450 x 560 x 360 cm. (Commande du Centre national des arts plastiques, Paris. Avec le soutien de Crystal Group-FXD ; Ph. Ph. Migas)

travaux plus modestes ou plus intimistes, noyés dans cette masse exubérante et labyrinthique. De ce point de vue, l'œuvre de Jean-Marc Bustamante tire stratégiquement le meilleur parti du lieu, pour ce qui reste une exposition de circonstances, mieux réussie qu'à Venise (c'est tout dire), et en attendant sa présentation cet automne à Barcelone au centre d'art Santa Monica.

Si ce volet du Printemps de Septembre se distingue par la confusion assumée de sa présentation, ce n'est heureusement pas le cas de son pendant français. Wherecool ! Ici, les jeunes artistes invités (ils ont pour la plupart une moyenne d'âge de trente ans) bénéficient de conditions d'expositions optimales. Qu'est-ce qui caractérise cette jeune scène française ? En premier lieu, son extrême hétérogénéité, une créativité tous azimuts, une fraîcheur bienvenue, bref une scène qui paraît décomposée quant à son identité et qui n'a rien d'autre à prouver que son existence, toutes disciplines confondues. On y trouve de la peinture, mais elle déborde sur le sol ; des installations, mais elles annexent les cimaises ; de la vidéo, mais elle est traitée comme du cinéma ; des fresques, mais elles sont hors cadre ; un rideau de scène, mais sa structure est en béton ; des photographies, mais elles s'effacent dans l'obscurité ; des pièces sonores, mais elles envahissent aussi l'espace par leur présence physique. Sans doute plus que dans n'importe quelle autre ville, les lieux toulousains, à l'exception des Abattoirs, sont extrêmement typés et imposent leur configuration et leur architecture aux artistes et à leurs œuvres. Les salles de l'espace Croix-Baragnon sont idéales pour la photographie, et Mathieu Kleyebe Abernans est celui



«Le Printemps de septembre». Daniel Dewar et Grigory Gicquel. Sans titre, 2007. Dimensions variables. (Court. galerie Loevenbruck, Paris ; Ph. Philippe Migas)

qui s'en sort le mieux avec son installation vidéo-photographique traitant de la représentation de l'absence et de la disparition. Katinka Bock tire un bon parti de l'espace EDF Bazacle et de sa proximité avec la Garonne pour y placer ses pièces en équilibre, tandis qu'à la Maison éclusière, on retiendra les courtes vidéos de Vincent Mauger, tout en se demandant comment le même artiste peut intervenir dans l'espace de façon aussi convenue avec ses structures envahissantes. Si, à la Fondation Écouleuil, les vidéos graphiques d'Élise Florenty n'échappent pas à la répétition d'effets, les dessins, maquettes et constructions de Rémy Jacquier, notamment par la diversité des techniques utilisées, témoignent de la construction d'un univers moins facilement appréhendable qu'il n'y paraît. L'ampleur du travail de certains nécessitant des espaces à la mesure de leurs projets, ceux-ci sont rassemblés aux Abattoirs, à raison d'une salle ou d'un espace par artiste. Ici, moins qu'ailleurs, il s'agit d'une exposition collective, car les démarches comme les perspectives s'entrechoquent, sans pour autant interférer les unes sur les autres, chacune possédant sa propre autonomie et sa force d'impact.

En ouverture, le rideau de Sophie Duboc est incontournable, dans tous les sens du terme, mais on retiendra aussi sa nostalgique salle de classe, les impressionnants hippopotames de Dewar et Gicquel, le spectaculaire *Refuge* balayé par le polar de Stéphane Thidet ou les énigmatiques constructions en bois de Julien Laforge, où, dans une intrigante synthèse entre formes organiques et architecture, se construit un monde hors échelle. Le champ pictural est élargi de façon radicale avec Nicolas

Tourne, de manière beaucoup plus subtile avec les peintures murales d'Emmanuelle Castelan qui traitent de la disparition de l'image par la « contamination de l'espace ». Seule fausse note, l'installation sonore d'Emmanuel Lagarrigue qui souffre malheureusement de sa trop grande proximité avec l'œuvre plutôt envahissante de Myriam Machias.

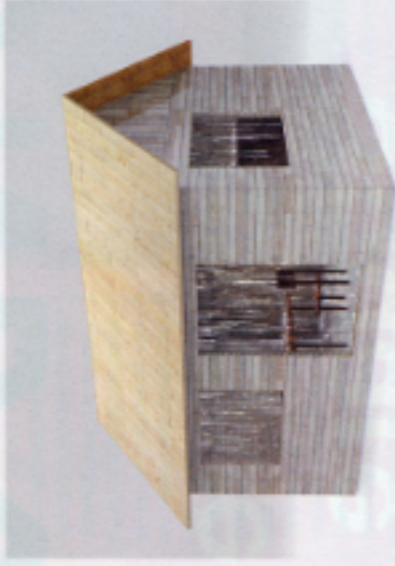
la valette-du-var
Alun Williams
Espace d'art le Moulin
27 juin - 26 octobre 2007

Pour ceux qui avaient pris pour habitude de se rendre régulièrement à La Valette-du-Var, le Moulin était devenu au fil du temps un rendez-vous important pour la création. Porté par la municipalité et par l'énergie de sa fondatrice, Isabelle Bourgeois, il proposait, dans un local plutôt modeste, des expositions destinées à croiser les préoccupations des artistes contemporains avec le patrimoine sociétal, architectural ou historique de la ville. Le pari était risqué, mais le succès de la programmation a toujours permis d'éviter la complaisance touristique. Devenu véritable centre d'art au mois de juin dernier grâce à des travaux ambitieux réalisés à partir du site original, il a inauguré ses nouveaux locaux en accueillant l'artiste Alun Williams. Fidèle au projet initial du lieu et à sa propre démarche, celui-ci a développé une véritable « investigation » autour d'un personnage emblématique de la ville, Joseph Gauthier. Pourtant simple prieur d'une commune qui ne dépassait pas à l'époque les mille habitants, ce personnage atypique a joué au début du 17^e siècle un rôle important en propageant les idées philoso-

Alun Williams. «Julie Bécher accompagnée à Versailles». Huile et acrylique sur toile, 2007

Toulouse Un printemps rafraîchissant

La nouvelle édition du Printemps de Septembre fait mouche en donnant amplement la parole à la jeune création française



LE PRINTEMPS DE SEPTEMBRE À TOULOUSE, jusqu'au 14 octobre, divers lieux, Toulouse, tél. 05 61 21 05 47, www.printempsdeseptembre.com, lun.-ven. 10h-19h, sam.-dim. 11h-19h. Journal *Hamsterwheel* et *Magazine Whorecel*, 5 euros.

TOULOUSE ■ Les grands n'ont pas toujours le dernier mot : Preuve en est lors de la nouvelle édition du Printemps de Septembre, à Toulouse, où cohabitent deux manifestations distinctes, réputées dans sept lieux de la ville rose. L'une, « *Hamsterwheel* », initiée par Franz West et Urs Fischer, rallie une « élite » internationale dont certains des protagonistes sont parmi les créateurs les plus réclamés de la sphère *arty* (Douglas Gordon, Paola Pivi, Piotr Ukiński, Rachel Harrison...), l'autre, « *Whorecel* », une jeune scène française « rassemblée une vingtaine d'artistes de l'Hexagone, dont le plus jeune est né en 1983 et l'aîné en 1972. « *Hamsterwheel* », exposition itinérante déjà présentée l'été dernier, concrètement à la

Sophie Thidet, *Refuge*, 2002, bois, platon de pino, meubles, 500 x 300 x 300 cm, courtesy de l'artiste.

Biennale de Venise, est un projet conçu par des artistes qui se sont choisis par cooptation, sans qu'apparaissent d'autres motivations que des affinités complètes. L'argument est court et trouve ses limites dans l'absence, certes revendiquée, de direction ! Outre qu'elle est l'exact reflet de cette tendance à la mode, de plus en plus appuyée, qui voit les artistes se substituer aux critiques en tant que commissaires d'expositions, sans que des exemples particulièrement probants aient récemment démontré qu'ils étaient les plus à même de remplir ce rôle, cette présentation pose quelque part le problème de la désorientation de ses concepteurs. Le tout s'avère aussi parfaitement fiable et vive à la cæphalome, dans le redoutable des jachères. Rares sont les artistes qui émergent, à l'instar

de Sarah Lucas et son surprenant *Réchaud* (2004), chope en céramique à échelle humaine figurant Richard Crass de Lam. Pour mesurer aussitôt, l'installation des *Autrichiens* (Gellin, vase structure de bois chantique et prolifération (Sautière, 2007), n'en plagie pas moins tout ce qui renvoie, à commencer par la belle œuvre de Mel O'Callaghan, *All in One Day* (2007), dans la lenteur et la sérénité de la scène et de la réformation d'un bloc de glace sont littéralement annihilés par l'environnement. S'il est une objection à faire à « *Whorecel* », elle tient précisément dans ce même refus affiché de délivrer un discours construit, préférant « *l'absence revendiquée de thématique ou de ligne conceptuelle et historique* », pour reprendre les termes des organisateurs. Des découvertes ou confirmations de talents pressenties jadis au moins par le parcours. Mathieu Kleyebe Aboumenc et Marion Mathu produisent un film intriguant et saisissant où rien n'est défini et la tension tient dans la suggestion (*L'Orde de la proie*, 2007). Armand Jalut interpelle avec sa peinture qui procède par énigmes, avec une belle maîtrise d'effets. Stéphane Thidet installe une cabane en sapin dans laquelle il pleut à verse (*Réfuge*, 2007). Julien Laforgue consacre au kits, à d'étranges voyages sur des terres inventées, grâce à des constructions hybrides où se mêlent structures rigoureuses et formes organiques. Reste un sorcier : que l'équipe organisaire parvienne à exposer cette manifestation et contribue enfin à faire taire le chœur des plaintes sur la difficulté des artistes français à passer les frontières. Une nouvelle génération émerge, qui sera plus facilement visible avec des actions d'urgence que par un saupoudrage d'aides trop actives et dispersées pour être lisibles.

LE PRINTEMPS DE SEPTEMBRE
 → Nombre de lieux d'exposition : 7
 → Initiateurs : Franz West et Urs Fischer
 → Nombre d'artistes : 73
 → Commissaires : Marie-Frédérique Hallin et Thierry Leviez
 → Nombre d'artistes : 24

DESIGN DOG DESIGN

Frédéric Bonnet

LE FIGARO jeudi 27 septembre 2007

Toulouse sous la rafale contemporaine

FESTIVAL
 Arts visuels et spectacles vivants envahissent plusieurs lieux de la Ville rose. Parcours rafraîchissant.

QUEL BOUTEILLE d'air frais que ce septième Printemps de septembre à Toulouse ! L'ambiance y est plus jeune, la proximité de cette manifestation attirant un public surtout local, avide de découvrir l'art contemporain dans une ambiance festive qui se prolonge en nocturne.

Le parcours à travers plusieurs lieux de la ville, des Abattoirs au Château d'eau, en passant par les Jacobins, est simple, sans prétentions, loin du masochisme épais de certaines foires où il y a trop à voir et où le nombre l'emporte souvent sur la qualité. On en ressort détendu, gai, plein d'énergie après le dynamisme des artistes qui ont déployé talent et humour pour construire des installations souvent monumentales, occupant chacune un espace que les commissaires, Thierry Leviez et Marie-Frédérique Hallin, leur ont choisi. La qualité hors des sentiers battus, dans les centres d'art contemporains ou des lieux non institutionnalisés, a été longue.

Toulouse est comme un laboratoire avec du bon, et forcément du moins bon. Les écoles montantes, certaines déjà défendues par des galeries, y font leurs armes. La moyenne d'âge des artistes dépassant rarement 30 ans, ils ont l'esprit encore vierge, car ils ne sont pas encore dans la spirale du marché. Vingt-cinq créateurs sont présents dont quatorze ont pu réaliser leurs commandes grâce au financement de la Direction des arts plastiques, la Maison européenne de la photographie, le musée du Jeu de paume ou la Fondation EDF. Mais à condition que les œuvres restent encastrées aux Abattoirs, pour pouvoir les faire circuler dans la région Midi-Pyrénées. Une démarche qui heurte certains.

Quelques hommes surpris
 Dans cette visée ludique, des œuvres fortes sortent vraiment du lot, surtout dans le bel espace des Abattoirs, comme la cabane sous la pluie appelée à une lente destruction par Stéphane Thidet (né en 1974 à Paris). Comme le spectacle troupeau d'hippopotames en décomposition que le duo Daniel Desvar (né en 1976, vit à Nantes) et

Gregory Cécouel (né en 1975 à Saint-Brisac) a mis une semaine à façonner dans le kaolin. Comme repoussant les limites des murs des frères Chazouat. Grégoire (né en 1972 à New York) et Cyril (né en 1976 à Bièvre en Suisse) livrent le visiteur à y entrer par un petit trou.

Quelques bonnes surprises vous attendent aussi à la Fondation EDF avec l'installation de Valère Costas ou celle de Vincent Mauger à la Maison écossaise. Pour ceux qui reviennent de la Biennale de Lyon, déçus, voire déprimés, par tant de confusion, d'absence de vrais chefs, de manque de lignes fortes, ce Printemps dégage un vrai sentiment de créativité et de liberté.

En revanche, mieux vaut passer vite sur l'exposition « *Hamsterwheel* » conçue par Franz West, Urs Fischer et quelques amis artistes, montée aux Jacobins de Toulouse et déjà présentée à la 52^e Biennale de Venise. La présentation aux Jacobins est confuse, trop chargée avec un air de déjà-vu et de fausse note.

BEATRICE DE ROCHEBOUQUET
 ■ Toulouse, jusqu'au 14 octobre, www.printempsdeseptembre.com

« La jeune scène française m'impressionne »

Mathé Perrin est à l'origine du Printemps de Cahors qui, devant la montée en puissance de l'événement, a délégué en 2001 à Toulouse. Rencontre.

LE FIGARO. - Comment est née cette idée de...
 Mathé Perrin est à l'origine du Printemps de Cahors qui, devant la montée en puissance de l'événement, a délégué en 2001 à Toulouse. Rencontre.



Photo: Ludovic

JOHN ARMLEDER : « OH ET PUIS NON ! »

CETTE PHRASE REPRODUITE À L'ENTRÉE DES ESPACES DU MAMCO, QUE JOHN ARMLEDER A LUI-MÊME TROUVÉ TAGUÉE DEVANT SON ATELIER, EST UNE BELLE FORMULE POUR APPRÉHENDER LA GRANDE EXPOSITION QUI LUI EST CONSACRÉE ET PLUS LARGEMENT SON ŒUVRE.

Cette rétrospective se déploie sur tous les étages du Musée genevois. C'est en fait pas une. L'artiste a échappé aux stéréotypes attachés à ce type de présentation. Il les a déjoués en prenant un malin plaisir à brouiller les pistes et en faisant finalement, en auteur et metteur en scène de son exposition, une œuvre à part entière : chaque pièce qui la constitue même quand elle est ancienne est nouvelle, réactualisée ou parfois transformée au contact d'œuvres de la collection permanente du Mamco. Seul le dernier étage traditionnellement dédié à une exposition monographique étirée les salles qui pourraient être les plus proches de ce que l'on attend d'une rétrospective. On y trouve notamment les fameuses *Furniture Sculpture*, production la plus caractéristique de l'artiste, mais également réhabilité par un ordre chronologique qui à son principe sériel : ses pièces, quelle que soient leur nature ou leur époque, s'inscrivent entre elles pour former une grande composition dans chaque salle.



La notion d'exposition comme médium et le principe curatoriale ont toujours été au cœur de ses réflexions, déjà à l'époque du groupe Ecart qu'il fonde en 68 avec des amis de son club d'été, les phases de présentation et de diffusion du travail sont essentielles dans le processus de production artistique.

Les expositions D'ort do it et Ne dites pas non! au Mamco en 1967 ont déjà permis à l'artiste d'investir comme quartier quelques salles du Mamco mais il passe avec « Amer west, horror west » bien plus loin l'année.

Il s'agit d'expérimenter les relations que peut entretenir l'œuvre avec son environnement, les interactions qu'elle provoque, y compris avec celles des autres artistes : ainsi une pièce en miroirs de Bernard Verlet devient le support pour une *Furniture Sculpture*. De son expérience avec le groupe Ecart, il retient aussi cette pratique du collectif et un principe d'existence entre les œuvres.

de conceptualisées, son œuvre, profilée, corrigée, en constante mutation, se nourrit des formes, les réactive, les prolonge. Les protocoles de production sérielle mais pas de progressivité systématique. Les œuvres débordent les vitrines, elles n'ont vraiment décidé, tout peut se transformer, tout s'est qu'il existe de contextes de présentation. Face à la difficulté de la création, il n'ajoute pas des formes, le langage est sans doute une des réponses possibles. Réactualisation et confusion des genres, *Every-thing* est une plateforme junglétique où fleurs exotiques naturelles et artificielles se mélangent à des animaux empalés et à des monuments diffusant des séries B américaines des années 50 et 60, sous-produits hollywoodiens, sur fond de musique hawaïenne : « Honor your ».

Comme le laisse entendre le titre de l'exposition, on retrouve dans la succession des salles, en rapport entre le son et le visuel, de vidéo dans ses salles de charge de certaines peintures de conceptualisées, son œuvre, profilée, corrigée, en constante mutation, se nourrit des formes, les réactive, les prolonge. Les protocoles de production sérielle mais pas de progressivité systématique. Les œuvres débordent les vitrines, elles n'ont vraiment décidé, tout peut se transformer, tout s'est qu'il existe de contextes de présentation. Face à la difficulté de la création, il n'ajoute pas des formes, le langage est sans doute une des réponses possibles. Réactualisation et confusion des genres, *Every-thing* est une plateforme junglétique où fleurs exotiques naturelles et artificielles se mélangent à des animaux empalés et à des monuments diffusant des séries B américaines des années 50 et 60, sous-produits hollywoodiens, sur fond de musique hawaïenne : « Honor your ».

On comprend mieux comment au contact de certaines œuvres comme le wall-painting de De-crouzet, John Armleder a escaladé et à l'issue des générations d'artistes dont Philippe Parreno avec lequel il a en commun ce goût de la fête, du partage de l'expérience artistique; ou de plus jeunes encore présentés avec lui dans l'exposition « Playlist » au Palais de Tokyo en 2004. Quant au spectateur, il est un peu livré à lui-même, libre de son interprétation, voire un peu « baladé », conduit parfois sur de fausses pistes face à des œuvres ouvertes, jamais définitives. Se jouent des principes d'une rétrospective pensée autour tout de l'artiste, John Armleder présente ainsi une salle de photographies, bien qu'il n'ait jamais vraiment utilisé ce médium : cette dernière était pensée sur le mode du ready-made comme cette intrigante photographie de l'été 1968 commandée dans sa forme proche d'une peinture conceptuelle devant servir de support au zapping des images. Comme stratégie de suspension, de brouillage voire du raptus qu'il introduit dans sa démarche, ce fait un artiste conceptuel mais nullement rigide. En effet, le dialogue qui caractérise son approche est peut-être la marque d'un désenchantement par rapport à l'art mais toujours teinté d'humour et de générosité. Il y a aussi ce désir d'échapper, en artiste conceptuel, à l'essence idéologique, autographique, à une compréhension globale et définitive de son travail : en rassemblant un peu à tout, son art ne ressemble finalement à rien d'autre et comme le souligne l'artiste : « si une œuvre n'échappe pas à son auteur elle est déadée ».

PAR MURIEL ENJALBAZ
L'ART JOHN ARMLEDER, 2004, GALERIE ALINE VIDAL, PARIS
L'ART JOHN ARMLEDER, 2004, GALERIE ALINE VIDAL, PARIS
L'ART JOHN ARMLEDER, 2004, GALERIE ALINE VIDAL, PARIS

EXPOSITION / STÉPHANE THIDET

AU SOUVENIR DE L'EXPOSITION COLLECTIVE « GUET-APENS - À LA GÉNÉRALE EN JUIN DERNIER (OU À LA VISITE DE LA GALERIE ALINE VIDAL CET HIVER), IL EST TENTANT DE SE DEMANDER QUELS RAPPORTS ENTRETIENNENT LES ŒUVRES DE STÉPHANE THIDET AVEC LE CINÉMA ET PLUS PARTICULIÈREMENT AVEC LE GENRE « THRILLER ».



« Dernier Ticket » est une installation sur deux niveaux plongée dans la pénombre qui comprend photographies, vidéo et sculptures. Cette dernière, la plus imposante, traite un thème de motifs bleus, révision du même, composé de quatre éléments. L'un est dressé tandis que les deux autres sont couchés. Le quatrième semble dans sa chute, être désolidarisé de l'ensemble et se présente avec nous en bois, blanche été assis, ressemble d'une multitude de cabochons lustrés. Le tout, forme une de ces tours dirigées dans les films policiers qui travaillent et glissent pour attirer le chasseur mais ici sa position accidentelle l'empêche de fonctionner. Aux murs, des photos de plans d'attractions, prises de nuit, complètent le jeu de miroirs, tandis qu'à l'arrière une projection vidéo scénarisée emprunte un mur entier et montre en accéléré un diorama qui s'effondre péniblement dans un champ de maïs. Improbable de ne pas lire tout cet agencement à l'aune des thrillers. Le pari d'attractions

reconstitué par Thidet pourrait être celui de ce site le musée moderne qui construit l'histoire principale de l'histoire du film d'après. Quant à la suite dans le champ, elle rappelle celle, archi-célèbre, de Roger Thornhill (Cary Grant) pour saisi, sous un soleil implacable, par un avion dans le désert désolé. On se souvient que le héros de La mort aux trousses (les deux) est dans les hautes feuilles des grenadiers puis qu'il est chassé par un gigantesque megaléon insecticide.

Certains jeunes artistes empruntent au cinéma pour réaliser leurs œuvres. Ils incluent une familiarité immédiate entre l'œuvre et le regard, une qui pénètre souvent une lecture plus complexe. Ainsi, il n'est pas besoin d'être un grand cinéaste pour s'amusar à répéter, par exemple, ce que Lars Von Trier a fait à Stanley Kubrick ou à Steven Spielberg.

Stéphane Thidet ne se contente pas d'utiliser les éléments de corps cinématographique, il crée,

lui aussi, des agencements pour susciter un phénomène d'écrit chez le regardant mais en tant que plasticien. Il cherche à lui tout à la fois à structurer ses sensations avec des parties précises de la scène et les architectes-scénaristes. A l'instar de l'œuvre peinte de Sarah Morris, qui semble prendre pour modèle le génial générique de La mort aux trousses (les deux), ses grilles et ses trames, pour tracer ses *color-field paintings* et représenter de façon abstraite les façades des architectures contemporaines. Stéphane Thidet crée un dialogue entre les récits et les formes. Pour « Guet-Appens », il démontre son aptitude à la scénographie en reproduisant, à l'aide d'une petite maquette, toutes les salles et les œuvres des autres artistes participant à l'exposition, jouant ainsi avec la coutume qu'ont les gens de repérer les lieux pour préparer leurs mémoires. Avec « Dernier Ticket », il se sert des oppositions, presque la gamme s'est décalée que par la roue lumineuse pendant que la

vidéo se lève de l'arrière, mais aussi de la verticalité structurelle des lieux espagnols, des épis de maïs et des madrilènes de l'été. Les lignes qui sillonnent la chute pour effrayer et contrastent avec l'horizontalité du pylône couché.

Déjeuner, l'apaiser vous alarme semblent le but de l'artiste, peut-être pour obliger le regardant à devenir avant tout un acteur vigilant. A l'exemple du couple d'artistes possible qui vous prend lorsqu'on repère cet attaché-casse en bois et aluminium, oublié dans un coin, en bas des marches de bureau de la galerie et sur lequel il est gravé « no woopos inside ».

PAR ALAIN BERLAND
MISE EN SCÈNE THIDET À LA GÉNÉRALE, GALERIE ALINE VIDAL, PARIS
MISE EN SCÈNE THIDET À LA GÉNÉRALE, GALERIE ALINE VIDAL, PARIS

MARDI 16 JANVIER 2007

paris guide 27

11. danse

Premiers Gestes
Festival multigenre dédié à tous les spectacles vivants, Premiers Gestes décline un aspect pointu de la danse. Le buté et ses codes sont explorés en trois pièces, signées par de jeunes chorégraphes.
■ 10 €
19 h 30, 20 h 30, 21 h 30 ce soir et demain au Kiron Espace, 10, rue de la Vacquerie, 11°. M° Voltaire 01 44 64 11 50

12. théâtre

Le Roi Lear
Grand succès 2006, cette tragédie shakespearienne est ici reprise. Le roi de la scène Michel Piccoli devient le tyranique et vieux Lear aux côtés d'une belle distribution : Gérard Desarthe, Jérôme Kircher, Julie-Marie Parmentier...
■ 26 €
20 h de mer. à sam.; 15 h dim. à l'Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17°. M° Porte-de-Clichy 01 44 85 40 40

13. classique

Ludovic Tézier
Accompagné par Robert Gonnella au piano, le baryton Ludovic Tézier chante des lieder de Liszt et Strauss et surtout les Nuits d'été de Berlioz. Ce cycle de mélodies est le plus souvent interprété par des voix féminines.
■ 16,6 €
20 h ce soir et demain au Café de la danse, 5, passage Louis-Philippe, 11°. M° Bastille 08 92 68 36 22

14. classique

Dominique Merlet
A la tête d'une discographie abondante, ce pianiste demeure rare en concert, la faute peut-être à une intense activité pédagogique. Dominique Merlet déroule des Préludes de Debussy et deux pièces de Schumann, dont *Carnaval* de Vienne.
■ 16 €
20 h 30 ce soir à l'Archipel, 17, boulevard de Strasbourg, 10°. M° Strasbourg-St-Denis 01 42 74 73 74

15. installation Stéphane Thidet

Ce jeune artiste frotte avec l'étrange et emplit l'espace d'Aline Vidal d'une curieuse atmosphère. Stéphane Thidet présente un monde à l'abandon, entre univers forain et industriel, puisant ça et là pour ses installations des éléments de réalité.
■ Entrée libre
Tij et dim. et lun. de 14 h à 19 h, jusqu'au 3-2 à la galerie Aline-Vidal, 70, rue Bonaparte, 6°. M° Saint-Germain-des-Prés 01 43 26 08 68

16. world

Antonio Placer
Galicien d'origine, Antonio Placer délire dans sa musique une somme réussie d'influences latines diverses. Mélodies pop et mélodées hispaniques se croisent au gré d'une inspiration riche, où son chant évoluant et son jeu de guitare font mouche.
■ 16,6 €
20 h ce soir et demain au Café de la danse, 5, passage Louis-Philippe, 11°. M° Bastille 08 92 68 36 22

17. jazz

Paris Jazz Club
Les clubs de la rue des Lombards rendent hommage à Michel Petrucciari. Ludovic de Preissac en quartet, Emmanuel Bex en duo avec Alain Jean-Marie, et Franck Avitabile en trio avec Aldo Romano et Diego Imbert tentent de retrouver sa fabuleuse énergie.
■ 20 € (entrée 4 clubs)
21 h ce soir au Duc des Lombards, Sunside/Sunset et Baiser Salé, rue des Lombards, 1°. M° Châtelet 01 40 26 46 60

18. patrimoine

Architectures de Saint-Maur
Maquettes, peintures et ouvrages brosent un portrait architectural de Saint-Maur-des-Fossés, de la fin du XVIII^e siècle aux années 1930. On y découvre l'existence de huit quartiers vilages aux aspects variés.
■ Entrée libre
Tij et lun. de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h; dim. de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h au musée de St-Maur, 5, rue Saint-Hilaire, La Varenne-St-Hilaire (94). 01 48 86 33 28

19. danse

Inbal Pinto Dance Company
Encore peu connus en France, la chorégraphe et le metteur en scène israéliens Inbal Pinto et Avshalom Pollak entament une tournée de dix dates en périphérie parisienne. Leur spectacle commun *Oyster* entraîne théâtre, danse et acrobatie sur un rythme trépidant de comédie.
■ 15,5 - 18 €
21 h ce soir à l'espace Marcel-Carné, place Marcel-Carné, Saint-Michel-sur-Orge (91). 01 69 04 98 33
■ 6-16 €
20 h 30 ven. à Fontenay-sous-Bois (94). 01 49 74 79 10
■ 15-25 €
20 h 45 sam. à Maisons-Alfort (94). 01 41 79 17 20

20. humour

Armelle - Voyage en Armélie
Etiquetée grande brune naïve dans « Caméra Café » (Maeva), Armelle change de registre. Son spectacle est un voyage dans un pays imaginaire abritant bergère hystérique, actrice porno et sous-préfète dépressive. Incarnant tous ces rôles, elle en profite même pour pousser la chansonnette.
■ 18-21 €, TR 10-16 €
21 h 30 de mar. à sam. au Molo d'Armélie, 4, rue Marie-Stuart, 2°. M° Etienne-Marcel 01 40 26 11 11

activités enfants

Babayaga, jamais plus vous ne vous moquerez d'elle (théâtre)

C'est l'histoire d'une petite fille envoyée chez une terrible ogresse par sa marâtre. Comment s'adapter à cette nouvelle vie ? Quels stratagèmes inventer pour ne pas sombrer dans la folie ? Mise en scène par Aude Roman, cette délectante aventure au pays de Babayaga montre de quelle manière une fillette intelligente et mature parvient à s'adapter aux situations les plus cocasses. Un spectacle plein de bonnes trouvailles, d'énergie et d'humour autour d'une héroïne généreuse et sensible. Pour les tout petits, à partir de 4 ans. Les 17, 20, 24, 27 et 31 janvier à 15h30, 10,80 €. Ciné 13 Théâtre, 1, avenue Junot, 18°. 01 42 54 15 12

Elsa et les cygnes sauvages (spectacle)

La compagnie Bin embarque les enfants dans ce conte d'Andersen où tous les codes du genre sont respectés à la lettre : marionnettes traditionnelles à fils, décor inspiré des peintres allemands de la Renaissance et costumes chatoyants confinant au spectacle une magie désuète et totalement charmante (à partir de 6 ans.) Les mar., mer., jeu. à 15 h, dim. à 16 h. 6 €, TR : 5,50 €. Théâtre de Montrouge, 2, av. Emile-Boutroux, Montrouge (92). 01 42 53 23 24

Ruses russes (conte)

Avec ses petites histoires drôles, étonnantes ou émouvantes en provenance de Russie, la conteuse Claire Péricat, accompagnée du musicien Serge Vassenko, invite les enfants au voyage. Délicieuse évasion (de 3 à 8 ans.) Les mer. et dim. à 15 h. 6 €. Théâtre Astral, parc floral, bois de Vincennes, 12°. 01 43 71 31 10

locations ouvertes

Ayo (l'Olympia)
Du 12 au 15 mars, places de 30 à 40 € 08 92 68 33 68

Tuxedomoon (Nouveau Casino)
Le 14 fév., places à 22 € 01 43 57 57 40

Pages réalisées par 

SECTEUR FRONTALIER
Le préfet à l'écoute
du monde agricole
Pages Locales

DNA

DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE

ALTENACH
Tentative d'homicide
au sein d'un couple
Pages Région

N° 230 - MARDI 2 OCTOBRE 2007 - 0,90 € - www.dna.fr

Edition de Saint-Louis - Altkirch

Altkirch / CRAC

Des rivages pas sages...

L'exposition « Les rives du Pédiluve », inaugurée l'autre dimanche, met en lumière les travaux de deux jeunes artistes, Stéphane Thidet et Julien Berthier, et marque d'emblée la patte de la nouvelle directrice du CRAC, Sophie Kaplan.

■ Il y avait foule au CRAC pour le traditionnel brunch-vernissage qui inaugure depuis quelques années toutes les expositions du Centre d'art. Une foule avisée, dopée par l'effet "soleil + rentrée", curieuse de découvrir la première programmation de Sophie Kaplan. Très vite, le ton est donné : alors qu'Hilde Teerlinck, l'ancienne directrice, affichait haut et fort son goût pour la vidéo et la photo, dans des expositions où se côtoyaient souvent plusieurs artistes, Sophie Kaplan privilégie les installations et les environnements, et donne à deux artistes seulement la « vedette » pour des « Rives du Pédiluve » souvent étonnantes, décalées, et parfois un peu glissantes...

Drôlement impertinent

C'est un univers impertinent mais avec une bonne touche d'humour, qui caractérise les travaux de Julien Berthier et Stéphane Thidet. Cette vision du réel très particulière se dévoile dès l'approche du bâtiment du CRAC : sur un chariot élévateur, un palmier agite ses branchages au gré d'un vent artificiel, comme un décor de carte postale sans les très traditionnelles plages de sable fin. Et Julien Berthier agrémenté ainsi les salles du CRAC d'autant de petits bijoux de « non-sense », alliant une certaine loufoquerie à un véritable esprit burlesque.

L'« Enseigne pour pacifier avec les araignées » propose par exemple sa drôle de poésie dans un coin du couloir,



Julien Berthier et Stéphane Thidet au cœur de leur « Chapelle ». (Photo DNA)

reparer avéré de moustiques et autres bestioles à six ou huit pattes. Julien Berthier sait également malmenier la bourgeoisie en faisant dangeusement tourner une réplique de lustre en cristal, et son humour se teinte d'une dose de provocation lorsqu'il illustre avec « Mouvement perpétuel », les lieux communs liés aux chats qui retombent sur leurs pattes alors que les tartines tombent toujours du côté confiture : le félin (empaillé) est harnaché avec le pain (beurré) et tourne en une dérangeante loi de Murphy qui ne saurait laisser indifférent. Mais c'est dans ses dessins que Julien Berthier donne la plus belle illustration d'un humour d'une gran-

de finesse, délicatement mis en scène dans des croquis purs, précis, incisifs, où l'on sent planer parfois l'esprit de Gary Larson.

Poésie décalée

Si Stéphane Thidet partage avec son compère une certaine vision décalée sur le monde, il insuffle dans ses œuvres une grande poésie teintée de mélancolie. Ici, on pense même parfois au souffle du cinéaste Tim Burton, notamment dans la danse pleine de grâce du squelette dans la vidéo « Ask ». La nostalgie est partout au rendez-vous : une fête foraine désertée dans « Rêve d'une

tour », la piste de danse sous chapiteau, entourée d'un tapis d'herbe, et où retentit un ultime morceau, ressemble fort à ces fins de soirée qui voient des corps épuisés et des histoires qui se nouent ou se terminent...

Mais parfois, la poésie peut devenir oppressante : les paysages quasi lunaires de « Wild Life » dénoncent la main de l'homme qui aggrave les « habitations » des singes en captivité de plastiques, chaînes et autres filets... Et c'est aussi une course-poursuite dans « Du vent dans les champs » qui pourrait être une simple partie de cache-cache dans un champ de maïs... mais également une question de vie ou de mort.

Sous la piscine

Les deux artistes, qui se connaissent depuis plusieurs années et partagent le même atelier à Aubervilliers, ont également mené un projet ensemble, spécialement pour cette exposition. Le fruit de leur collaboration a littéralement transformé une des pièces du CRAC en « Chapelle » : une piscine à l'envers et à la place du plafond, qui installe une atmosphère tout à fait particulière, presque contemplative... La piscine reprend les codes architecturaux classiques des chapelles romanes, et son bleu reprend la couleur de la chapelle Sixtine avant que celle-ci soit peinte par les plus grands artistes de la Renaissance », explique Stéphane Thidet. Emblématique et singulière, cette « Chapelle » évoque également, comme le rappelle Julien Berthier, « les coques des bateaux Vikings que ceux-ci retournaient, une fois en territoire conquis, pour en faire des habitations et leur lieu de culte ».

Nathalie Ewert

► Du mardi au vendredi de 10h à 18h et le week-end de 14h 30 à 19h, au CRAC Alsace, 18 rue du Château, à Altkirch jusqu'au 30 décembre 2007. Entrée libre, visites commentées sur simple demande. Renseignements au 03 89 088 259 ou sur le site www.cracalsace.com. Les œuvres « Rien de Spécial » de Julien Berthier et « Silly Stick » de Stéphane Thidet, qui font partie intégrante de l'exposition, sont visibles uniquement sur le site. A noter également : une « Project Room », qui sera dédiée à un artiste émergent, propose dans le cadre de cette exposition de découvrir une vidéo de Judy Van Luyk.

L'ALSACE Week-end

Supplément du jeudi 1^{er} novembre 2007

Ne peut être vendu séparément

CRAC Humour, décalage et mélancolie

Entre installations monumentales et fins dessins, Julien Berthier et Stéphane Thidet distillent, à Altkirch, humour et mélancolie.

Pour sa première exposition, en tant que commissaire, au CRAC-Alsace, Sophie Kaplan, la nouvelle directrice du centre d'art d'Altkirch, a choisi de faire la part belle, dans un esprit à la fois ludique et poétique, à la sculpture et aux installations, réduisant aussi le champ à un duo d'artistes, Julien Berthier et Stéphane Thidet, qui font atelier commun à Aubervilliers mais dont les univers sont sensiblement différents et parfaitement distincts.

Kilbe envolée

Comme le montre sa vidéo *Du vent dans les champs*, Stéphane Thidet travaille sur le temps, sur la durée, sur un passage teinté de mélancolie. C'est évident dans l'étrange horloge de *Déjà demain* mais aussi dans les décors vides et bétonnés de ses images de zoo, dans l'imposant *Rêve d'une tour*, élément « abattu » d'une fête foraine disparue et plus encore dans la très belle installation *Planches* où planent les fantômes (demeurent deux ronds de lumière qui ne s'atteignent jamais) d'un couple en rupture dans une tente de kilbe posée sur un vrai



La « Chapelle », une étrange nef dans une salle du CRAC. DR

gazon écrasé par les pas de danseurs envolés.

Quant à Julien Berthier, il vogue constamment entre humour et décalage. Le lustre-balancier de *Revolution Light*, les fragments de *Prototype de sabotage*, le *Palmier* sur nacelle qui se couche dans le vent, tous les fins dessins, le bateau « tatieque » de la vidéo *Love-Love*, la délicieuse *Enseigne pour pacifier avec les araignées* et bien sûr le chat-tartine de *Mouvement perpétuel* sont des propositions certes burlesques mais qui nous interrogent néanmoins sur l'utopie sociale et certains comforts bourgeois.

Enfin, il y a la formidable *Chapelle*, œuvre commune réalisée in situ, que les enfants en visite

prennent pour une rencontre du 3^e type. Cette (vraie) piscine renversée et accrochée au plafond devient voûte céleste, nef et chœur où le (luxueux) objet de consommation devient objet de culte. Provocation ?

Artistes exigeants dans le champ de l'art contemporain, Berthier et Thidet, à cause de la dimension spectaculaire de leurs œuvres, sont aussi largement accessibles au grand public. La visite au CRAC-Alsace s'impose.

Pierre-Louis Cereja

■ VOIR « Les rives du Pédiluve », jusqu'au 30 décembre. CRAC-Alsace, 18, rue du Château à Altkirch (tel. 03.89.08.82.59). Ouvert du mardi au vendredi de 10 h à 18 h, le week-end, de 14 h 30 à 19 h. Entrée libre.

Galerie Aline Vidal
 Sciences fictions

La réunion de onze artistes aussi différents que François Morellet ou Honoré d'O met en relation des œuvres fascinantes sur un thème qui pourrait nourrir une exposition de musée. La question porte d'abord sur la manière dont il est possible de rendre compte du réel, et le constat que l'art contemporain est sans doute une des seules façons d'allier deux termes aussi antinomiques que science et fiction. Elle est aussi l'occasion de découvrir des œuvres peu banales, comme l'étonnante danse macabre de Stéphane Thidet et une vidéo superbe de poésie d'Edith Dekyndt. ■

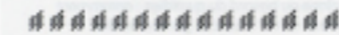
HA. B

46.rivrouz

**GUET-APENS
 À LA
 GÉNÉRALE**

par Anod Njact

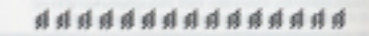
Touriste du monde et de la banalité, Cécile Paris promène son regard comme au le fait à partir d'une loupe Interlog. Emblématique à ce propos au musée de l'Objet, cette lentille optique, loupe déformante, posée sur la photographie d'un château opérant une diffraction à la fois réelle et illusoire. Parmi ces clichés gigognes, La Générale universelle est incarnée en l'espace par des adhérents de couleur collés sur des panneaux de plastiques transparents, qui ont pour modèle une projection de caillots filmés, dessinés puis décapés. À la lettre entre onirisme improbable et série de peccolite, il en résulte une forme pop à l'intérieur de laquelle les postilles ont traqué l'espionnage pour la suspension. Échantillonnages plastiques, glissements suggestifs d'une réalité à une autre, on pensera à la récente série de dessins de l'artiste, présentée aussi à l'Espace Croisé, bandes rouges flottantes sur fond blanc. Spectes du drapage onirico-cinéma, une bannière étalée telle qu'on l'aurait désoignée, ces fragments devenus four partings s'apparentent à des tentatives d'enquête sur le futur, le volatiles et les réminiscences. Cécile Paris pourrait sans doute et volontiers faire sienne cette phrase de Jean-Jacques Schif. « J'aime ça, le regard, le collage, les choses ce qu'il y a entre elles, leur rapport. Deux idées, des images, le pont entre deux harmonies pour le joueur de jazz... » Ambiance ou flûte d'une circulation ouverte et généralisée, un touriste. Une ballade autour de laquelle les éléments s'impressionnent. À la manière du néral d'une chanson de Daniel Darc dont on épellerait les lettres du titre. Une chanson qui s'intitule comme la ville.



Exposition Ambiance, Cécile Paris, au musée de l'Objet, Bois, du 30 juin au 13 août 2004.

Un commissaire et ses neuf acolytes enfermés dans une maison à la campagne, pendant trois jours, ce ne sont pas les caillots du RAID, mais celles de l'exposition Guet-apens, à La Générale. L'une des originalités de l'événement réside dans l'importance accordée au scénario qui plane sur la manifestation, sans toutefois que ce dernier soit inutilement souligné. La richesse et la malice de l'exposition tiennent aussi dans sa polysémie, à commencer par un titre qui se réfère à la fois à un piège politique ou répressif sur le sujet beaufiteux en instance de fermeture, et à un piège poétique dans lequel le visiteur est poussé à regarder avec plus d'acuité les œuvres qui l'entourent. Après avoir peusé Passe-Apache, un énorme rocher pivotant de Virginie Yassef, le visiteur se faufile dans une caverne. Loin des pierres des quarante visiteurs, il y découvre une maquette de l'exposition dans une boîte en contreplaqué, intitulée Premièrement avoir un plan. La pièce de Stéphane Thidet surprend par son caractère déceptif. À travers cette mise en abyme de l'exposition dans l'exposition, peut-être se rapproche-t-on ici davantage de la caverne de Platon et de la quête d'une vérité. Immédiatement transformé, en voyant mais aussi en complexité malgré lui, le visiteur est amené à examiner de près le plan de bataille, celui de La Générale. Une réflexion est menée sur le lieu du guet-apens, à travers les œuvres de Sarah Fauguet et David Castanard. Azimat Zéro et SAS qui font écho aux situations architecturales du bâtiment par de grandes sculptures en bois aggloméré.

Révolution light, un lustre de cristal de Julien Berthier tourne au plafond, entraîné par son propre poids, comme s'il allait nous tomber sur la tête. Supposé lui aussi élément du décor, il suscite à la fois un fort sentiment d'angoisse, et offre en même temps instabilisément par le grincement qu'il dégage. D'autres œuvres évoquent des formes de résistances, subtiles également à des interprétations multiples. Dans le Petit feu, Pierre Ardouin a emprisonné dans un rognon d'acier un empennage d'un avion à trois empennages, à la fois signe de précaution et de refuge. L'impression d'un caractère mystérieux, de « regard ordonné » brûlé mais ne se consume pas, obstinément. Jean Bedez, lui, propose nettement un saboteur. Dans sa pièce Come-Over, il présente la maquette d'une voiture de course à laquelle ses roues ont été retirées. L'objet est peint en blanc, comme neutralisé par le geste de l'artiste. Accentuant le sentiment de trouble dans lequel se trouve le visiteur, Georg Lindar, l'œuvre de Joséphine Fauguet, évoque la disposition d'un corps emporté par des tobacs mouvants. Bâillon ou métaphore ? À côté de la main qui tente de s'accrocher à la surface du sol, un inquiétant petit sac rouge. Enfin une pochette en plastique punaise au mur, et intitulée par Julien Préveaux Dactyloscopie, sert de support à une feuille marquée d'empreintes digitales, celles du ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, pris au piège par l'artillerie d'un meeting. Ce lien est donné du renseignement et des enquêtes policières, à compléter peut-être par des inventaires d'une nature plus large. Julien Préveaux, endossant à son tour le casque du commissaire, propose un deuxième volet de l'exposition au Plateau. Dans La Position du bras couché, les artistes de Guet-apens ont été invités à déposer leurs armes. Des armes « visibles » au sens propre sont posées au sol. Pour les observer, le visiteur doit se pencher, s'accroupir, c'est-à-dire se mettre dans une position qui le rend d'autant plus vulnérable. Artistes, commissaires, spectateurs, acteurs, tous les rôles semblent redistribués. Guet-apens horrible, suscite la réflexion et le doute. Que dire de plus stimulant ? C'est une qualité rare.



Exposition Guet-apens, à La Générale, Paris, du 9 juin au 2 juillet 2004.
 Exposition Le Plateau de leur couché, au Plateau / Parc de France, Paris, du 11 juin au 2 juillet 2004.



Virginie Yassef, Passe-Apache, 2004.
 Arrière, bois, métal
 200 x 200 x 100 cm
 Vue de l'exposition à La Générale
 Courbevoie galerie O.P. & B. Vialon, Paris

Nuit blanche

6 **Stéphane Thidet,**
"Ask"
55, rue de la Goutte-d'Or, 18°. M° Barbès-Rochechouart. Sur la surface vitrée d'une boutique, un squelette apparaît. Indifférent aux aboiements des chiens de la bande-son, il se livre à une drôle de danse macabre. Une œuvre vidéo sobre et saisissante.

7 **Aurèle,**
"Trax Goutte d'Or on Moodlight"
Place de l'Assommoir, 18°. M° Barbès-Rochechouart. Retour à la préhistoire de l'informatique avec ce tableau lumineux géant, composé de milliers d'ampoules d'où surgissent des visages familiers du quartier.



"Ask", de Stéphane Thidet.



QUARTIER CENTRE

8 **Philippe Perrin,**
"Heaven"
Eglise Saint-Eustache, 1, place du Jour, 1°. M° Les Halles. Sous un éclairage intense, l'artiste a disposé, au sol, dans le chœur de l'église, une imposante couronne d'épines de trois mètres quarante de diamètre tressée en fil d'aluminium. Mystique et subversif !



9 **Beat Streuli,**
"The Pallasades 05-05-01"
Centre culturel suisse, 38, rue des Francs-Bourgeois, 4°. M° Saint-Paul. Les murs du centre culturel sont assaillis par une foule compacte vaquant à ses achats dans un centre commercial de la banlieue de Birmingham. Une vidéo envahissante.

10 **Tania Mouraud,**
"La Curée" et "Façade"
Musée de la Chasse et de la Nature, 40-42, rue des Archives, 3°. M° Hôtel-de-Ville ou Rambuteau. Dans la première cour, un écran géant projette *La Curée*, angoissante vidéo qui cadre de près une meute de chiens de chasse se disputant leur pitance. Dans la seconde, sur un écran de six mètres de haut, biche, lapin, belette, etc. surgissent et s'effacent, au rythme du son grinçant d'un fusil de chasse qui se charge et se décharge, sur une musique de Gauthier Tassart.



"The Pallasades 05-05-01", de Beat Str

Exposition, Stéphane Thidet



15
01
2007

Go Go
PARIS! CULTURE!

GoGo...

TOP FIVE

STÉPHANE THIDET > ART
His installations have the sleek sense that may distinguish this generation from its lower-tech predecessors... Thidet presents two videos that pourment servir de base à des films d'horreur...

MERGÉ > KIDS
The Centre Pompidou celebrates the 100th anniversary of Mergé's birth with a free retrospective... L'expo célèbre tous les aspects de la vie et de l'œuvre du roi de la BD...

FREEBIES FREEBIES

eat gigs shopping news boutiques
street festival cinema hotels film dance
art clubs

Stéphane Thidet présente ici sa dernière exposition intitulée *Dernier Ticket*, véritable installation ludique jouant avec nos peurs irrationnelles et l'irréel. On pourrait presque pour se mettre en condition lire Guy de Maupassant auparavant afin de plonger dans un univers presque commun. Que soit exprimé en vidéo, en lumière ou en une pièce magistrale, Thidet nous rappelle la distance entre ce qui est représenté et ce qui est vraiment là.

Jusqu'au 3 Février, Galerie Aline Vidal, 70 rue de Bonaparte
M°4 : St-Sulpice

Go Go
PARIS! CULTURE!

GoGo...

STÉPHANE THIDET
Stéphane Thidet's installations have the ludic, sleek sense that might distinguish this generation from its lower-tech predecessors. In his show, *Last Ticket*, the same (hyper)production becomes commentary as well as aesthetic. Thidet presents works that could be bases for horror flicks: night photos from amusement parks, a dismantled carousel axle, a video installation of a man fleeing through a cornfield. But through his presentation, Thidet offers clever dissonance. The fugitive in 'Du vent dans les champs' whisks through cornstalks to a soundtrack of wind howling through space. 'Reve du tour's' scattered scaffolding is in disarray but not in disrepair—with a fresh coat of white acrylic, it's hardly an artifact from abandoned fairgrounds. And though the settings evoke a child's fear of the uncontrollable menace, even the lighting is handled to tune the ochre lower to the video's green emanations. With such a tightly controlled display, Thidet points precisely to that distance between what's represented to disquiet us and what's really there. JF

Les installations de Stéphane Thidet possèdent une dimension ludique et fluide qui pourrait distinguer cette génération de ses prédécesseurs moins high-tech. Dans cette exposition, *Dernier Ticket*, cette (hyper)production devient un commentaire aussi bien qu'une esthétique. Thidet présente des œuvres qui pourraient tout à fait servir de base à des films d'horreur: des photos de nuit de parc d'attractions, un essieu de carrousel démantelé, une installation vidéo d'un homme fuyant à travers un champ de maïs. Mais Thidet provoque une ingénieuse dissonance dans sa présentation. Le fugitif dans 'Du vent dans les champs' s'enfonce dans les plants de maïs au son du vent sifflant dans l'air. L'échafaudage éparpillé dans 'Rêve du tour' n'a guère l'air d'être véritablement les restes d'une foire abandonnée, avec sa couche de peinture blanche toute fraîche. Et, bien que les lieux font penser aux peurs de menaces incontrôlables qu'ont les enfants, même la lumière est manipulée pour faire ressortir les émanations vertes de la vidéo. Tout ce contrôle permet à Thidet de montrer la distance entre ce qui est représenté et ce qui est vraiment là. JF

IMMÉDIATS

GUET-APENS

Une exposition proposée par Stéphane Thidet à La Générale, Paris, du 9 juin au 2 juillet 2006

Cela commence dans la rue, on aperçoit une lumière mobile, derrière une fenêtre du 10, rue du Général-Lasalle, à Paris. Intrigués, on monte l'escalier menant à l'étage. Une série de formes et d'objets en apparence familiers composent un parcours déroutant. Un lustre sur orbite, qui tourne dans un mouvement rapide et régulier (*Revolution Light* de Julien Berthier), puis un feu précaire (*Le Petit Feu* de Pierre Ardouvin). Des sortes de squelettes d'architectures attirent le regard: des éléments d'un décor? Que faire d'un ascenseur en panneaux de particules? Les assemblages sculpturaux de Sarah Fauguet et David Cousinard jouent à la fois sur le décoratif et l'échelle (*SAS*, *Azimuth Zero*). Une main de femme tenant un sac rouge émerge d'un sol de sable (*Going Under* de Joséphine Faure), tandis que «BAD» est tracé en lettres rouges sur un mur. Scènes de crime? Parodie de film gore? Couleur peinte avec soin, rien ne goutte, aussi net qu'un ongle manucuré. Que nous réserve ce rocher inclus dans la cloison? Point tournant de l'exposition, la *Passé apache* de Virginie Yassef joue sur la surprise, la peur devient moteur de curiosité. Pivotante porte, elle permet de découvrir le mobile de tout cela: un modèle réduit du projet. *Game Over* de Jean Bedez, forme blanche sans roues aux lignes de voiture de course, annonce une fin de partie dans laquelle le gagnant a su perdre ses illusions. La preuve? *Dactyloscopie* (*empreintes du ministre de l'Intérieur*) de Julien Prévieux montre combien les œuvres sont des pièges pour la vue: la vérité n'est pas ce qu'on devrait croire mais ce qu'on pourrait imaginer.

Marie de Bougerolle

PAGE 02

PARTICULES N°16 - OCTOBRE/NOVEMBRE 2006

EXPOS / GUET-APENS À LA GÉNÉRALE

ON NE SAIT TOUJOURS PAS CE QUE VA DEVENIR LA GÉNÉRALE, CE LIEU ALTERNATIF DU VINGTIÈME ARRONDISSEMENT DE PARIS, QUI SE DÉMARQUE PAR LA QUALITÉ DES ARTISTES QU'ON Y RENCONTRE. EN JUIN, ON POUVAIT VOIR UNE TRÈS BONNE EXPOSITION INTITULÉE «GUET-APENS» ORGANISÉE PAR STÉPHANE THIDET, UN JEUNE PLASTICIEN NÉ EN 1974.

L'ensemble des propositions qui, selon le communiqué de presse, s'inscrit dans «la question du piège» a résulté d'une phase préalable réunissant les protagonistes 48 heures en isolement total. Ce qui m'a intrigué lors de la visite, c'est de constater que plusieurs artistes ont conçu des œuvres aux formes monumentales, de manière artisanale avec un souci très affirmé de la finition et de l'efficacité. Du fait même qu'il ne se contente pas de rejouer la polarité de l'objet de consommation et de l'œuvre d'art, beaucoup au départ l'exposition des belles Bielles de Warhol en 1984.

Ainsi, Jean Bedez a conçu, avec «Game Over», une sculpture de forme 1 en bois, peinte en blanc, à l'échelle, représentant sur des panneaux un véhicule de compétition sans possibilité d'entrer dans le jeu. Le feu, allumé par des résistances également blancs suspendus au plafond suggèrent une improbable rampe de lancement.

Nombreux sont les plasticiens qui ont œuvré récemment sur les véhicules, de Xavier Veilhan à Tobias Rehberger, en passant par Bertrand Lavier. On pense également à la Fiat, le ready made qui Bruce Poissado a immortalisé, lui aussi, sur des panneaux, et recentré récemment au Palais de Tokyo. Cependant, aucun ne s'est entièrement au point de réaliser la même réplique, soit il s'agit d'un ready made, soit il s'agit d'un délégué à la fabrication.

Le fait même est aussi une caractéristique de travail du biôme occasionnel formé par Sarah Fauguet et David Cousinard qui proposent deux pièces aux titres énigmatiques *Azimuth Zero* et *SAS*, énormes structures qui représentent des éléments d'architecture du futur (gille, poste...). Menaçantes, l'une est une sorte de cage d'ascenseur dans et dans un logement de gîte. Les pièces ont nécessité un montage très complexe, les matériaux, en matériaux à la fois lourd et très léger, elles ont l'apparence d'être des objets conçus par les Compagnons du siècle dernier. Elles sont très loin de l'apparence indolente des sculptures minimalistes pop recouvertes de plaques de Plexiglas, des assemblages baroques peints ou laqués qu'on a beaucoup vu ces derniers temps.

Délicie de ne pas s'interroger sur ce qui conduit ces trois artistes, tous nés après 1975, à entreprendre de tels travaux d'Hercule pour les lieux non adaptés et pour un mois. On peut imaginer qu'ils veulent recourir avec une forme de savoir-faire artisanal, cherchant à se confronter aux matériaux. David Cousinard se revendique, d'ailleurs, sculpteur: un titre, ça a une connotation, personne n'ambitionnerait ces derniers temps, la sculpture s'apparentant à une activité dégradative, peut-être perçue comme passadite et que beaucoup remplacent par l'installation.

On constate à la Générale les alternances et les dynamiques de l'art contemporain, ce qui

en fait sa richesse. Sarah Fauguet, David Cousinard et Jean Bedez se démarquent fortement de la décennie précédente, beaucoup plus conceptuelle où le savoir-faire, fait académique, pouvait se contenter d'un coup de crayon, se déplaçant ou encore s'appuyant sur des médiums technologiques comme la vidéo ou la photographie. Il semble que le jeu de balance dialectique «banal-artistique» penche à nouveau vers le symbolique, laissant loin derrière l'ordinaire et le prosaïque rien qui dominent largement en France à la fin des années 90.

Au-delà de ce jeu à corps avec la matière, on remarque aussi, l'efficacité des propositions, l'attente par là, la capacité immédiate des œuvres à fixer l'attention du regard et à susciter de l'intérêt et de la réflexion. A cette œuvre, Julien Prévieux propose la scène, tracée dans une salle, un autre rocher suspendu, mis en mouvement grâce à un moteur sous une large mecano, effectue une rotation effrénée en faisant les parties qui l'entourent. Serrée de la rue par une large fenêtre opaque, l'œuvre produit un effet de phare et donc d'appel pour les visiteurs, dès la nuit tombée, tout en inquiétant les visiteurs qui hésitent et restent un moment sur le seuil avant de se décider à entrer. On accorde également le prix de la mise en scène à Joséphine Faure pour «Going Under» et à Virginie Yassef pour «Passé Apache».

Le premier est formé d'une étendue de salle d'où émerge un objet et en son dans lequel le portable semble désespérément, tandis que le second est constitué d'une énorme pièce qui tourne sur un axe et permet d'accéder à une salle obscure où l'on retrouve la recette de l'ère, élaborée par Stéphane Thidet. On retrouve ici une tendance forte de l'art contemporain, à savoir la volonté de solliciter l'œuvre pour y insérer un micro-réel énigmatique. À la Générale, cela se situe au point de vue, parce que le groupe a pris soin de respecter un scénario d'ensemble et que les œuvres s'articulent parfaitement dans l'espace. Mais il faut se méfier de cette orientation, elle peut conduire à ce qu'il faut éviter: le «réalisme» et l'art spectaculaire dont le vocabulaire première est la distraction et le fil directeur le spectacle pur.

Julien Prévieux offre l'obstacle en proposant une œuvre de format et modeste qu'on pourrait ne pas le voir, «dactyloscopie», tout simplement l'empreinte du ministre de l'Intérieur Sarkozy, sur deux mètres plus loin et à la même hauteur d'un graffiti «Bad».

PAR RYAN BOYLAND

ENC: JEAN BEDÉZ ET SARAH FAUGUET, SAS 2006.
ENC: JULIEN PRÉVIEUX, DACTYLOSCOPIE 2006.
ENC: SARAH FAUGUET ET DAVID COUSINARD, AZIMUTH ZERO 2006.
ENC: VIRGINIE YASSEF, PASSÉ APACHE 2006.



PARIS-ART
janvier 2006
exposition Guet-apens, La Générale, Paris

Artistes
09 juin 2006 - 02 juill. 2006

Guet-apens
Conçue comme un guet-apens, une exposition prend une puissance dramatique et ironique: son dispositif est une stratégie, amorcée par un réel travail d'équipe. L'œuvre n'est pas un objet de salon, mais un piège tendu aux usages routiniers de la perception, jouant le jeu de l'illusion pour prendre le réel en otage.

La Générale
09 juin 2006 - 02 juill. 2006
Par Julia Reker

L'originalité de l'exposition organisée par Stéphane Thidet à La Générale est de se penser et se présenter comme une embuscade. Le coup a été monté avec la complicité de neuf artistes, avec le projet de s'emparer de l'espace du bâtiment. La mission est de rejouer sur un mode proprement artistique la bataille politique de l'occupation des lieux.

Qu'en art prenne le spectateur au piège de ses illusions, ce n'est pas nouveau, mais un tel mécanisme ne marche qu'à passer sous silence ses rouages. En se présentant avec ostentation comme une embuscade, l'exposition prend le parti de mettre à nu sa stratégie, et s'expose véritablement.

Ce dispositif est d'abord un plan, dont l'ébauche nous est donnée sur papier: chacune des œuvres est un élément d'un ensemble pensé comme un tout, un indice nous permettant de nous orienter dans l'espace. Le plan de cette exposition est la cartographie d'une embuscade, et non le catalogue d'une succession d'œuvres.

La première chose pour monter un coup est d'avoir un plan: ce plan nous est donné dans la salle des archives, à laquelle on accède en poussant un mur de pierre coulé sur Place Apollinaire.

Stéphane Thidet expose dans cette pièce cavernueuse une maquette de l'exposition, un plan au double sens du terme. Le projet n'est autre que le plan de La Générale, une mise en scène de l'espace du bâtiment. La maquette reproduit en miniature les conditions spatiales à respecter, les contraintes à exploiter. Elle témoigne de cette phase préparatoire où les artistes se sont réunis pendant deux jours et deux nuits dans l'isolément, pour monter ensemble ce coup à La Générale.

Les grandes sculptures en bois aggloméré de Sarah Fauguet et David Couillard reprennent des éléments d'architecture métalliques, les poutres du plafond et les grilles des fenêtres extérieures. Avec monumentalisme soient-elles, ces pièces s'insèrent pourtant au décor sans l'écraser. En reprenant les éléments du lieu comme un motif de travail, elles s'insèrent en lui et le prolongent.

L'installation de Joséphine Faure est aussi ironique qu'inquiétante: une main de femme surgit d'une vaste étendue de sable, s'avancant vers un sac, à l'instar d'un diable à quatre pattes. Ces sables mouvants suggèrent une profondeur insoupçonnée, dont on s'aperçoit en regardant la maquette qu'elle est bien réelle: Going Under est implanté sur un espace qui était une cave. Ce creux bien réel prend ici une dimension symbolique, relayée par le fantasme des sables mouvants.

A cette menace au sol fait écho un bruit inquiétant, provoqué par le mouvement effréné d'un lustre suspendu. Lancé à folle allure quand on appuie sur l'interrupteur permettant de l'allumer, ce lustre suscite une peur bien réelle. Le sourire amusé s'efface un moment à l'idée que ce projectile pourrait s'effondrer: le guet-apens n'est peut-être pas si drôle.

Ce qui est vient entre le réel et l'illusion est au cœur de l'embuscade, et le coup monté de Julien Prévieux porte à son comble la curiosité et l'étonnement. Sur le mur sont exposées les empreintes digitales du ministre de l'Intérieur. Le grand contrôleur des identités, spécialiste des faux semblants, se commet à un bien autre genre que Stéphane Thidet, est ici pris à son propre piège, traqué par l'artiste. On hésite à voir dans ce traquenard une plaisanterie ou un guet-apens bien réel.

Ces zones confuses nous confrontent à une indécidabilité troublante, et ce brouillage des repères est une des grandes réussites de cette exposition.

Au Plateau, Julien Prévieux présente «La Position du tireur couché». Cet espace expérimental est à l'autre extrémité de la vaste matricielle de «Guet-apens»: les artistes se retrouvent ici après avoir monté leur coup. La pièce est peinte comme un parking, dans lequel chacun a déposé et abandonné des œuvres-valises. Une valise abandonnée est toujours un objet mystérieux, doué d'une vie inquiétante, témoin d'une histoire silencieuse.

Stéphane Thidet expose ici une autre valise, ouverte, éclairée de l'intérieur par une lumière forte, vive et éblouissante.

En exposant ce cortège de valises, le piège se reforme sur une énigme, et l'exposition s'ouvre sur l'aventure d'un parcours.

Traduction espéranto: Marko Diaz
English translation: Margot Ross

Artiste(s)
Pierre Ardouvin
Né en 1955. Vit et travaille à Montreuil, France.



PARIS-ART
décembre 2006
exposition Dernier Ticket, galerie Aline Vidal, Paris

Expos-Critiques
07 déc. 2006 - 03 fév. 2007

Stéphane Thidet, Dernier Ticket
L'artiste français Stéphane Thidet présente chez Aline Vidal des visions de fin du monde et de fin de soi, explorant avec humour nos peurs contemporaines.

Galerie Aline Vidal
70, rue Bonaparte
75006 Paris
T. 33 1 43 26 08 68
F. 33 1 43 29 62 10
Mardi-Sam. 14h-19h
Site Internet: | email

Par Margot Louwage

Pour sa première exposition à la galerie Aline Vidal, Stéphane Thidet propose dès le pas de la porte une vision de fin du monde. Barrant l'entrée, des structures métalliques glissent sur le plancher, à côté d'un large objet rond orné d'ampoules, comme un élément de manège. L'ensemble, intitulé *Rêve de tour* (2006) semble avoir été prévu dans une fête foraine et laissé là, à l'abandon, comme le souvenir d'une fête finie.

La série de photographies «Park #», réalisée en 2005 dans un parc d'attractions, vient augmenter cette sensation de vide. Des figures fantomatiques, à contre-jour ou éclairées par une lumière blafarde qui les désindividualise, habitent un décor déshumanisé, qui ne semble pas avoir été fait pour eux.

Ainsi Stéphane Thidet explore-t-il les angoisses humaines. Dans la vidéo *Auk* (2002), présentée dans une vitrine du quartier de la Goutte d'Or à l'occasion de la dernière de la nuit blanche (2005), un squelette dansent sous la lumière pénitente d'un lampadaire éteint déjà un clin d'œil malicieux à l'iconographie traditionnelle de la mort. De même, les photographies de la série «Park #» font appel à des peurs irrationnelles, celle de l'abandon et de la fin du monde.

Dans la vidéo *Du vent dans les champs* (2006), les individus n'ont pas non plus de visage. La caméra suit un homme courrant dans un champ de maïs aux plants gigantesques, sans perspective, sans horizon. La séquence est anxiogène et présentée en boucle: la course est infinie, mais jamais le personnage poursuivi ne peut être identifié. L'homme ne semble être que lui-même.

Symbole ultime de ces peurs irrationnelles qui innoent l'existence, une valise en acier et aluminium porte sur son flanc le titre *No Weapons Inside* (Pas d'armes à l'intérieur): l'artiste appréhende une autre de nos peurs paniques, celle du terrorisme et d'objets, tels que la valisette en métal, qui sont devenus des signes potentiels de danger.

Par cette exposition «Dernier Ticket», Stéphane Thidet invite à regarder objectivement des signes marqueurs d'angoisse, sans pour autant livrer de mode d'explication précis de ses œuvres, permettant au spectateur d'y projeter ses propres inquiétudes.

Artiste(s)
Stéphane Thidet
Né en 1974 à Paris où il vit. Travaille à Aubervilliers, France.

Œuvre(s)

- *Rêve de tour* (détail), 2006. Acier, bois, ampoules. 1000 x 300 x 300 cm.
- *Du vent dans les champs*, 2006. Vidéo couleur. 2 mn en boucle.
- *Refuge*, 2006. Photo couleur contrecollée sur dibon. 190 x 130 cm.
- *Park#7*, 2005. Photo couleur. 60 x 80 cm.
- *Park#2*, 2005. Photo couleur. 60 x 80 cm.
- *Park#3*, 2005. Photo couleur. 60 x 80 cm.
- *Park#4*, 2005. Photo couleur. 60 x 80 cm.
- *No Weapons inside*, 2005. Acier, aluminium. 38 x 44 x 8,5 cm.

